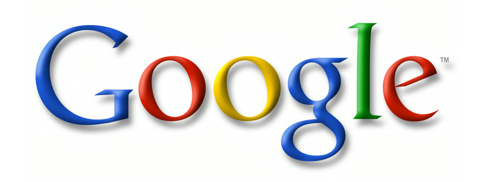
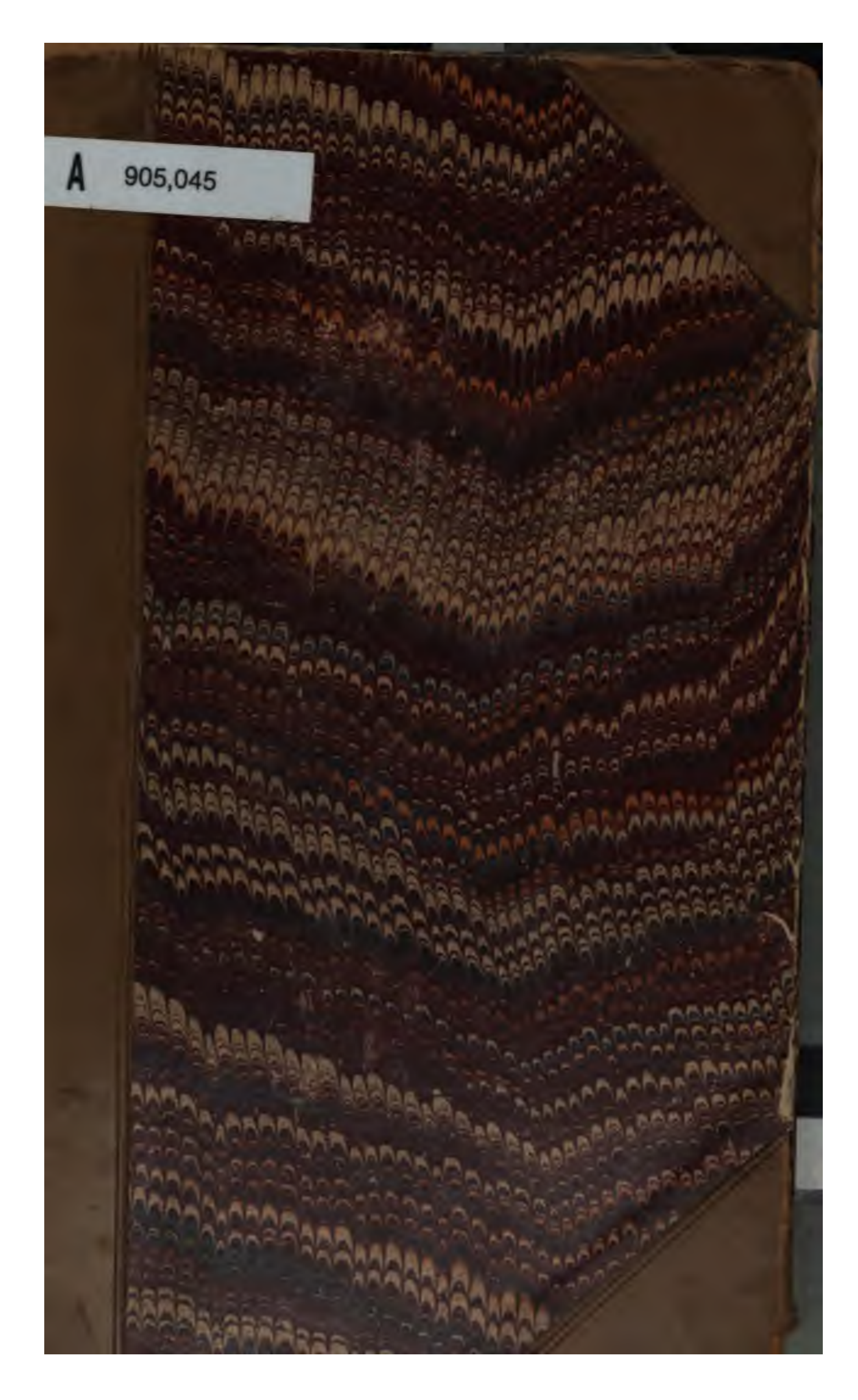
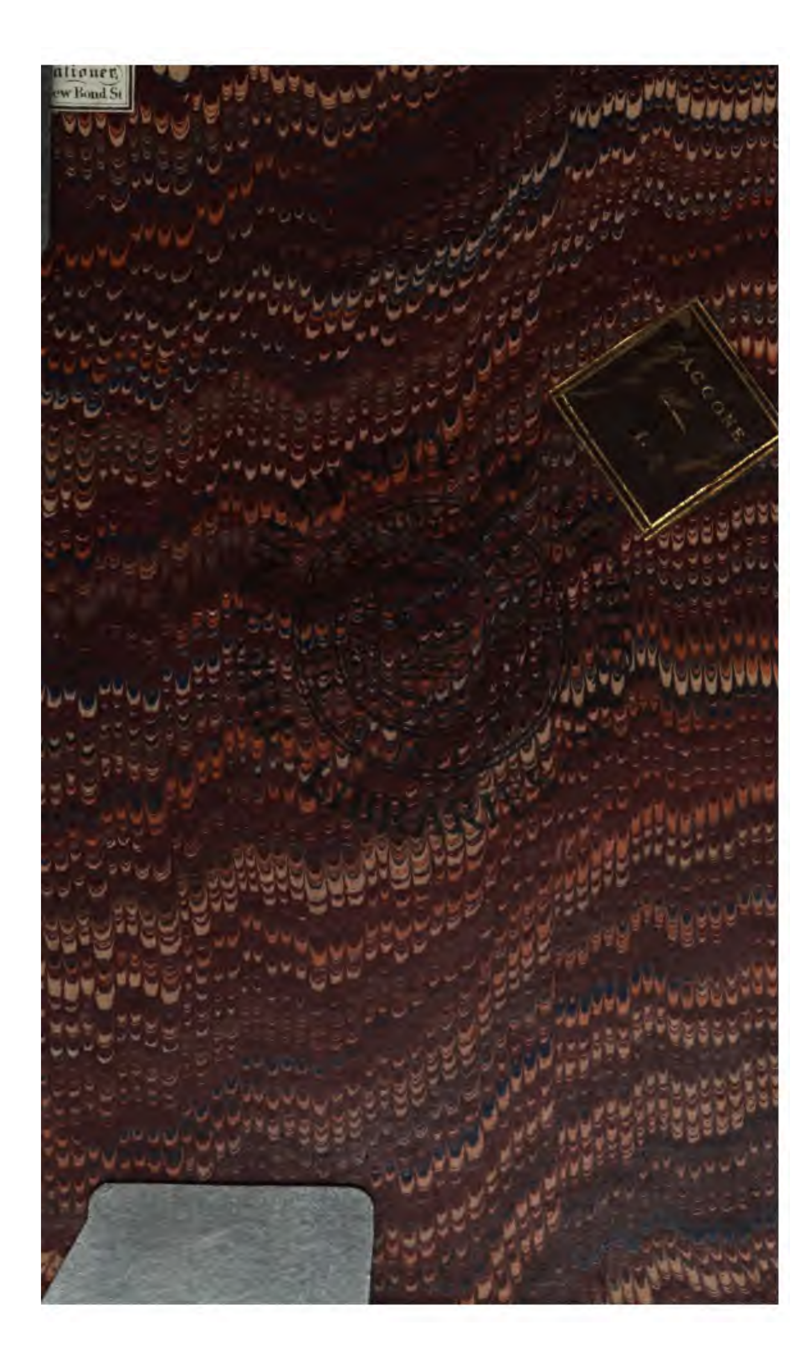
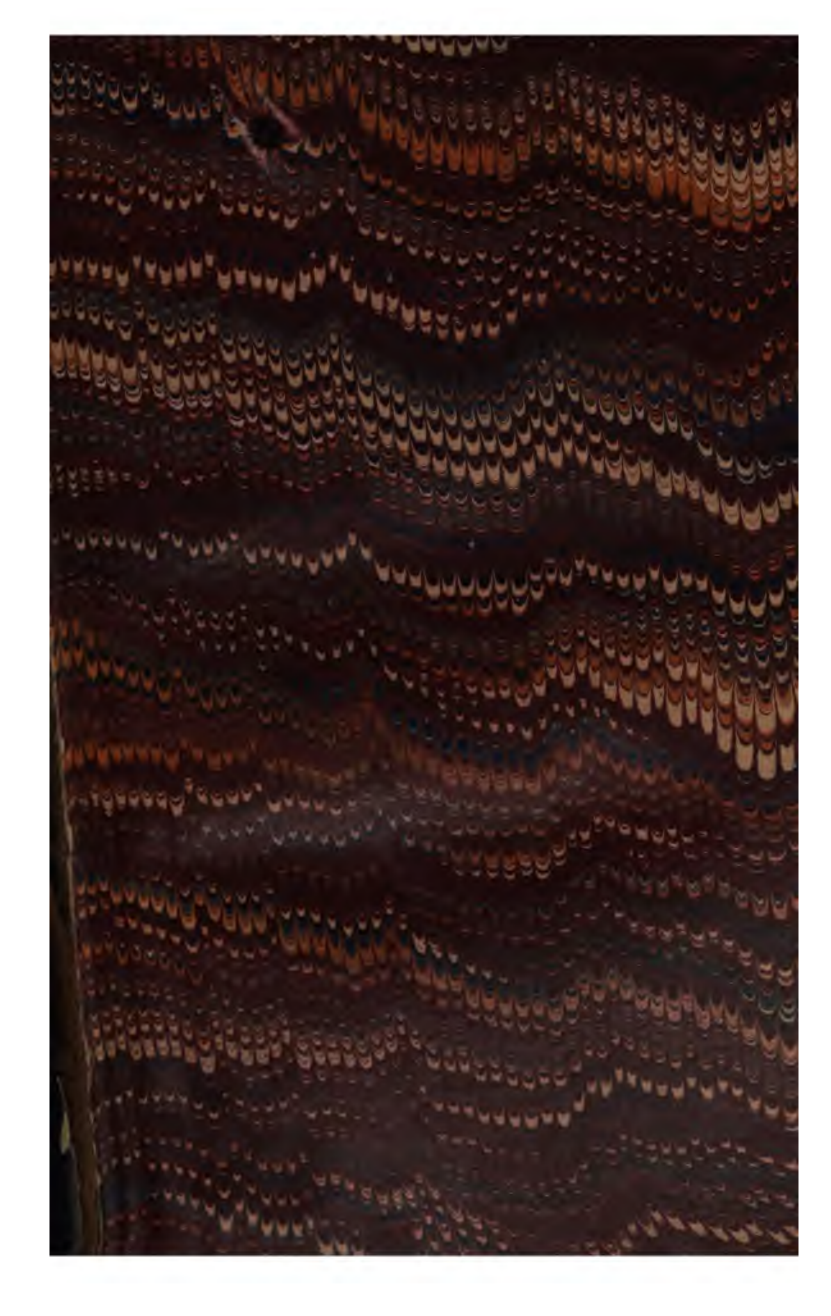



A 905,045


ationer,
ew Bond St



MÉMOIRES

D'UN

COMMISSAIRE DE POLICE

I

LA MAISON DU DAMNÉ

MÉMOIRES

D'UN

COMMISSAIRE DE POLICE

I

LA MAISON DU DAMNÉ

LIBRAIRIE E. DENTU, PALAIS-ROYAL

Du même Auteur

LES DRAMES DE L'INTERNATIONALE

2 volumes in-18, prix : 6 francs

SAINT-AMAND (CHER). — DESTENAY, IMPRIMEUR.

MÉMOIRES

D'UN

COMMISSAIRE DE POLICE

PAR

PIERRE ZACCONE

I

LA MAISON DU DAMNÉ



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

—

1875

ROBERT LOUVOIS

AVANT-PROPOS

C'est à la Cour d'Assises du département de la Seine, le 25 Janvier 1856, que j'eus occasion de le voir pour la première fois.

On jugeait un criminel de la plus dangereuse espèce, et j'avais eu la fantaisie de suivre les débats.

De quel crime s'agissait-il ? Je ne m'en souviens plus.

Mais ce que je n'ai pu oublier, ce que je me rappellerai tant que je vivrai, c'est la déposition de Robert Louvois.

J'avais depuis longtemps entendu parler de cet homme. A Paris, tout le monde le connaissait de réputation : il occupait une position importante parmi *le personnel* actif de la Police, et l'on racontait de

lui des traits d'habileté qui tenaient presque de la légende. C'est à lui notamment, qu'était due l'arrestation de l'audacieux coquin que l'on jugeait ce jour-là, et quand le Président, usant de son pouvoir discrétionnaire, ordonna que Robert Louvois comparût à la barre, ce fut dans tout l'auditoire un vif mouvement de curiosité auquel s'associa le jury luimême.

Quelques minutes plus tard, le célèbre agent était introduit.

Il avait alors une cinquantaine d'années, il était grand, élancé, bien pris dans sa taille presque élégante, et les lignes de son visage entièrement glabre, annonçaient manifestement la sagacité et la résolution qui étaient ses deux qualités dominantes.

Il s'avança à pas lents, la démarche assurée, et salua la Cour et le Jury sans paraître se douter de l'attention dont il était l'objet.

Puis, il commença sa déposition.

Je me trouvais placé précisément en face de lui, je ne perdais ni une seule de ses paroles, ni un seul de ses gestes, et ce fut, pour moi, une véritable initiation à un art qui m'était tout à fait inconnu.

Robert Louvois était bien la plus singulière personnalité que j'eusse rencontrée jusqu'alors.

Pendant les dix minutes que dura sa déposition, il conserva la même attitude reservée et digne, racontant en termes pittoresques, mais sobres et mesurés, les faits qu'il avait à mettre en lumière, et

révélant ainsi à ceux qui l'écoutaient quelques-uns des côtés bizarres et saisissants du mystérieux métier qu'il exerçait.

En dépit des dénégations énergiques de l'accusé, et du dédain avec lequel l'avocat de ce dernier n'avait pas hésité à qualifier préventivement ses affirmations, il resta constamment maître de lui, et sa voix ne trahit pas le moindre sentiment de colère ou de révolte — seulement, moi qui l'observais avec une profonde attention, je vis à plusieurs reprises, son œil lancer un éclair fauve, et sa lèvre grimacer le plus étrange des sourires.

Du reste, ce qu'il venait de dire pouvait se passer de commentaires.

En quelques mots, il avait *nettoyé* son homme, selon l'expression consacrée, et la cause était entendue.

La présence de l'agent n'était donc plus nécessaire, et sur un signe qui lui fut adressé par le Président, Robert Louvois gagna la porte par laquelle il ne tarda pas à disparaître.

J'étais émerveillé... Je n'avais jamais assisté à un pareil spectacle, et quand, le lendemain, je rendis compte de l'affaire dans un des journaux de la capitale, c'est bien plutôt la physionomie de l'agent que celle de l'accusé qui émergea de mon article. J'y racontai ce qui m'avait le plus frappé, et je parlai avec une admiration sincère, presque émue, des qualités exceptionnelles que je croyais avoir devi-

nées chez cet humble serviteur de la Police.

L'article eut un certain retentissement, comme tout ce qui est excessif ou frise le paradoxe, et je me rappelle que plusieurs de mes amis me plaisantèrent fort agréablement à ce propos... Mais cela vécut ce que vivent les succès à Paris, et bientôt, nul n'y songea plus.

Moi-même, je finis par oublier cet incident, et ce n'est qu'à de longs intervalles que le nom de Robert Louvois vint encore se rappeler à mon souvenir.

Vers 1866, j'habitais Locquirec, un pauvre petit bourg de Bretagne, échoué au bord de la mer, sur la limite des deux départements du Finistère et des Côtes-du-Nord.

Tous les ans, je vais là prendre quelques mois de repos, et j'y vis complétement étranger au monde tapageur de Paris. — C'est le plus délicieux pays pour ceux qui aiment la vraie mer, et la grande et réconfortante solitude. A peine y vient-il pendant la saison, huit ou dix baigneurs discrets qui se gardent bien de révéler le charme de cette fraîche oasis. La mer y baigne des côteaux boisés, dont la perspective s'étend à plus de dix lieues : on y trouve çà et là de petites criques au sable fin et doux, comme un tapis de mousse, ou encore des pointes de roches noires sur lesquelles les lames du large

viennent se briser avec des bruits de tonnerre courroucé.

En revanche... point de Casino !

On va, on vient sur la grève, dans les champs, à travers bois ; on s'oublie dans la contemplation des horizons sans fin, et au bout de quelques semaines de séjour, on s'étonne naïvement qu'il y ait des hommes, dont la vie se dépense et s'use à la recherche d'un autre bonheur.

On était au commencement de Juillet.

Un matin, je me levai avec le soleil, et, mon bâton à la main, un livre dans ma poche, je pris ma route vers l'intérieur du pays.

J'allais devant moi, sans but déterminé, à l'aventure... prêtant l'oreille aux mille harmonies de la nature qui s'éveille, ou présentant la lèvre au souffle puissant qui m'apportait les âpres senteurs de la mer.

Tout à coup, au détour d'un sentier escarpé, je me trouvai en présence d'un promeneur que je n'avais pas entendu venir, et qu'au premier coup d'œil je reconnus pour ne point appartenir à la localité.

Il était vêtu d'un pantalon de toile grossière, d'un paletot de coutil gris, et portait un chapeau rond dont les bords cachaient une partie de son visage.

Je m'effaçai pour le laisser passer, mais quand il se découvrit pour me rendre mon salut, je me pris

à tressaillir, et ne pus retenir un cri de surprise et presque de stupeur.

C'était Robert Louvois !...

Je ne l'avais vu qu'une seule fois ; dix années s'étaient écoulées depuis ; ses traits portaient la trace d'altérations douloureuses... et cependant, je n'hésitai pas à le reconnaître.

Que s'était-il passé? D'où venait que je le rencontrais à cent cinquante lieues de Paris, seul, dans ce pays inconnu, ignoré tout au moins, jeté sur cette terre déserte comme une épave vivante des naufrages parisiens.

Comprit-il à mon attitude ce qui se passait en moi — c'est probable — ce qu'il y a de certain, c'est que, de son côté, il avait fait un mouvement, et qu'il était resté à sa place, aussi surpris que je le paraissais moi-même.

Mais il ne fut pas long à se remettre.

— Pardieu !... dit-il aussitôt, l'aventure est bizarre, et j'étais loin de m'attendre à une pareille rencontre.

— Vous me reconnaissez donc ! m'écriai-je interdit.

— Si je vous reconnais ! répliqua-t-il... Comment aurais-je pu vous oublier, puisque vous êtes un de mes remords.

— Moi !

— Eh ! sans doute... dans une circonstance importante de ma vie, vous avez fait de moi un éloge

des plus vifs... et votre article venu à propos, a puissamment servi à mon avancement.

— Eh bien?

— Eh bien... voici dix années de cela, et je voulais toujours vous aller remercier... Seulement l'on ne fait pas ce que l'on veut dans ce monde, et je n'ai jamais pu acquitter la dette de reconnaissance que j'avais contractée envers vous — toutefois, ce qui est différé n'est pas perdu... et puisque le hasard s'en mêle, je réglerai en même temps le principal et les intérêts.

— Que voulez-vous dire?

— Je m'entends.

— Vous avez donc quitté Paris... vous n'appartenez plus à l'administration...

Un geste impérieux de mon interlocuteur arrêta la parole sur mes lèvres.

— De cela... dit-il, pendant qu'un pli sombre contractait ses sourcils — de cela — si vous le voulez bien, nous ne parlerons jamais... on ne sait pas d'ailleurs de quels éléments est fait le cœur humain; et celui-là est un imbécile qui voudrait prétendre que l'homme le plus vertueux n'ira pas quelque jour finir sur un *tollard* de Toulon ou de Cayenne!... à la suite de quelle dégringolade suis-je venu attérir sur ce coin de terre, ça ne vous regarde pas, et ne vous instruirait que médiocrement... contentez-vous donc de ce que vous voyez; ne cherchez pas à pénétrer des secrets que j'entends

garder pour moi, et si vous agissez ainsi, vous n'aurez pas à vous en repentir... c'est moi qui vous le dis...

Je m'inclinai sans insister davantage, et nous parlâmes d'autres choses.

Il me raconta qu'il habitait depuis deux années environ une commune voisine, et qu'il ne poussait que rarement ses excursions jusque sur la grève.

Je l'invitai vivement à me venir voir, et comme je ne lui dissimulais pas le plaisir que j'aurais à entretenir des relations avec un homme qui devait avoir vu tant de choses, il se mit à cligner de l'œil, et sa lèvre grimaça ce sourire étrange dont j'ai déjà parlé et qui lui était familier.

— Vous y êtes ! dit-il de sa voix railleuse ; et c'est là ce que je voulais faire entendre tout à l'heure. Je sais que vous avez un goût prononcé pour les drames judiciaires, et j'en ai plus d'un dans mon sac, qui pourront vous fournir le sujet de romans intéressants. Nous verrons donc à cela, et j'espère reconnaître à ma façon le service que vous m'avez rendu.

Nous causâmes encore quelque temps sur ce ton, et ce ne fut qu'au bout d'une heure, que je le quittai pour retourner au bourg.

A partir de ce jour, je le revis souvent, et plus d'une fois, dans les longues conversations que nous eûmes ensemble, il s'oublia en des confidences qui

ouvrirent à mon esprit un champ d'idées ou d'observations toutes nouvelles.

Nos relations se prolongèrent ainsi pendant la saison.

Puis je dus retourner à Paris, et je le quittai en remettant à l'année suivante la reprise de nos entretiens.

Le jour de mon départ, il m'attendait à la voiture, et je remarquai sur son visage l'impression pénible que lui inspirait la perspective de la solitude dans laquelle il allait retomber.

— Mon cher Louvois, lui dis-je avec un enjouement un peu forcé, vous êtes bien heureux, vous, de pouvoir passer votre vie loin du tapage si vide de la capitale... j'espère que vous allez penser à moi, cet hiver, et que le printemps prochain, vous aurez préparé tous les éléments de mon *dossier*.

Il remua tristement la tête.

— On ne sait ni qui vit, ni qui meurt, répondit-il sentencieusement ; je ne prétends pas calomnier ce pauvre pays où après tout, j'ai eu quelques jours agréables... mais ce qui manque ici... pour moi du moins... c'est le Dépôt... la Permanence... le Palais de justice... c'est la lutte... le danger... la vie enfin !... et le jour où j'ai quitté tout cela... je savais d'avance, sans avoir consulté la faculté, que j'étais un homme mort...

— Bon ! nous nous reverrons l'année prochaine.

— Je ne demande pas mieux.

— A bientôt, alors !

— Oui... à bientôt... et si je ne suis pas là, comme dit la chanson, mon *bouquet* du moins y sera...

Les pressentiments ne trompent jamais certaines natures... Robert Louvois avait jugé sainement sa position. — Je ne devais plus le revoir.

Quand je retournai l'année suivante à Locquirec, et que je m'enquis de lui, j'appris qu'il était mort quelques jours avant mon arrivée.

Il m'avait attendu le plus longtemps possible à son lit de mort, il parla souvent de moi, et même pria ceux qui l'entouraient de me prévenir, par dépêche, de l'état désespéré dans lequel il se trouvait.

On n'eut pas le temps d'accomplir sa dernière volonté...

Il était mort pour ainsi dire foudroyé...

Mais à défaut de sa visite, je reçus celle du bon curé qui l'avait aidé à mourir.

Il m'apportait les paroles suprêmes du pauvre diable, et une volumineuse enveloppe, cachetée de noir, sur laquelle étaient écrits, des mains mêmes du moribond, ces mots significatifs :

Mémoires d'un Commissaire de Police.

C'était, racontés sommairement, et pour ainsi dire à la manière d'un procès-verbal, la plupart des événements auxquels il avait été mêlé pendant sa vie agitée d'agent de Police.

Un monde inconnu, mystérieux, où les moindres faits revêtent des allures dramatiques, où les révélations inattendues abondent, où la vie humaine se manifeste brutalement, avec ses passions sanglantes et ses dévouements héroïques!...

Depuis l'époque où l'enveloppe noire m'a été remise, j'ai puisé largement dans les documents qu'elle renfermait.

Mais les deux plus saisissantes histoires que j'en aie tirées sont sans contredit la *Maison du Damné* et la *Lanterne Rouge*, et c'est pour cette raison qu'au moment de les livrer au public sous forme de volume, j'ai cru devoir les réunir sous le titre indiqué par Robert Louvois lui-même.

Il est bien juste que je restitue à ce bizarre personnage la part de collaboration qui lui revient dans les deux ouvrages que l'on va lire.

P. Z.

Locquirec, Août 1874.

MÉMOIRES

D'UN

COMMISSAIRE DE POLICE

LA MAISON DU DAMNÉ

PROLOGUE

Le 15 juin 1839, la frégate l'*Artémise* faisait son entrée dans la capitale de l'Islande.

L'île était à peu près inconnue de la plupart des marins qui se trouvaient à bord ; aussi dès qu'elle fut signalée, chacun se précipita sur le pont et regarda à l'envie cette terre redoutable que les sinistres éruptions de l'Hécla ont depuis longtemps rendue célèbre.

Une chaîne de montagnes qui descend vers la mer encadre la ville d'un côté, tandis que de l'autre se dresse, du fond de la baie, un immense et lumineux glacier éternellement couvert de neiges.

A mesure que l'on approche, la silhouette des principaux édifices se détache sur le fond gris et terne du ciel. Mais, à part l'église, l'école nationale et la maison

du gouverneur, tout est morne et désolé, et l'on ne saurait rien imaginer de plus sombre ni de plus triste.

Ni jardins, ni arbres, rien qui ressemble à une végétation quelconque.

La frégate ne devait que toucher au port, et il était enjoint au commandant de ne s'y arrêter que le temps rigoureusement nécessaire pour embarquer son charbon.

C'était deux jours au plus de station dont chacun voulut profiter, et une heure après que l'*Artémise* eut jeté l'ancre, tous les officiers quittèrent le bord, avides de visiter les principales curiosités de la capitale.

Malheureusement, ce n'est ni par ses hameaux, ni par ces villes, que l'île se recommande aux voyageurs ; pour trouver l'étrange ou le bizarre, pour rencontrer les sensations inconnues, ou les émotions grandioses, c'est aux pieds de ses montagnes de feu, au cœur même de son sol volcanique, qu'il faut aller surprendre le secret de ses épouvantables convulsions !

Mais le moyen de s'éloigner du littoral, ne fût-ce que pendant quelques heures, quand l'ordre formel avait été donné à tous de se trouver le lendemain, vers deux heures, à bord de l'*Artémise*.

Aucun officier ne se fût exposé à manquer à l'appel.

Quand nous disons *aucun*, nous nous trompons.

Il y avait à bord de l'*Artémise* un enseigne de vaisseau, dont la curiosité ne fut pas aussi prompte à se plier à la consigne.

C'était un tout jeune homme qui, malgré son âge, avait déjà un passé glorieux dans la marine.

Entré le premier au vaisseau-école, il en était sorti le premier, au bout de deux années.

A peine embarqué, il s'était fait remarquer par une intelligence et une bravoure hors ligne, et lors de l'expédition de Saint-Jean-d'Ulloa, après avoir été cité à l'ordre du jour de la flotte, il avait obtenu la croix de la Légion d'honneur. Cette récompense exceptionnelle qui eût pu lui inspirer un orgueil précoce, produisit sur le jeune enseigne un effet opposé.

Il voulut justifier davantage encore la bienveillance dont il était l'objet ; et la guerre finie, il demanda à l'étude opiniâtre, le développement des facultés dont la nature l'avait doué.

Tel était Albert Villeneuve.

Nature impressionnable, esprit ardent, cœur exquis, il était estimé de ses chefs, et adoré de tous ses camarades ; l'avenir s'annonçait plein de promesses et de séductions, et il y allait confiant, assuré, ne demandant encore à la vie que les seules satisfactions élevées dont son intelligence fût avide.

Aussi, quand il se trouva en présence de ces premiers tableaux d'un pays nouveau, tout ce qu'il y avait en lui d'aspirations vers l'inconnu s'éveilla dans son esprit ; le désir de voir s'empara de lui avec une violence inouïe, et il ne sut pas résister à cette curiosité qui le saisissait avec tant d'emportement.

Après tout, il ne courait à cela aucun danger sérieux.

Il avait devant lui vingt-quatre heures. Dans un pays où il n'y a pas de nuit, il pouvait faire bien du chemin, et être de retour à l'heure indiquée par le commandant.

Seulement pour accomplir ce court voyage en pleine sécurité, il crut prudent de ne mettre personne dans sa confidence.

Il craignait les objections, les remontrances, les obstacles de toutes sortes, et ne prit conseil que de lui-même. Il loua un petit cheval du pays, s'arma de son revolver, et muni de quelques provisions sommaires, il s'éloigna de la capitale, enivré et joyeux comme s'il se fût agi de la conquête d'un nouveau monde...

Jusqu'au lendemain, nul de ses compagnons ne s'occupa de savoir ce qu'il était devenu.

On le connaissait esclave de la consigne, rigoureux observateur de la discipline, et il ne vint à la pensée de personne de s'étonner, encore moins de s'inquiéter de son absence.

Mais le lendemain, vers deux heures, quand tout le monde eut rallié la frégate, et qu'Albert Villeneuve ne répondit pas à l'appel, ce fut un étonnement général.

Ce ne pouvait être évidemment qu'un retard, et l'on ne doutait pas que d'un instant à l'autre on ne le vît accourir de terre...

Mais les heures s'écoulèrent ; l'impatience et le mécontentement du commandant s'accentuaient davantage ; et enfin, la seconde nuit passée, chacun commença à songer à la possibilité d'un accident.

Des recherches furent aussitôt ordonnées, sur le littoral et dans l'intérieur du pays... Toute la population, comme aussi tout le personnel de la station française de l'Islande fut mis en campagne, pendant quelques jours, et ce ne fut qu'après avoir constaté l'insuccès des inves-

tigations effectuées, que le commandant de l'*Artémise* se résigna à lever l'ancre.

Or voici ce qui était arrivé.

Albert Villeneuve avait quitté la capitale vers deux heures de l'après-midi, et se confiant au cheval qu'il montait, il n'avait pas tardé à se trouver en pleine campagne.

Il savait par les relations des voyageurs que le cheval d'Islande est un compagnon sûr, auquel on peut s'abandonner en toute sécurité, et il n'avait pas eu une seconde d'appréhension sur le chemin qu'il lui faisait prendre.

Et puis, au bout d'une heure, il ne pensait plus ni à son cheval, ni à l'*Artémise*, ni à rien de ce qui aurait pu le distraire de l'objet de son excursion.

A mesure qu'il avançait, la nature s'accusait davantage dans son expression abrupte et sauvage...

Tantôt son regard s'étendait à droite et à gauche sur d'immenses plaines de lave que bornaient seules à l'horizon lointain les cimes étincelantes de quelque glacier.

D'autres fois, le chemin s'amollissait tout à coup et son cheval piétinait, sans ralentir sa course, dans le terrain fangeux d'un grand plateau de tourbe.

Plus souvent encore, les scories devenaient plus abondantes, la route s'encaissait entre les parois déchiquetées d'immenses rochers, et alors le voyageur se trouvait comme suspendu au-dessus d'abîmes vertigineux dont il ne pouvait pas même sonder la profondeur.

Jusque-là, le voyage s'était effectué dans les conditions les plus favorables.

Par exception, le ciel était clair ; la température, re-

lativement douce, et aucun incident grave n'avait inspiré au jeune officier la crainte d'une issue fâcheuse.

Il avait fait une dizaine de lieues environ, et peut-être eût-il songé au retour, s'il ne s'était trouvé tout à coup, et sans préparation, en face d'un des sites les plus saisissants de toute l'Islande.

Il venait d'atteindre les bords de l'*Almamayja*.

Quelque chose d'étrange, de monstrueux — un de ces phénomènes géologiques que l'on ne rencontre que là, et dont nulle autre contrée ne pourrait offrir l'équivalent.

A une époque fort reculée, une coulée de lave partie de l'Hécla, et contractée par le refroidissement, s'est fendue et a produit une large crevasse, qui s'entr'ouvre comme une gorge profonde, et présente à l'œil terrifié des abîmes sans nom !...

Quand on en atteint le fond, on se trouve au milieu d'une galerie large de soixante-dix pieds, formée par deux murailles parallèles dont la moins élevée a cent quarante mètres de hauteur. Par un de ces caprices dont la nature seule est capable, cette coulée a pris, en se refroidissant, les formes les plus fantastiques.

Sur les parois intérieures, on voit des fenêtres ogivales, des balcons ventrus, tandis que la crête est ornée de tourelles, de clochetons, de poivrières, de toutes les complications dont s'entouraient les fortifications au moyen-âge.

Albert était resté stupéfait devant un spectacle si inattendu, et le corps penché, les doigts crispés sur les rênes de son cheval, il plongeait son regard effaré autant qu'ébloui dans les profondeurs du gouffre !

Une espèce d'escalier étroit et raide formé par un éboulement, commençait à ses pieds et conduisait au fond de la gorge ; mais une suprême indécision l'avait un moment saisi, et il se consultait sur le parti qu'il devait prendre.

Puis, comme s'il eût été honteux de son hésitation, il pressa les flancs de son cheval, et s'engagea résolûment dans la crevasse.

Pendant les premiers moments, tout alla bien.

L'animal, prudent et avisé, familier depuis longtemps avec les routes fantaisistes du pays, n'avançait qu'avec des précautions extrêmes, sondant le terrain avant d'y poser le pied, et ne tenant aucun compte des ordres que son cavalier donnait.

Mais des pluies abondantes avaient rendu la pierre plus glissante, des éboulements récents avaient semé le sentier de scories ; à chaque pas la descente devenait plus difficile et plus dangereuse... et le jeune enseigne regrettait amèrement de l'avoir entreprise.

Mais il était trop tard, et il fallait aller jusqu'au bout.

Dix minutes se passèrent.

Déjà l'escalier s'élargissait, moins rapide, et Albert commençait à respirer, espérant qu'il en avait fini avec ces appréhensions mortelles, quand tout à coup, les deux pieds de devant manquèrent à la malheureuse bête, qui aussitôt disparut dans le vide, entraînant son cavalier avec elle.

La chute était terrible et devait être mortelle.

Albert comprit que sa dernière heure était venue. Il envoya un dernier et suprême souvenir à son père et à

sa sœur, les seuls êtres qu'il laissât derrière lui, et résigné à mourir, il recommanda son âme à Dieu.

Quelques secondes plus tard, l'homme et le cheval touchaient le sol ; le cheval, les jambes fracassées et le crâne ouvert, le cavalier la poitrine déchirée et le front sanglant.

Le premier était mort sur le coup, quant au second il était évanoui.

Mais la situation n'était pas plus rassurante.

Au milieu de ce désert, loin de toute habitation humaine, quel secours pouvait-il espérer ? — d'ailleurs, la bise qui soufflait âpre et acérée ne devait-elle pas bientôt engourdir ses membres et le livrer sans défense aux atteintes de la mort ?

Combien de temps s'écoula ainsi. Il ne le sut jamais.

Quand il revint à lui, le jour avait reparu. Un faible rayon de soleil teignait l'horizon d'une légère nuance rosée, et quelques pluviers perchés dans les anfractuosités des rochers animaient la solitude de leurs chants plaintifs et doux.

Albert tenta de remuer.

Sa faiblesse était extrême. C'est à peine s'il pouvait soulever les bras...., il lui semblait à chaque instant qu'il allait retomber dans l'état d'évanouissement dont il sortait.

Un sombre désespoir s'empara de son esprit, et il fut bien près de regretter ce répit inespéré que lui avait accordé la mort.

Tout à coup, il tressaillit.

Au-dessus de sa tête, il venait d'entendre le pas d'un cheval qui descendait l'escalier de granit.

Son cœur bondit dans sa poitrine, et il se prit à écouter.

Il ne s'était pas trompé ! un être humain venait à lui ! il se crut sauvé.

Du fond du gouffre où il était étendu, il lança dans l'air trois appels énergiques, et la poitrine haletante, les doigts crispés sur le roc il attendit.

Ce fut long comme un siècle.

Le pas régulier du cheval continuait de descendre les marches de l'escalier, et c'est au bout de cinq minutes seulement qu'il vit apparaître devant lui le plus bizarre personnage qu'il eût jamais rencontré.

C'était un homme d'une soixantaine d'années, autant du moins que pouvaient le laisser deviner la barbe inculte qui ornait son menton et le bonnet fourré qui tombait de son front jusque sur ses yeux.

Les traits de son visage paraissaient farouches et durs ; ses membres étaient robustes et bien découplés, et ce qui ajoutait encore à l'expression de son étrange physionomie, c'était deux petits yeux ardents et vifs, mobiles et clairs, dont les rayons l'illuminaient par instant, avec la rapidité fulgurante de l'éclair.

Il portait un caban de cuir noir sous lequel on distinguait sa vareuse de laine sombre, et ses pieds étaient chaussés d'un morceau de peau replié et rattaché à la jambe par de fortes lanières.

Ce singulier personnage avait laissé son cheval à quelque distance, et il s'était rapproché d'Albert dont il parut examiner l'état avec un réel intérêt.

A l'aide d'un linge qu'il alla tremper à une source voisine, il étancha soigneusement le sang qui s'était figé

sur son front, puis, il ouvrit son gilet, pansa tant bien que mal la blessure qui avait déchiré sa poitrine, et quand il eut achevé, il lui présenta le goulot d'une gourde pleine d'eau-de-vie.

Albert but avec avidité, et ce cordial le ranima pour un instant.

Jusque-là, cependant, l'inconnu n'avait proféré que quelques mots empruntés au dialecte du pays, mais quand il se fut assuré que le jeune officier ne le comprenait pas, il essaya successivement de plusieurs langues, espérant sans doute qu'il finirait par en rencontrer une dans laquelle il se ferait comprendre.

C'est, en effet, ce qui arriva; au bout de quelques minutes, Albert, qui parlait l'anglais avec autant de facilité que le français, put répondre aux questions qui lui étaient adressées.

— Ainsi, dit l'inconnu, voilà dix-huit heures que vous êtes là, gisant en cet état...

— L'accident m'est arrivé, hier, vers la nuit, répondit Albert.

— Vous auriez pu y mourir, si le ciel ne m'avait envoyé à votre secours.

— Mais à présent, me voilà à peu près remis; avec votre aide je vais pouvoir me soulever, et ce soir je serai de retour à bord de l'*Artémise*.

Son interlocuteur remua la tête, en même temps qu'un sourire effleurait ses lèvres.

— Il ne faut pas trop demander à Dieu, répondit-il sentencieusement, et vous n'êtes pas en état de supporter un pareil voyage.

— A quelle distance sommes-nous donc de la capitale?

— A quinze lieues.

— Eh bien ?

— Eh bien, si je me prêtais à votre désir, avant que d'arriver, foi de Tom ! je parie que vous seriez un homme mort.

— Ah ! que faire ! que faire alors !

Tom ne répondit pas, et se prit à réfléchir.

Au bout d'un instant, il releva la tête, et regarda son interlocuteur avec une nouvelle attention.

— Sur ce qu'il y a à faire, répondit-il, nous n'avons pas le choix — il faut ou que je vous laisse ici ou que je vous transporte à ma demeure.

— Et le trajet sera-t-il long ? demanda Albert.

— Cinq heures au moins; seulement il y a à cela une condition.

— Laquelle ?

— Je n'habite pas seul le *bœr* où je vais vous conduire.

— Qu'importe !

— Cela importe beaucoup... l'homme avec lequel je demeure ne vous verra pas arriver avec plaisir, j'en suis certain, et je ne puis vous y présenter que si vous prenez l'engagement formel de ne pas l'interroger, de ne vous souvenir d'aucune des particularités que vous y remarquerez et de garder le secret le plus absolu sur ce que vous y pourrez voir.

— Voilà des conditions étranges ! fit Albert.

— Les acceptez-vous ?

— Puisqu'il le faut.

— Sur votre honneur?

— Sur mon honneur.

— Bien, dit Tom.

Et il prit la main du jeune homme et consulta son pouls dont les pulsations témoignaient d'une faiblesse extrême.

Albert, lui, l'observait d'un regard anxieux.

— Seriez-vous médecin ? dit-il, d'une voix qui commençait à s'affaiblir.

Le vieux Tom fit un signe négatif.

— Médecin ? non, répondit-il : mais ici, dans un pays où les habitations sont distantes l'une de l'autre, quelquefois de plusieurs lieues, l'homme doit suppléer à la science, et la nature, depuis longtemps, m'a livré tous ses secrets.

— Et vous ne pensez pas que je puisse....

— Je pense, Monsieur, que vous êtes plus profondément atteint que vous ne le paraissez croire... Voici déjà que la pâleur revient sur vos joues. Votre regard se trouble, comme si un voile l'obscurcissait. Un froid de glace envahit de nouveau tous vos membres et dans quelques minutes... vous serez rendu à l'évanouissement dont vous n'étiez sorti que pour un moment.

A mesure que Tom parlait, tous les symptômes qu'il annonçait se produisaient successivement chez l'infortuné jeune homme,

Son visage était devenu livide ; son regard atone, et ses bras empruntant la rigidité de la mort, se raidissaient le long de son corps inerte.

A un moment même, ses yeux se fermèrent tout à fait, un douloureux soupir s'échappa de ses lèvres de marbre, et sa tête aurait roulé sur le granit, si le vieux Tom ne se fût empressé de la recevoir dans ses mains.

— Là ! là ! dit-il, toujours sur le même ton en apparence indifférent, tout est bien qui finit bien... et nous allons pouvoir faire de cet enfant ce que nous voudrons.

En parlant de la sorte, il prit le jeune enseigne dans ses bras et l'ayant porté sur son cheval, il l'installa du mieux qu'il put, sur le dos du docile animal.

Puis, une fois qu'il eut pris toutes les précautions nécessaires pour assurer le voyage qu'il allait entreprendre, il poussa la bête devant lui, et se mit à la suivre à pied, surveillant avec intérêt le fardeau qu'elle portait.

Que se passa-t-il à partir de ce moment, jusqu'au jour où Albert revint tout à fait à lui ? Combien de temps s'écoula jusqu'à l'heure où il reprit la complète possession de ses sens ?... il eut été fort empêché de le dire, et il ne l'eût jamais bien su lui-même, si ses hôtes ne le lui avaient appris.

Quand donc il rouvrit les yeux, et que pour la première fois, il put percevoir les objets qui l'entouraient, il vit qu'il était couché dans un lit à peu près confortable, au fond d'une chambre de forme inusitée.

Son regard eut d'abord quelque peine à se familiariser avec la demi-obscurité qui régnait autour de lui ; mais bientôt il distingua nettement les objets, et à la vue du milieu inouï où il s'éveillait, il se sentit pris de l'étonnement le plus profond.

C'est qu'en effet, rien ne saurait donner une idée du tableau qui s'offrait en ce moment à ses yeux.

Le *bœr* où il se trouvait ne ressemblait, par la forme de sa construction, à aucune des habitations qu'il avait eu occasion de voir.

Le toit, au lieu d'être supporté par du bois flotté en selle, offrait au contraire, une espèce de charpente ogivale.., dont les doubles arceaux se rattachaient au milieu du plafond, à une énorme solive faite d'anneaux qui rappelaient l'échine de quelque monstre marin. Ce n'était rien moins, en effet, que le squelette d'un cétacé... et le jeune enseigne venait de s'éveiller dans le ventre d'une baleine.

Le reste de l'ameublement était d'un style analogue.

L'escabeau placé à côté de son lit et sur lequel fumait une mauvaise chandelle de résine, était fait d'un crâne de cheval porté par trois tibias du même animal, et les deux ou trois bahuts qui ornaient la chambre, au lieu de reposer à plat sur le sol, avaient pour pieds des crânes de phoques ou de chiens peinturlurés en rouge ou en vert.

Albert ne se lassait pas de promener son regard surpris sur tous ces objets qui accusaient une civilisation inconnue. Il se demandait s'il n'était pas le jouet de quelque hallucination produite par la fièvre et cherchait un être humain auquel il pût communiquer ses doutes, ou demander une explication qui l'éclairât.

Mais il n'était pas au bout de ses étonnements, et ce fut bien autre chose quand s'étant retourné vers une porte qui venait de s'ouvrir, il vit s'avancer vers lui la plus ravissante et la plus inattendue des apparitions.

Une jeune fille venait de franchir le cadre ogival de la porte, tenant dans ses mains une grande jatte de lait fumant, et elle s'avançait, émue et rougissante, dans toute la grâce de sa beauté et de sa jeunesse.

Elle portait le costume traditionnel des femmes de l'Islande.

Ce vêtement se composait d'un corsage en *valmel* noir qui dessinait toutes les élégances de sa taille, et d'une jupe de même étoffe qui laissait voir la naissance d'une jambe droite et fine.

Ses cheveux blonds tressés en guirlandes étaient rabattus à plat sur sa nuque, et le petit bonnet qu'elle portait à la hauteur du front laissait coquettement tomber sur son oreille une longue houppe de soie rouge.

Enfin, à son corsage, scintillaient quelques agrafes en argent doré, et le velours qui ornait son col était retenu par un bijou de forme byzantine.

Certes, nous pourrions pousser plus loin la description du costume pittoresque sous lequel elle se présentait, mais ce que nous ne saurions rendre avec la même facilité, c'est le charme exquis qui se dégageait de toute sa personne... la grâce naïve de sa démarche, la douceur pénétrante de son regard.

Albert était alors dans l'âge des impressions sincères et spontanées... il ne put se défendre, à cette vue, d'un premier mouvement irréfléchi, et joignant les mains, par un geste de fervente adoration.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il profondément ému... où suis-je... et qui donc vous envoie vers moi !

La jeune fille plaça la jatte de lait sur le bahut aux crânes de phoques, et s'étant tournée vers Albert, elle posa un doigt discret sur ses lèvres :

— Ne bougez pas, fit-elle, en français ; Tom a dit que vous étiez fort souffrant, et que vous aviez besoin de repos.

— Qu'est-ce que Tom ? demanda Albert.

— Celui que Dieu a envoyé à votre secours et qui vous a amené ici.

— Votre père, sans doute ?

— Mon, Monsieur.

— Votre serviteur ?

— Pas davantage.

— Qu'est-ce donc ?

— Tom est pour moi autant qu'un père et mieux qu'un serviteur : c'est un ami.

— Mais, vous-même... vous ?...

— Ne m'interrogez pas... Plus tard je vous répondrai. Contentez-vous de savoir que vous êtes chez un homme qui connaît les devoirs de l'hospitalité, et dont les soins vous rendront à la santé.

— Au moins, ne puis-je connaître votre nom ?

— On m'appelle Ellen.

— Vous êtes de ce pays ?

— Non, Monsieur.

— Seriez-vous née en France ?

— Je n'en sais rien. Je suis venue ici fort jeune. Tout ce qui s'est passé auparavant est enveloppé d'un voile que je n'ai jamais pu déchirer.

— Voilà qui est singulier.

La jeune fille eut un doux et triste sourire.

— Singulier peut-être, répondit-elle; mais qu'importe, Tom, qui est aussi savant qu'un médecin, et qui a examiné votre état, déclare que vous devez parler le moins possible. Tenez-vous donc en repos, ou sans cela je serai obligée de me retirer, sous peine d'être grondée.

Albert eut un geste de prière.

— Ah! je me tais alors, Mademoiselle, dit-il vivement, je ne dirai plus rien, je ne bougerai plus, et je ne ferai que vous regarder — cela, du moins, ne m'est pas défendu, n'est-ce pas?

Une charmante rougeur colora à ces paroles les joues d'Ellen, et elle alla s'asseoir sans répondre, à quelques pas du lit sur lequel reposait le malade.

Puis, elle prit un travail d'aiguille et se mit silencieusement à l'ouvrage.

Quant à Albert, il ne se rassasiait pas de contempler cette enfant qui se présentait à lui comme un délicieux spécimen de la beauté scandinave.

Elle était là, absorbée en apparence par le travail auquel elle se livrait, mais en réalité, sourdement agitée par d'autres pensées moins vulgaires.

De temps en temps, sa poitrine se soulevait doucement, et un soupir s'échappait de ses lèvres; d'autres fois encore, un sourire d'une céleste expression éclairait son visage, et alors elle fermait les yeux comme si elle eût voulu suivre jusque dans la nuit une image qui menaçait de lui échapper.

Que se passait-il dans son cœur, et de quelles impressions son esprit était-il troublé?

L'âme tout entière d'Albert était suspendue à ce mystère et en ce moment, avec cette prodigalité de la jeunesse, qui croit que la vie ne doit jamais finir, il eût donné la moitié de ses jours pour le pénétrer.

Il en était là, quand Tom entra dans la chambre.

Albert le reconnut tout de suite à son bonnet fourré, sa barbe inculte, et ses deux petits yeux qui brillaient comme des escarboucles.

Tom jeta en entrant un regard sur Ellen, et la voyant éloignée du lit et occupée de son ouvrage, il fit un signe de satisfaction.

— *All Right!* dit-il, on a suivi mes instructions, et je vous en fais mon compliment. Miss Ellen, n'oubliez jamais ce que disent les vieux scaldes de la Scandinavie : *Il ne faut pas fatiguer l'hôte que l'on reçoit. Il a besoin de repos, de vêtements secs, et non d'être interrogé.*

— Alors, vous êtes satisfait ? fit Ellen, avec un rire de douce malice.

— De tous points.

— Et je puis me retirer ?

— Votre père vous attend.

Ellen fit à Albert un signe qui voulait dire à bientôt, et gagnant la porte, elle ne tarda pas à disparaître.

Cependant Tom s'était approché du blessé.

— Et nous ? mon officier, demanda-t-il sur un ton de bonne humeur, est-ce que nous ne nous sentons pas mieux aujourd'hui ?

Albert se souleva à demi sur son séant.

— C'est-à-dire, que si je m'écoutais, répondit-il, je sauterais à bas de mon lit, et j'irais prendre congé de mon hôte à l'instant même.

— Bien ! bien ! approuva le vieux serviteur, seulement il y a loin du rêve à la réalité, et vous n'êtes pas encore en état de vous tenir sur un cheval islandais.

— Croyez-vous?

— J'en suis sûr. Ah ! c'est que vous nous avez donné déjà bien du mal, et ma foi, j'ai cru un moment que nous serions obligés de vous accompagner à *Thingvaller*.

— *Thingvaller?* répéta Albert ; qu'est-ce que cela?

— C'est l'endroit où nous inhumons nos morts.

— Comment?

— Dame ! pendant huit jours nous y avons pensé sérieusement.

Albert ouvrait de grands yeux, et il passa à plusieurs reprises sa main sur son front.

— Ah ça !... s'écria-t-il... il y a donc longtemps que je suis ici?

— Il y aura quinze jours demain... Six jours de délire intermittent, huit jours d'atonie et d'abattement... Enfin, depuis hier, un mieux sensible, et... la convalescence.

Albert regardait son interlocuteur, et tout en l'écoutant, une profonde épouvante s'emparait de lui.

— Mais, l'*Artémise?* balbutia-t-il.... Mes camarades, mes amis, qu'ont-ils dû penser de moi !

Tom haussa les épaules.

— L'accident dont vous avez été victime, répondit-il, suffit amplement à vous justifier, et quand vous montrerez vos blessures au chirurgien du bord, il ne pourra s'étonner que d'une chose, c'est que vous en soyez revenu.

— Et que vais-je faire maintenant?

— Maintenant, vous allez recouvrer vos forces ; vous vous laisserez traiter comme vous l'avez fait jusqu'à cette heure, et grâce à mes soins et à ceux de miss Ellen, j'espère que sous peu de jours, je pourrai vous ramener sain et sauf à la capitale.

Au nom d'Ellen, le jeune enseigne se prit à frissonner.

— Ah ! je n'oublierai jamais ce nom ! dit-il avec enthousiasme.

— Et vous ferez bien, mon officier, répondit Tom ; car il est certain que l'enfant a passé plus d'une nuit à votre chevet, et, si cela avait duré, elle en serait tombée malade.

Albert comprimait son cœur de ses deux mains.

— Que ne vous devrai-je pas à tous les deux ! continua-t-il, j'emporterai vos deux noms pour me les rappeler toujours, et j'y ajouterai celui de l'hôte qui m'a reçu.

— De qui voulez-vous parler ? fit le vieux Tom.

— Du père d'Ellen.

— Ah ! ah !

— Ne suis-je pas chez lui ?

— Assurément.

— Et avant de m'éloigner, je compte bien qu'il me permettra de le remercier et de lui serrer la main.

Tom fit une grimace mystérieuse.

— Quant à le remercier, répliqua-t-il, il ne s'y opposera pas, et vous le pourrez faire... mais pour ce qui est de lui serrer la main... c'est autre chose.

— Que voulez-vous dire ?

— Miss Ellen ne vous a donc pas fait connaître le nom de son père ?

— Miss Ellen ne m'a rien dit.

— Alors vous ignorez où vous êtes ?

— Sans doute, où sommes-nous ?

— Eh bien, apprenez, mon officier, que vous êtes ici.. chez Nial-Saga, le LÉPREUX !

Albert ne put réprimer un mouvement d'horreur.

— Un lépreux! s'écria-t-il. Ah! j'ai mal entendu, c'est impossible.

Tom fit un signe négatif.

— Je vous ai dit la vérité, répondit-il, et vous comprenez maintenant pourquoi Nial-Saga s'éloigne des étrangers auxquels il accorde l'hospitalité.

Albert éprouva un sentiment dont tout d'abord il ne se rendit pas compte, et lorsque, quelques secondes plus tard, le souvenir d'Ellen lui revint, il sentit un frisson courir sur ses chairs.

— Ah! le malheureux... balbutia-t-il, interdit et glacé. Voilà certes une existence horrible, et à laquelle je compatis de tout mon cœur. Dites-le lui bien, n'est-ce pas, mon cher Tom, et exprimez-lui tout le regret que je ressens à l'idée de m'éloigner sans le pouvoir remercier du service qu'il m'a rendu.

Tom salua, ce qui voulait dire qu'il reporterait ces paroles à son hôte, et il sortit comme le jour commençait à poindre.

Albert avait reçu dans sa chute une blessure des plus graves; mais à son âge, on guérit vite, quand on n'est pas mortellement atteint, et au bout d'une semaine encore, il était tout à fait revenu à la santé.

Les soins dont il était l'objet n'avaient pas peu contribué à amener un aussi prompt rétablissement.

Sous sa rude enveloppe, Tom cachait évidemment une nature excellente, et de son côté Ellen semblait apporter tout son cœur dans le dévouement qu'elle témoignait au jeune convalescent.

Albert se sentait heureux... si heureux même, qu'il voyait arriver à regret l'instant de la séparation.

Il avait passé de si douces heures dans ce petit *bœr* perdu au milieu de cette nature sauvage et de cette solitude silencieuse et morne.

Souvent à la tombée du jour, il ouvrait doucement sa croisée, et son regard contemplait avec mélancolie les pâles marguerites qui poussaient entre les scories du jardin d'Ellen.

La fille de Nial-Saga, sous prétexte de soigner ses fleurs, venait quelquefois présenter sa jolie tête blonde dans le cadre de la croisée et Albert n'avait qu'à l'appeler du geste ou du regard pour que, confiante ou soumise, elle s'avançât aussitôt vers lui.

Alors le jeune homme se prenait à la regarder pendant de longues minutes, et il se demandait comment une enfant si pure, et dont la peau transparente et fraîche annonçait évidemment un sang généreux et sain, pouvait appartenir à l'homme que l'on appelait Nial-Saga le lépreux !

C'était horrible, et cette pensée pesa plus d'une fois sur son esprit.

Un soir il avait, comme d'habitude, ouvert son étroite fenêtre, et Ellen, sur son invitation, était venue s'y accouder.

Albert était alors tout à fait guéri, et Tom devait le ramener le lendemain même à la capitale.

En voyant s'avancer Ellen, le jeune officier fut frappé de l'altération de ses traits.

Ses joues étaient pâles, et il n'était pas difficile de voir qu'elle avait pleuré.

Son cœur se serra. En même temps, il sentit une profonde pitié le gagner.

— Ellen !... dit-il d'une voix douce ; vous savez que je dois partir demain, à la première heure, et avant de m'éloigner, je tenais à vous dire une dernière fois combien je vous suis reconnaissant de tous les soins que vous m'avez prodigués...

— Ce que j'ai fait, Monsieur, répondit Ellen, toute autre l'eût fait à ma place, et c'est Dieu seul qui vous a rendu à la santé et à la vie.

— Sans doute, sans doute, fit Albert... Mais tout en adressant à Dieu les actions de grâces que je lui dois, il m'est bien permis de faire une part dans ma reconnaissance à celle qu'il a choisie pour veiller à mon chevet, durant mes nuits de fièvre et de délire, à la femme qui a charmé ma convalescence, et m'a rendu si doux le séjour de ce *bœr*.

— Monsieur...

— Ah ! je n'oublierai jamais les moments que j'ai passés près de vous, Ellen ; et je serai bien triste demain, en prenant le chemin de Reyjavick... Et puis, tenez, laissez-moi vous dire... à l'heure de la séparation, je ne puis me défendre d'un sentiment de douloureuse inquiétude. J'ai souvent pensé à vous, depuis quelque temps... la vie que vous menez ici ne me semble faite ni pour votre âge, ni pour votre beauté... il y a un mystère autour de vous, et je m'en effraie, parce que vous-même, vous ne paraissez pas en avoir conscience. Que veulent de vous ces deux hommes ? — Vous dites que l'un est votre ami ! Mais l'autre? Mais Nial-Saga? Tom m'assure que c'est votre père ! Eh bien, cela n'est pas, voyez-vous ! cela ne peut pas être, et s'il ne prenait tant de soin de se soustraire à mes regards, je vous jure...

En parlant ainsi, Albert avait élevé la voix, et Ellen, tout à coup effrayée, s'était encore rapprochée de lui, et avait posé ses petites mains sur ses lèvres.

— Oh ! taisez-vous ! taisez-vous, dit-elle d'une voix tremblante ; il ne faut pas qu'on vous entende... Nial-Saga vous a accordé l'hospitalité ; il a permis à Tom et à moi de vous donner nos soins. Prenez garde qu'il ne regrette sa bienveillance à votre égard, et partez surtout sans lui donner le soupçon de ce que vous venez de dire.

— Mais c'est donc vrai? murmura Albert.

Il avait pris la petite main d'Ellen et la serrait doucement sur ses lèvres.

— Plus bas ! plus bas ! dit l'enfant.

— Nial-Saga n'est pas votre père !...

— Non...

— Et Tom ?

— C'est le meilleur des hommes.

— Mais que font-ils ici.... tous deux ?

— Je l'ignore.

— Enfin, d'où vient qu'ils paraissent s'entendre l'un et l'autre pour vous garder sur cette terre ingrate, où l'ennui vous tuera, à défaut du climat...

Ellen ne répondit pas tout de suite.

Un frisson glissa sur ses épaules, et elle leva vers Albert son beau regard limpide où perlaient deux grosses larmes.

— Ne m'interrogez plus, Monsieur Albert, dit-elle, en remuant la tête avec mélancolie ; il y a bien des choses que je sais ; il y en a beaucoup d'autres que j'ignore. Ne cherchez pas à deviner celles que je n'ai pu pénétrer

moi-même. Partez ! Retournez à la vie de bonheur qui vous attend, et souvenez-vous quelquefois de la jeune fille que vous avez connue ici, et qui, de son côté, je vous le promets, n'oubliera pas vite la bienveillance que vous lui avez témoignée. Voilà ce qu'il faut faire, Monsieur, et pas autre chose.

— Ainsi, fit Albert, vous continuerez de vivre ici, soumise et résignée !

— Il le faut !

— Et vous ne voulez pas que je tente de vous arracher à ce danger que je redoute pour vous ?

— Gardez-vous en bien !

— Alors, c'est un éternel adieu que je vais vous dire.

— Qui sait ! Monsieur Albert, nous sommes tous entre les mains de Dieu. Il sait où nous allons et le mieux est de ne pas nous occuper du chemin qu'il nous fait suivre.

Sur ces mots, elle adressa un long regard au jeune officier et, sortant lentement du jardin, elle disparut dans la campagne.

Albert était resté interdit, partagé entre mille sentiments divers.

Au fond du cœur, toutefois, il éprouvait un grand soulagement.

Il savait maintenant qu'Ellen n'était pas la fille de Nial-Saga, et l'intérêt indéfinissable qu'il ressentait pour elle, venait de prendre un développement qu'aucune considération ne devait plus arrêter.

Et puis, ce mystère qui l'entourait ajoutait encore à son amour, et éveillait en son esprit un des ces entraînements contre lesquels le cœur reste sans défense.

Quand il arriva, le lendemain, à la capitale, il fut accueilli comme un revenant.

Il raconta fort simplement son aventure, fit connaître le dévoûment avec lequel il avait été soigné, et pendant le récit qu'il fit de son aventure, il remarqua que plus d'une fois, un sourire effleurait les lèvres de ses auditeurs.

— Et pendant les vingt-cinq jours que vous avez passés chez Nial-Saga, lui demanda-t-on, avez vous été assez heureux pour le rencontrer?

— Jamais ! répondit Albert.

— Cela ne nous étonne pas.

— Pourquoi ?

— Parce que vous seriez le premier auquel il se serait montré.

— Vraiment !... et à quel sentiment attribuez-vous cette discrétion ou cette réserve de sa part?

— Peut-être à sa maladie, si elle est réelle... Peut-être à des raisons d'un autre ordre.

— Croyez-vous qu'il ait quelque intérêt à se cacher ?

— Qui le sait?...

— Et l'on n'a jamais appris rien autre chose de lui?

— Jamais.

Pendant le temps qu'il passa inoccupé à Reykjavick, attendant le retour de l'*Artémise*, Albert eut souvent occasion de parler avec les Islandais de ses hôtes du *bœr*, mais il n'en put jamais tirer d'autres éclaircissements.

Tout ce qu'il apprit se bornait à ces simples renseignements :

Nial-Saga était arrivé dans le pays, il y avait une dizaine d'années, avec Tom et Ellen, et il était allé

s'installer au *bœr*, qu'il avait meublé avec plus de confortable que les habitudes du pays n'en comportent.

Dès les premiers jours, il avait fermé sa vie à toutes les indiscrétions, et systématiquement éconduit tous les curieux.

De loin en loin, il prenait passage sur un des bateaux de pêcheurs, et se faisait conduire en Angleterre. Il restait généralement quatre ou cinq mois hors du pays. Qu'allait-il faire en Angleterre? Était-il bien certain qu'il y passât les mois d'absence? Nul n'eût pu rien dire à ce sujet. Il avait fait ainsi, depuis dix années, deux ou trois voyages, à la suite desquels il était revenu à Reykjavick, pour recommencer sa vie d'isolement et de solitude.

Quant à Ellen, il n'y avait qu'une voix pour la plaindre et pour l'admirer, et l'on se demandait comment elle n'était pas morte déjà de tristesse et d'ennui.

Albert recueillait avidement ces bruits, et son amour pour Ellen s'en augmentait tous les jours.

Deux semaines se passèrent.

Bien souvent déjà il avait formé le projet de retourner au *bœr* pour revoir une fois encore celle qui prenait une si grande part dans sa vie.

Mais je ne sais quelle pudeur le retenait. Il craignait d'être indiscret, il redoutait surtout de déplaire à Ellen, par une curiosité qui devait mécontenter Nial-Saga.

Pourtant, au bout de quinze jours, il n'y tint plus.

L'*Artémise* ne devait plus tarder à arriver; d'un instant à l'autre il allait être obligé de retourner en France... Il ne voulut pas se refuser cette satisfaction avant de partir.

Un matin donc, ainsi qu'il l'avait fait un mois auparavant, il quitta Reykjavick sur un petit cheval du pays, et prit résolûment la route du *bœr*.

Après tout, quel mal faisait-il et quel reproche pouvait-on lui adresser?

Il n'obéissait pas à une curiosité malsaine; c'était l'amour seul qui le poussait.

Nial-Saga n'avait pas à s'en blesser.

Albert suivit cette fois son chemin avec toutes les précautions d'un voyageur expérimenté.

La journée du reste fut fort belle, et quand la nuit commença à envelopper l'horizon, il avait eu le temps d'apercevoir au loin la silhouette du *bœr* vers lequel il se dirigeait.

Son cœur se prit à battre avec violence et il pressa les flancs de sa monture qui redoubla de vitesse.

Au moment où il atteignit la demeure d'Ellen, il était près de minuit.

Il sauta lestement à bas de son cheval, courut à la porte, et se mit à frapper.

Personne ne répondit à cet appel.

Il recommença d'un bras plus vigoureux, mais sans plus de succès.

Alors, l'impatience le prit, il appela Tom d'une voix vibrante et forte, et poussant résolûment la porte, il pénétra dans la salle.

Mais une fois là, il s'arrêta glacé d'épouvante.

Au milieu de cette salle, sous les arceaux formés par le squelette de la baleine, s'élevait une sorte de sarcophage, qu'éclairait mal la lumière de deux chandelles de résine; d'un côté Tom était agenouillé et priait, tan-

dis que de l'autre un homme qu'il ne voyait qu'imparfaitement se tenait debout, le front baissé, et les bras croisés sur sa poitrine.

Albert sentit sa gorge se serrer, et un vague sentiment de la réalité s'empara de lui.

Les deux hommes ne s'étaient pas retournés, il fit quelques pas encore, et s'étant approché lentement, il vit une forme blanche allongée et immobile sur le sarcophage.

Cependant Tom avait fait un mouvement, et en reconnaissant le jeune officier il s'était levé et avait mis un doigt sur sa bouche.

— Ellen ! Ellen ! fit Albert avec un cri étouffé.

Tom étendit la main vers le corps inanimé.

— Trop tard... Monsieur... Vous arrivez trop tard, dit-il d'un ton grave, depuis hier, Ellen nous a quittés.

— Morte ! elle est morte !

— Voyez ! répondit le vieux Tom ; de la gracieuse et douce enfant, voilà tout ce qui reste aujourd'hui.

Albert n'ajouta plus un mot, mais il prit la main de la jeune fille, la porta pieusement à ses lèvres, et se laissant tomber à genoux, il pria quelques minutes pour la pauvre enfant !

Quand il se releva, il se trouvait seul avec Tom.

— Ainsi, lui dit-il, le cœur brisé, c'est hier qu'elle est morte.

— Hier ! Oui, Monsieur, répondit Tom.

— Mais à quelle maladie a-t-elle succombé ?

— Eh ! sait-on jamais cela ? Voyez-vous, l'enfant était délicate ; je l'ai soignée souvent dans ces syncopes au milieu desquelles j'ai craint bien des fois de la voir pas-

ser. Hier, cela l'a prise subitement, et elle ne s'est plus réveillée.

— Pauvre et chère Ellen !

— Oui, Monsieur, vous avez raison de la plaindre ; elle était bonne, douce et dévouée ; elle avait accepté sans murmurer la triste existence que Dieu lui avait faite, et c'était notre seule joie en ce monde, à son père et à moi.

— Et vous allez l'inhumer ?

— Demain.

— Ah ! je resterai jusque-là, je veux l'accompagner jusqu'à sa dernière demeure, et j'espère que si elle nous voit...

Tom avait fait un mouvement à ces paroles, et Albert vit que ses sourcils se contractaient.

— Qu'avez-vous ? demanda-t-il vivement.

— Rien, répondit Tom, d'un ton brusque ; seulement, ce que vous demandez là est impossible.

— Pourquoi ?

— Nial-Saga ne le permettra pas.

— Mais quelle raison !

— N'avez-vous pas remarqué qu'il est parti dès que vous êtes entré ?

— Sans doute.

— Nial-Saga ne veut pas vous voir.

— Il ne m'aime pas ?

— Il vous hait !

— Que lui ai-je donc fait ?

Tom leva les yeux au ciel.

— Il faut pardonner à la douleur d'un père, répon-

dit-il ; Nial-Saga est persuadé que c'est vous qui avez causé la mort d'Ellen.

— Moi !

— Votre présence a développé chez la jeune fille une sensibilité profonde, et votre départ a provoqué cette crise à laquelle elle a succombé.

— Mais que me conseillez-vous, vous-même ?

— Partez.

— Ah ! j'ai bien envie de résister.

— Ne faites pas cela, Monsieur ! par égard pour moi, à qui vous devez bien quelque reconnaissance, par respect pour la mémoire de celle qui est là, et qui ne nous entend plus. Éloignez-vous, ne restez pas un instant de plus.

— Vous le voulez ?

— Je vous en prie, au nom d'Ellen !

— Soit ! je pars, je retourne, le cœur brisé, à Reykjavick, et cette concession que je vous fais, croyez bien que vous la devez surtout au souvenir de la pauvre et chère morte qui est là.

Albert s'éloigna sur ces mots, et après avoir une dernière fois serré la main du vieux Tom, il remonta à cheval et reprit le chemin de la capitale.

Nous n'avons pas besoin de dire sous quelles funestes impressions il y arriva.

Quelques jours plus tard il quittait l'Islande, par une de ces splendides aurores boréales si fréquentes sous ces latitudes, à certaines époques de l'année.

Toutefois, un fait étrange se passa, qui impressionna douloureusement Albert Villeneuve.

Il était sur le pont.

Déjà l'*Artémise* avait franchi les passes, et elle allait gagner la haute mer, quand il vit une embarcation se détacher du port, et se diriger vers le dernier bateau de pêche de la station.

Instinctivement, son regard fut impérieusement attiré de ce côté.

L'embarcation était montée par quatre rameurs ; et à l'arrière s'élevait un objet de forme inusitée, auquel le jeune enseigne ne put tout d'abord donner un nom.

Il prit une longue-vue, et regarda.

Et alors, l'objet lui présenta sa silhouette nette et précise, et il aperçut un cercueil recouvert d'un drap noir sur lequel se détachait une large croix blanche !

Un frisson glacé courut sur ses épaules.

Auprès de la barre il venait de reconnaître le vieux Tom sombre et pensif.

Le cercueil qu'il voyait était celui de la pauvre morte.

PREMIÈRE PARTIE

I

DEUX ANS APRÈS.

Au retour de son voyage d'Islande, Albert Villeneuve avait à peine touché terre, et bien qu'à cette époque un congé lui eût été facilement accordé, il préféra reprendre la mer, et partir pour une station lointaine.

Le jeune enseigne avait complétement changé depuis son aventure — il était devenu soucieux et sombre ; et l'on eût dit que son cœur se fût désintéressé tout à coup de ce qui faisait naguère l'aspiration de sa vie.

Quelques-uns de ses amis espérèrent bien un moment que les incidents de l'expédition nouvelle qu'il allait tenter, imprimeraient à sa pensée une dérivation salutaire, et que l'amère mélancolie qui pesait sur son esprit finirait par se laisser distraire.

Mais Albert était une nature particulièrement sincère,

qui ne pouvait éprouver les défaillances égoïstes propres aux caractères inférieurs, et sous quelque latitude que le hasard des voyages l'entraînât, il devait rester indissolublement attaché aux douloureux souvenirs qui le suivaient partout.

Quand il revint deux ans après, rien n'avait pu affaiblir le culte qu'il gardait à la pauvre morte.

La tendre affection qu'il lui portait semblait au contraire s'être développée encore, et si ce n'était plus ce vif sentiment qui emprunte un aliment pour ainsi dire sensuel à la vie même, son amour trouvait dans le chagrin dont il était la source une cause permanente d'âpres jouissances.

Albert souffrait horriblement, mais il ne voulait pas être consolé.

Toute sa pensée, toute son âme étaient restées dans ce pays d'Islande où il n'avait fait que passer, et il ne songeait qu'à se ménager les moyens d'y retourner un jour.

C'était là un projet que les esprits vulgaires trouveront insensé, mais il lui semblait à lui, que ce pieux pèlerinage accompli le rendrait au calme et à l'apaisement.

Il débarqua à Brest vers le mois de novembre de l'année 1841, et quelques jours plus tard, il arrivait à Paris où son père et sa sœur l'attendaient avec impatience.

M. Villeneuve occupait un poste élevé dans la magistrature.

C'était un homme d'une soixantaine d'années, à l'aspect sévère, qui avait contracté, dans ses fonctions, l'habi-

tude d'un maintien austère et d'une parole acérée et froide.

Lorsqu'il perdit sa femme, il était jeune encore; mais il n'avait jamais voulu se remarier, et s'était consacré tout entier à ses deux enfants qui étaient sa seule consolation.

Quant à Jeanne Villeneuve, elle venait d'entrer dans sa dix-huitième année, et c'était bien la plus jolie petite Parisienne qu'il fût possible d'imaginer.

Vive, éveillée, spirituelle, elle était l'âme et la gaîté de la maison. M. Villeneuve reportait sur elle tout ce qu'il y avait d'expansion contenue dans son cœur de magistrat, et bien souvent, une ombre avait glissé sur son front quand il songeait que le jour n'était pas éloigné où il faudrait s'en séparer pour la remettre au bras d'un époux.

Jeanne, elle, ne songeait pas à tout cela; elle était heureuse auprès de son père, autant que peut l'être une jeune fille de son âge, et si quelque fois son âme troublée avait vaguement entrevu une autre existence par delà l'horizon de ses rêves, jamais l'idée ne lui était venue que son père et son frère dussent en être écartés.

Son frère surtout!

Non que la jolie enfant n'éprouvât pas une égale tendresse pour M. Villeneuve et pour Albert.

Mais depuis deux années, il s'était passé, à propos de ce dernier, certaines choses qui avaient singulièrement éveillé sa curiosité.

Dans les lettres qu'elle recevait du jeune enseigne, elle avait cru remarquer, depuis quelque temps, comme la trace d'une émotion douloureuse, l'empreinte d'u

chagrin mystérieux, et avec son indiscrétion de pensionnaire, elle avait fini par soulever un coin du voile sous lequel se dérobait le secret qu'on voulait lui cacher.

Les premiers jours qu'Albert passa à Paris, furent donnés tout entiers à la joie du retour.

M. Villeneuve trouva bien que son fils était un peu pâle et maigre, mais Jeanne déclara que cette pâleur lui allait à merveille, et qu'elle ajoutait même à sa beauté un grand air de distinction.

Du reste, Albert fut charmant; on eût dit qu'il avait retrouvé sa belle humeur d'autrefois, et en voyant le bonheur de son père, et l'expansion pleine d'effusion de sa sœur, il oublia un moment les tristes et amers souvenirs du passé.

Mais ce ne fut là qu'un éclair.

Trois jours après, il retombait dans l'atonie dont il était sorti pour quelques heures, et reprenait son rêve de retourner vers ces mers lointaines où il avait rencontré Ellen !

Un soir, il se trouvait seul avec Jeanne.

M. Villeneuve était sorti, mais il devait venir reprendre sa fille, pour la conduire à l'Opéra.

Jeanne avait donné un dernier coup d'œil à sa toilette, et rentrant au salon, elle alla présenter son front au baiser de son frère.

— Comme te voilà jolie et grande, ma petite Jeanne, dit Albert avec tendresse ; j'espère que toi, au moins, tu as profité de l'absence, et je retrouve une belle jeune fille, là où je n'avais laissé qu'une enfant.

Jeanne fit une moue charmante.

— Eh bien, répliqua-t-elle, vous m'avouerez, Monsieur

mon frère, qu'il est difficile de croire à d'aussi flatteuses paroles.

— Est-ce que je suis seul à dire cela ?

— Je n'en sais rien, — mais quand on a pour sœur une belle jeune fille comme vous dites que je suis, il est bien étrange que l'on se prive du plaisir de l'accompagner.

— Jeanne ! fit Albert.

— Tenez !... voilà déjà que votre visage devient maussade et que votre front se rembrunit.

— Ne me demande pas cela.

— Pourquoi ?

— Le monde m'ennuie.

— Autrefois, tu l'aimais cependant.

— C'est vrai.

— Et maintenant ?

Jeanne se rapprocha doucement de son frère, et passa ses deux bras autour de son cou.

— Voyons, dit-elle, d'une voix douce comme un souffle de printemps, voyons, ne me refuse pas, je serais si heureuse de m'appuyer sur ton bras ! Songe donc, père disait l'autre jour que nous n'avions qu'un mois à passer ensemble ! Mais c'est à peine si je t'aurai vu. Et puis, il y a tant de choses que je voudrais te dire.

— Des choses graves ?

— Peut-être.

— Tu m'effraies.

— Ce n'est pas que ce soit effrayant, mais tout de même... j'y réfléchis beaucoup.

— Vraiment...

— Oh! vous croyez qu'il n'y a que les officiers de marine qui soient sérieux.

— Je n'ai jamais dit cela!

— Non... seulement, tu vois toujours en moi la petite pensionnaire... Et cependant... si on voulait...

— Que ferais-tu?...

Jeanne s'éloigna un peu de son frère, et se mit à le regarder bien en face.

— Si on voulait, Monsieur, continua-t-elle, avec deux yeux qui pétillaient de malice, on vous prouverait que l'on n'est pas encore tout à fait dépourvue de perspicacité...

— Qu'est-ce à dire?...

— C'est-à-dire, que j'ai deviné.

— Quoi!

— Votre secret.

— Un secret, moi? Ah! explique-toi.

Jeanne se mit à sourire.

— Vous voyez! dit-elle, avec un geste triomphant; et je n'ai pas fait de grands efforts pour atteindre ce résultat. Il faut dire aussi que les hommes sont bien peu habiles à dissimuler, et que si j'ai deviné si vite...

Jeanne n'alla pas plus loin, et son sourire se glaça sur ses lèvres.

Une pâleur de marbre avait envahi tout à coup les joues d'Albert; un éclair sombre avait jailli de ses yeux, et il venait de porter ses deux mains à sa poitrine, comme si une blessure mal fermée s'y fut tout à coup rouverte.

— Mon Dieu! qu'as-tu donc? fit la pauvre enfant presque épouvantée.

— Rien ! ce n'est rien, répondit Albert; un triste souvenir que tu m'as rappelé. Je ne m'y attendais pas, et l'effet a été douloureux.

— C'est donc vrai alors... tu as un secret?

— Oui.

— Et tu ne veux pas me le confier.

— Non... Jeanne. Non, à quoi bon mettre cette ombre dans ta gaîté ! Tu es heureuse. La vie ne t'a donné encore que des sujets de te réjouir et de remercier Dieu... Pourquoi alarmer ton cœur en lui inspirant la crainte de l'avenir ?

— Pauvre Albert !... murmura Jeanne.

Le jeune enseigne l'attira contre sa poitrine, et la baisa longuement au front.

— Ne pensons plus à cela ! dit-il en secouant la tête avec énergie, la douleur qui ne sait pas se voiler aux autres est une douleur égoïste et qui manque de dignité. J'ai eu un moment d'oubli, je ne veux pas y retomber. Pauvre chère enfant ! tu avais raison cependant, et je prétends réparer tous mes torts envers toi.

— Que dis-tu ?...

— Je dis que si tu veux bien accepter mon bras, je t'accompagnerai ce soir à l'Opéra.

— Est-ce possible ! fit Jeanne en frappant avec joie dans ses mains.

— Oui, ma petite pensionnaire, oui, ma belle jeune fille, nous passerons la soirée ensemble, et si, dans les entr'actes, nous nous ennuyons en tête-à-tête, je sais bien ce que je ferai.

— Quoi donc ?

— J'irai chercher un de mes amis qui ne manque pas

une représentation, et qui se fera un plaisir de venir se mettre en tiers dans notre entretien.

Jeanne adressa à son frère un regard étonné.

— Un ami ! répéta-t-elle ; mais tu ne m'en avais rien dit encore ?

— Il y avait à cela une excellente raison, c'est que je n'ai fait la connaissance de celui-là que depuis hier.

— Ah !

— Et comme il est convenable que tu saches son nom, il s'appelle M. Charles de Renneville.

A ce nom, la charmante enfant courut cacher sa tête rougissante dans les bras d'Albert.

— Ah ! tu es méchant, dit-elle en même temps... moi qui voulais être la première à te l'apprendre.

Jeanne fit donc son entrée à l'Opéra, appuyée au bras de son frère, et jamais joie pareille à la sienne ne resplendit sur le front d'une reine acclamée, quand elle prit place avec Albert sur le devant de sa loge.

Le bonheur ajoutait encore à sa beauté. Une vive rougeur colorait ses joues ; ses yeux rayonnaient comme deux purs diamants, et le frais sourire qui entr'ouvrait ses lèvres semblait illuminer son visage.

De sa vie elle ne s'était sentie si heureuse !

Au surplus, l'insouciante enfant n'était pas venue là pour écouter les chefs-d'œuvre de nos grands maîtres ; et son premier regard, au lieu de se porter sur la scène où se démenaient ténors et barytons, avait plongé avec l'aplomb et la sûreté d'un habile nageur, dans le groupe de gilets à cœur qui occupaient les fauteuils d'orchestre.

Cela avait duré une minute au plus ; et le regard était remonté aussitôt comme éclairé d'une flamme nouvelle.

M. Villeneuve, ni Albert ne virent rien de ce petit manége, et quand le premier remarqua, au-dessous de la loge, la présence de M. Charles de Renneville, il y avait juste une heure que Jeanne était fixée sur ce point délicat.

Cependant la représentation suivait son cours.

L'exécution était des plus modestes, et les manifestations du public des moins enthousiastes.

Les étoiles de première grandeur se reposaient ce soir-là, et l'on n'avait affaire qu'aux plus humbles nébuleuses.

Aussi, les conversations s'engagèrent bientôt le long des loges, et toutes les lorgnettes de l'orchestre se promenèrent à l'envi, cherchant à droite et à gauche ce qu'elles pourraient bien dévorer.

Tout à coup, un murmure singulier s'éleva du banc des gilets à cœur, et gagnant rapidement la galerie, se répandit dans toute la salle.

II

L'INCONNUE

Une jeune fille venait de prendre place dans une des loges d'entre-colonnes, et instantanément tous les yeux s'étaient tournés de ce côté.

Elle était accompagnée d'un homme de cinquante ans environ, vêtu avec un grand air, et qui s'était assis un peu à l'écart.

Toutefois ce n'est pas précisément la beauté de la jeune fille qui avait provoqué ce mouvement parmi les spectateurs. C'étaient bien plutôt la pâleur mate de sa peau et l'étrange expression de son regard.

Et puis un fait s'était passé qui avait particulièrement éveillé la curiosité des premières personnes qui la remarquèrent.

C'était quelques minutes après son entrée; elle venait

de jeter sur un fauteuil inoccupé le burnous qui couvrait ses épaules, et promenait un œil distrait sur les loges voisines de la sienne, quand soudain on la vit frissonner, un trouble profond s'empara d'elle, et elle voulut étouffer un cri près de lui échapper.

Le vieillard se pencha alors vers elle, et lui dit quelques mots à l'oreille.

Mais déjà la jeune fille avait repris possession d'elle-même, son visage était redevenu calme et froid, et elle s'était tournée vers la scène.

— Singulière apparition ! murmura Jeanne.

Mais la parole s'arrêta court sur ses lèvres, et sa main tremblante saisit vivement celle de son frère.

— Albert ! dit-elle en même temps d'un ton glacé, qu'as-tu donc... et que regardes-tu ainsi ?

Quelque chose d'insolite se passait, en effet, depuis un instant, dans l'esprit du jeune enseigne.

Emporté par le mouvement général, il avait comme les autres spectateurs dirigé son regard vers la loge qui était devenue le point de mire de toutes les lorgnettes, mais à peine eut-il aperçu l'inconnue que son cœur se prit à battre avec violence ; et il resta la gorge serrée, l'œil plein d'effarement, se demandant s'il n'était pas le jouet de quelque effroyable hallucination.

— Albert ! répéta Jeanne étonnée et presque épouvantée de son silence.

— Ah ! c'est impossible ! balbutia le jeune homme, en secouant la tête, comme au sortir d'un rêve.

— Qu'y a-t-il d'impossible ? insista la curieuse enfant ; est-ce de cette jeune fille que tu veux parler.... tu la connais donc ?

— Moi !

— Peut-être l'as-tu déjà rencontrée quelque part.

— Quelle idée !

— Sa beauté a d'ailleurs un charme bizarre que n'ont pas les femmes de nos pays.

— N'est-ce pas ?

— Et puis, tout à l'heure, je l'ai regardée avec attention, et sais-tu ce que j'ai cru remarquer ?

— Quoi !... quoi donc ?

— Je me suis trompée peut-être... mais il m'a semblé, à deux ou trois reprises, que son regard se tournait vers nous.

Albert ne répondit pas.

Il était violemment ému... il serra la main de Jeanne, et comme l'acte finissait, il alla prendre son chapeau, et sortit dans les couloirs.

Il étouffait.

Tout ce que venait de lui dire sa sœur, il l'avait remarqué lui-même, et c'est à force d'énergie, qu'il était parvenu à contenir les sentiments tumultueux qui soulevaient sa poitrine.

Cette jeune fille qu'il venait de voir ressemblait, à s'y méprendre, à la pauvre Ellen qu'il avait aimée quelques jours dans l'humble *bœr* d'Islande.

Il était impossible sans doute que ce fût elle ; il l'avait vue morte ; il avait baisé sa main glacée qui ne s'était point ranimée sous ses lèvres brûlantes. Plus tard encore, au moment de quitter ce pays misérable, il avait aperçu de loin le cercueil qui emportait sa dépouille mortelle.

Penser qu'elle était vivante, et qu'il pouvait la retrou-

ver un jour, était insensé, et il sentait bien qu'il ne devait pas se laisser tromper par une aussi dangereuse illusion.

Et cependant, ainsi que Jeanne, il avait observé l'attitude de la belle inconnue, et au tressaillement de sa chair, aux battements de son cœur affolé, chaque fois que son regard avait rencontré le sien, tous ses doutes semblaient disparaître comme par enchantement, et une conviction impérieuse le pénétrait jusqu'au fond de l'âme.

Il se mit à parcourir les couloirs d'un pas heurté ; la fièvre brûlait son sang, il allait et venait, passant et repassant devant la loge où il l'avait vue !

Mais à ce moment il lui fut impossible d'approcher, c'était l'entr'acte, et la foule des curieux encombrait les abords.

Il alla donc se placer dans l'encoignure de l'escalier, et attendit.

Ce ne fut pas long.

Dès que les premières mesures du dernier acte se firent entendre à l'orchestre, la foule se dispersa presque instantanément, et cinq minutes plus tard, tout le monde avait disparu.

Toutefois, une chose le frappa.

Il avait espéré qu'il demeurerait seul maître des abords de la loge, mais il s'aperçut avec une grande surprise qu'une autre personne restait dans le couloir, et y continuait imperturbablement sa promenade, sans même paraître tenir compte de la présence du jeune officier.

Ce dernier fronça le sourcil.

Quel était cet homme ?... Et à qui en avait-il?

Ce mystérieux personnage pouvait avoir une soixantaine d'années. Il était grand, sec, d'allures sombres, et portait un pantalon et un habit noirs dont certaines parties luisantes témoignaient d'un usage infiniment trop prolongé.

Albert devint soucieux.

Deux ou trois fois, il remarqua que le vieillard s'arrêtait en passant sur le seuil de la loge, et que, furtivement, il cherchait à plonger son regard à l'intérieur.

Je ne sais quelle idée lui traversa le cerveau, mais à un moment, il fit quelques pas vers cet homme avec mille questions sur les lèvres.

Peut-être savait-il quelle était cette jeune fille... d'où elle venait et à quel passé elle appartenait.

Mais Albert se contint.

D'ailleurs, le spectacle ne devait pas tarder à finir. Déjà, quelques jeunes femmes avaient fui frileusement enveloppées dans leur *sortie;* les ouvreuses s'agitaient comme à l'approche du dénouement, et enfin, des applaudissements éclatèrent dans la salle annonçant la péripétie finale.

Alors, ce fut un brouhaha, un tohubohu général, et la foule se répandit de toutes parts, chacun cherchant à l'envi qui son paletot, qui son manteau de fourrures, pour regagner son hôtel en toute hâte.

C'était le moment si impatiemment attendu par Albert, et pour ne rien perdre de ce qu'il allait voir, il s'était rapproché de la loge, et s'était posté à la droite même de la porte.

Seulement, à peine y eut-il pris place qu'il vit avec

stupéfaction, que le mystérieux promeneur du couloir venait à son tour de se poster du côté opposé à celui qu'il occupait.

Il réprima un vif mouvement de contrariété, et lança à son *adversaire* un regard qui contenait presque une provocation.

Mais il n'eut pas le temps de s'y arrêter davantage, car la porte de la loge s'était ouverte, et la jeune fille venait d'apparaître au bras du vieillard qui l'accompagnait.

Seulement, elle avait relevé le capuchon de son burnous, et de son visage charmant, on ne distinguait rien autre chose que ses deux grands yeux noirs et doux !

A cette vue, Albert fit un geste de dépit, et il allait se retirer en proie au plus douloureux découragement, quand tout à coup un regard vif et prompt comme l'éclair jaillit des yeux de l'inconnue, et vint le clouer à sa place, muet de surprise et glacé d'épouvante.

— Que croire ? balbutia-t-il, en suivant avidement la jeune fille qui s'éloignait.

Car, même dans sa démarche, il croyait retrouver la grâce exquise d'Ellen.

Il la suivit jusqu'à sa voiture, attendit sous la marquise qu'elle eût disparu, et ne revint tout à fait à lui que lorsque tout bruit eut cessé à ses côtés.

Alors, il prit sa tête dans ses mains et la pressa avec force.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-il, que penser de tout ceci ?... Et n'est-ce pas une nouvelle folie que cette espérance qui naît en moi ?...

Et il allait s'éloigner, quand il sentit une main timide toucher son épaule.

Il se retourna brusquement, et comme il reconnut derrière lui le bizarre personnage du couloir, il ne fut pas maître d'un premier mouvement de vivacité.

— Vous, Monsieur, dit-il, avec un commencement d'emportement. Que me voulez-vous donc ?

Mais il s'arrêta aussitôt.

Son regard s'était abaissé sur l'homme auquel il s'adressait, et le sentiment d'irritation avait aussitôt fait place à une sorte de compassion mêlée de pitié.

L'homme était là devant lui, grelottant sous son habit râpé ; le malheureux n'avait pas même un paletot pour se garantir des intempéries de la saison.

Il ne paraissait pas d'ailleurs se douter de la rigueur du temps, son regard était triste, et un sourire d'une humilité résignée effleurait ses lèvres minces.

— Pardonnez-moi, Monsieur, répondit-il avec douceur ; tout à l'heure je vous ai observé, et il m'a semblé que vous preniez intérêt à la charmante enfant qui vient de s'éloigner.

— Quand cela serait ! objecta Albert avec un reste de brusquerie.

— Je n'aurais rien à y répondre, continua son interlocuteur, seulement je désirerais vous adresser une question à ce sujet.

— Laquelle ?

— Vous m'y autorisez ?

— Je vous écoute.

— Eh bien, je désire savoir si vous connaissez cette enfant.

— Moi !

— Quel nom porte-t-elle ? est-elle bien la fille de l'homme qui l'accompagne ou ne serait-ce pas plutôt une parente ou une étrangère qu'il aurait recueillie ?

Albert écoutait, et à mesure que l'homme parlait, un sentiment tout nouveau se faisait jour dans son esprit.

Quand son interlocuteur eut fini, il remua la tête.

— J'aurais été très-désireux, Monsieur, répondit-il, de satisfaire à la demande que vous m'adressez, mais j'ignore moi-même quelle est la personne dont vous me parlez ; j'ai été frappé de sa grâce et de sa beauté, j'ai voulu la voir de plus près, et c'est ce qui explique, sans la justifier, l'indiscrétion que j'ai commise.

— Alors, vous ne la connaissez pas... dit l'inconnu avec tristesse.

— C'est la première fois que je la vois.

— Et vous n'espérez pas la rencontrer de nouveau ?

— Peut-être.

— En ce cas, vous avez quelque chance de savoir qui elle est.

— Probablement.

— Eh bien, laissez-moi vous faire une dernière prière. Voici mon adresse, vous pourrez prendre sur moi tous les renseignements que vous jugerez nécessaires, et si vous parvenez à découvrir quelque chose, promettez-moi de me venir voir.

— Mais... je ne sais...

— Je vous en conjure.

— Soit donc, Monsieur, et comptez que je ne manquerai pas à la promesse que je vous fais.

Sur ces mots, les deux hommes se séparèrent.

III

UN VIEIL AMI.

Deux jours plus tard, vers dix heures du matin, M. Villeneuve venait de pénétrer dans son cabinet, où d'habitude avant déjeuner, il allait examiner quelques-uns des dossiers qui lui paraissaient mériter une attention particulière.

M. Villeneuve était juge d'instruction et il apportait dans ces fonctions importantes une intelligence, une hauteur de vue qui l'avaient depuis longtemps désigné à l'estime et à la considération de toute la magistrature.

Ses conseils étaient recherchés avec une déférence empressée, et ses appréciations pesaient d'un grand poids dans les décisions des juges.

Son cabinet se composait d'une grande salle, à l'a-

meublement sévère ; son bureau en occupait le milieu et, près de la cheminée, non loin de la fenêtre, il y avait un second bureau où se tenait d'ordinaire un commis chargé de prendre note des interrogatoires.

Ce jour-là, M. Villeneuve était seul, et malgré le pli qui creusait son front, une satisfaction non équivoque resplendissait sur ses traits, chaque fois que son doigt feuilletait les documents qu'il avait sous les yeux.

Avant de pénétrer dans son cabinet, il était allé embrasser Jeanne, et comme celle-ci remarqua le volumineux dossier qu'il portait sous son bras.

— Père, lui avait-elle dit avec un sourire un peu contraint, vous allez encore préparer la condamnation de quelque grand coupable.

M. Villeneuve prit le front de l'enfant, et le baisa longuement.

— Mieux que cela, chère petite, répondit-il, avec une gravité sous laquelle perçait une pointe d'ironie, — cette fois ce sont deux coupables que je vais frapper.

— Mon Dieu !... fit Jeanne en joignant les mains.

— Et si mes conclusions sont adoptées, continua M. Villeneuve, ils seront tous les deux condamnés à PERPÉTUITÉ.

Et comme le magistrat mettait à prononcer ces derniers mots une emphase qui ne lui était pas habituelle, la jolie enfant regarda son père avec étonnement.

— Les malheureux !... balbutia-t-elle avec une sorte d'appréhension.

— Tu trouves ?...

— Dame ! songez donc ! à perpétuité !

— C'est affreux, en effet, et que dirais-tu donc si je te confiais les noms de ces deux malheureux ?

— Est-ce que je les connais ?

— Sans doute.

— Ah ! vite ! parlez alors, dites-moi leurs noms.

— Eh bien, l'un s'appelle M. Charles de Renneville, et l'autre...

Il n'en put dire davantage, car Jeanne venait de jeter un cri et lui avait arraché son portefeuille.

— Fi ! fi ! dit-elle, en embrassant son père avec une tendre effusion ; c'est mal d'inspirer de telles frayeurs à son enfant ! — C'est donc de moi que vous allez vous occuper ?

— Oui, ma fille...

— Ah ! Charles sera bien heureux...

— Et toi !...

— Moi..., mon père..., moi !..., je n'ai pas attendu cette heure pour vous remercier et vous bénir.

M. Villeneuve s'était hâté de disparaître ; s'il était resté une seconde de plus, il aurait éclaté en sanglots...

Mais dès que cette émotion se fut un peu calmée, il étala devant lui les divers parchemins qui gonflaient le portefeuille, et se mit à les trier et à les examiner avec toute l'attention qu'un père peut apporter dans une semblable affaire.

Une heure se passa de la sorte, et il avait déjà parcouru la plus grande partie des documents, lorsque la porte du cabinet s'ouvrit et qu'un huissier entra.

— Que demandez-vous ? fit M. Villeneuve en relevant le front.

— Il y a là, répondit l'huissier, une personne qui désire parler à Monsieur.

— Quelle est cette personne ?

— Voici sa carte.

M. Villeneuve jeta un regard sur la carte qu'on lui présentait.

— Boursault !... dit-il, d'un ton vague, comme s'il eut cherché à se rappeler... je ne connais personne de ce nom — à moins que... mais c'est impossible... ! invraisemblable !— ah ! n'importe, je veux voir, faites entrer, Dominique, faites entrer, à l'instant !

Et pendant que l'huissier sortait, M. Villeneuve se levait, en proie à une agitation qui ne lui avait pas permis de rester en place.

Au même instant, deux cris partirent à la fois, et M. Villeneuve se précipita dans les bras de la personne qu'on venait d'annoncer.

— Boursault ! fit le juge avec l'accent de la joie la plus sincère.

— Villeneuve ! répondit celui qui était l'objet d'un si chaleureux accueil.

— Toi ! à Paris, et depuis quand ?

— Depuis quelques jours à peine.

— Sais-tu que voilà près de vingt années que je ne t'avais vu !

— C'est vrai.

— Et qu'as-tu fait depuis ce temps-là ?

— Ce serait bien long à te raconter.

— Au fait, tu as raison, nous consacrerons une soirée spéciale à ces souvenirs et j'en profiterai pour te présenter ma fille et mon fils. Mais toi...tu es heureux au moins?

— Tout à fait.

— Riche...

— Suffisamment.

— Et tu es toujours un grand chasseur devant Dieu?

M. Boursault se prit à sourire.

— Tu te rappelles, dit-il, avec enjouement; c'était notre grande passion à tous les deux ; eh bien, tous les défauts de ma jeunesse, je les ai conservés... mais ce que j'ai gardé surtout, c'est l'attachement inébranlable aux amitiés d'autrefois, et ma premiere pensée, en tombant à Paris, a été de venir te serrer la main.

M. Villeneuve ne se rassasiait pas de regarder son ami.

— C'est qu'il n'a pas changé ! s'écria-t-il alors ; vingt ans ont pu passer sur ton front sans y déposer la moindre ride. Ah! l'on voit bien que ta vie a toujours été heureuse, et que les chagrins ou les soucis n'ont jamais abreuvé ton cœur d'amertume.

M. Boursault allait répondre, mais à ce moment son regard rencontra un des tableaux qui ornaient le cabinet, et ses sourcils se rapprochèrent par une contraction nerveuse.

— Qu'est-ce que cela? fit-il aussitôt, en se rapprochant du tableau.

M. Villeneuve suivit le regard de son ami, et une lueur d'orgueil paternel illumina son visage.

— Ça, répondit-il en souriant, eh! tu le vois bien, c'est une vue d'Islande.

— Tu connais donc ce pays?

— Pas le moins du monde, mais mon fils y est allé.

Boursault se retourna vivement.

— Au fait, dit-il, j'oubliais, tu as un fils, qui est marin.

— Et c'est un officier distingué.

— Y a-t-il longtemps qu'il a fait le voyage du Nord ?

— Il y a deux années.

— Et à bord de quel navire était-il embarqué ?

— A bord de l'*Artémise*.

M. Boursault redressa le front, comme s'il eût voulu réagir contre l'impression qui s'emparait de lui.

Il était évident que quelque chose d'anormal et d'insolite se passait en lui, et l'on eût dit qu'il n'osait plus relever son regard sur M. Villeneuve.

Mais la pensée de ce dernier était ailleurs, et il ne remarqua pas l'attitude singulière de son ami.

— Voyons ! reprit-il d'un don d'affectueuse sympathie, je suis trop heureux de t'avoir revu, pour ne pas chercher à te retenir ; d'ailleurs, je veux te présenter mon fils et sa sœur Jeanne, et je te retiens à déjeuner.

— Tu me rends vraiment confus, répondit Boursault avec un peu d'embarras, en toute autre circonstance, j'aurais accepté ton offre avec un vif plaisir..., mais tous mes instants sont comptés, les affaires me rappellent en province et je partirai ce soir même.

— Est-ce bien décidé ?

— Tout à fait.

— Tu ne veux pas que j'insiste ?

— Je t'en prie...

— Qu'il soit donc fait comme tu le désires... mais ce sera cependant à une condition.

— Laquelle ?

— C'est qu'à ton prochain voyage...

— Ah! je te le promets, et même si tu le voulais bien, il y aurait un meilleur moyen d'arranger les choses.

— Si c'est possible, cela sera.

— Eh bien, j'habite, dans les environs de Jonzac, un pays particulièrement giboyeux... tu es toujours chasseur, je l'espère, et rien ne me serait agréable comme de t'offrir l'hospitalité cet hiver... est-ce dit?

— Ma foi! je ne refuse pas.

— Alors, j'emporte ta parole.

M. Villeneuve allait répondre, quand l'huissier entra de nouveau.

— Qu'y a-t-il? fit le juge avec un commencement d'impatience.

— C'est M. de Renneville, répondit l'huissier.

— Charles?...

— Oui, Monsieur.

— Et que veut-il?

— Je lui ai dit que Monsieur était occupé! mais il vient pour affaire urgente et a insisté pour être annoncé.

— Eh bien, qu'il entre!... ordonna M. Villeneuve.

Et il se tourna en même temps vers son ami, qui se disposait à s'éloigner.

— Tu pars! lui dit-il sur un ton de reproche. Comment!... je t'ai vu à peine et tu veux déjà me quitter...

— Il le faut, répondit Boursault; quelques emplettes à faire, plusieurs lettres à répondre; et puis, je craindrais de te gêner, toi-même. Ne vas-tu pas recevoir M. de Renneville? c'est, je crois, le secrétaire général de la Banque?

— C'est son fils.

— Il s'agit sans doute de quelque communication importante.

— Oh ! je n'en crois rien, aussi ne te presse pas de t'éloigner ; accorde-moi quelques minutes encore et puisque tu as ta correspondance à faire, prends place au bureau de mon commis ; tu y trouveras tout ce qu'il faut pour écrire.

— Tu le veux?

— Je l'exige !

— J'obéis donc... Mais ne t'en prends qu'à toi si je surprends les mystères du palais !

En parlant ainsi, Boursault gagna la place qui lui avait été indiquée, et il s'asseyait au bureau quand Charles de Renneville fit son entrée dans le cabinet de M. Villeneuve.

— Bonjour, Charles, dit ce dernier, en lui tendant la main... savez-vous que je m'effraie à vous voir venir à cette heure... est-ce qu'il se passerait quelque chose de grave à la Banque ?

Charles serra avec une respectueuse tendresse la main qu'on lui offrait et, avant de répondre, son œil se tourna vers le bureau, où Boursault s'était mis à écrire.

M. Villeneuve surprit ce regard et se prit à sourire.

— Oh ! vous pouvez parler, ajouta-t-il d'un ton net et ferme, monsieur est un vieil ami ; c'est moi-même qui l'ai prié de rester, et il peut entendre tout ce que vous avez à me dire.

Charles de Renneville s'inclina, mais malgré l'autorisation qui venait de lui être donnée, il se rapprocha de M. Villeneuve, comme s'il eût craint que les paroles

qu'il allait prononcer ne fussent entendues par quelque auditeur étranger.

Ce manége, plein de réserve et de discrétion, parut tout d'abord un peu exagéré au juge d'instruction, mais il le frappa cependant assez vivement, et il se sentit gagné par un vif étonnement.

— Ah ça !... c'est donc grave, mon ami, dit-il, en observant le jeune homme.

— Absolument grave, Monsieur, répondit ce dernier.

— Parlez alors, parlez, je vous écoute !..

IV

UNE COMMUNICATION IMPORTANTE.

— C'est mon père qui m'envoie vers vous, commença le jeune homme ; il eût désiré venir lui-même, en raison de la gravité de l'incident, mais un empêchement imprévu le retient ce matin à la Banque, et il n'a pas voulu remettre pour vous saisir de l'affaire.

— Il s'agit donc d'un événement important? fit M. Villeneuve, surpris du ton sérieux dont on lui parlait.

— Vous allez en juger, Monsieur.

— Parlez, parlez.

— Depuis quelques jours, depuis hier surtout, il circule dans Paris, et il arrive des succursales des départements des billets de banque qui sont l'œuvre du plus audacieux des faussaires. Voilà déjà plusieurs semaines

que le fait nous a été signalé, mais les billets mis en circulation sont imités avec un tel art, qu'en vérité il a fallu tout le soin, toute l'expérience consommée de nos experts pour découvrir la trace presque imperceptible du faux.

— Ceci est grave, en effet, dit M. Villeneuve en devenant soucieux.

— C'est la première fois peut-être, poursuivit le jeune de Renneville, que le crime se présente dans ces conditions. D'ordinaire, les faussaires ne sont que des graveurs vulgaires, dont l'œuvre se trahit d'elle-même par des défectuosités manifestes qui provoquent dès la première heure la vigilance du contrôle... le danger qui en résulte, quelque sérieux qu'il soit d'ailleurs, peut toujours être facilement conjuré. Mais ici, l'habileté est véritablement effrayante, l'imitation ne laisse rien à désirer, et nous en sommes réduits, pour y parer, à introduire dans la fabrication certain point de repère nouveau qui nous permettra, pendant quelque temps du moins, de distinguer les billets qui sortent de la Banque, de ceux qui proviennent du faussaire.

En parlant ainsi, Charles de Renneville avait étalé sur le bureau de M. Villeneuve plusieurs billets de banque, que le juge se prit à examiner à l'aide d'une loupe.

— Je vous disais tout à l'heure, poursuivit alors le jeune homme, que c'était peut-être la première fois qu'un tel fait se présente, je dois ajouter que mon père se rappelle cependant qu'antérieurement à mon entrée dans l'administration, c'est-à-dire, il y a une quinzaine d'années, la Banque eut à signaler au parquet certaines *tentatives criminelles*, qui sembleraient avoir une con-

nexité possible avec l'affaire actuelle : c'était la même habileté, une égale audace, et ceux de nos employés qui datent de cette époque ne sont pas éloignés de croire que c'est aussi la même main !

M. Villeneuve avait relevé le front.

— Je me rappelle, en effet, dit-il, l'affaire dont vous parlez ; elle fit beaucoup de bruit à l'époque, et il y eut même dans son dénouement quelque chose qui nous frappa tous de surprise.

— Quoi donc, Monsieur ? fit de Renneville.

— Pendant quinze jours environ, les billets faux affluèrent à la Banque, et la place de Paris surtout en fut comme infestée ; puis, au moment où la police effectuait, de tous côtés, des battues aussi intelligentes qu'acharnées, quand déjà l'on espérait saisir enfin la piste des faussaires, tout d'un coup, sans transition, la circulation cessa sur tous les points, la piste s'évanouit et la police en fut pour ses frais d'investigation.

— Et depuis, il n'y a pas eu de tentative nouvelle ?

— Ce n'est pas moi qui fus chargé de l'instruction de l'affaire... et mes souvenirs sont loin de présenter un caractère utile de précision. Toutefois, je crois bien que l'on apprit, à quelque temps de là, que des faits semblables se produisaient aux États-Unis.

— Le faussaire avait sans doute passé à l'étranger.

— C'est probable... quelques-uns de nos agents les plus habiles se mirent à cette époque en rapport avec ceux de New-York, mais il arriva en Amérique ce qui était arrivé en France... la circulation cessa dès que l'on parut s'en émouvoir d'une façon trop vive... et l'on

n'eut plus à constater que de rares délits qui attestaient la prudence du criminel.

— Et l'on n'a plus entendu parler de lui ?

— A moins que, selon l'opinion de votre père, cette tentative nouvelle ne signifie qu'il a reparu !

Cependant M. Villeneuve s'était remis à l'examen des billets que le jeune de Renneville lui avait soumis, et c'est vainement qu'il cherchait à distinguer les traces du faux.

L'imitation était complète ; c'était à décourager de plus expérimentés.

— Voilà un audacieux coquin ! dit-il, en se tournant vers Renneville.

— Et un artiste consommé, ajouta Boursault, qui s'était levé et venait de se rapprocher.

Il avait pris sur le bureau un des billets incriminés, et à son tour il l'examinait avec toute l'attention d'un connaisseur.

— Parbleu ! poursuivit-il au bout d'un instant et sans lever les yeux du billet qu'il tenait à la main, c'est vraiment là une œuvre remarquable, et je ne m'étonne que d'une chose, c'est que vous ayez à la Banque des hommes assez habiles pour démêler le point défectueux dans une imitation si extraordinairement accomplie.

— Oh ! la découverte n'a pas été spontanée, repartit de Renneville. L'éveil était donné depuis quelques jours, et ce n'est qu'à la suite des plus minutieuses observations que l'on est parvenu à découvrir...

— Quoi donc ?

— *Voyez,* là, ce trait plus gras dans la signature... il *n'en faut pas* davantage.

— C'est juste.

— Et à partir de ce moment, les employés sont prévenus, et toute erreur sera impossible.

— A moins cependant que l'artiste ne se corrige lui-même...

Charles de Renneville accueillit cette dernière observation par un fin sourire.

— On y a pensé, répliqua-t-il ; avec un homme de ce talent, on a tout à redouter, et il faut tout prévoir aussi : comme je le disais tout à l'heure à M. Villeneuve, nous avons, dès hier, introduit dans la fabrication un point de repère qui ne laissera place à aucune hésitation dans l'esprit de nos contrôleurs.

Pendant que Charles parlait, Boursault avait tiré de sa poche un portefeuille en cuir de Russie, et il y avait pris deux ou trois billets de banque de mille francs.

— Vrai ? dit-il avec enjouement, vous me donnez le frisson, mon cher monsieur, et je vais craindre à présent que tous les billets que j'ai sur moi ne soient entachés de faux... Voyons ! je ne remarque point sur ceux-ci le trait trop gras que vous me signaliez et cela me tranquillise pour aujourd'hui... mais demain, si le faussaire s'est ravisé, sur quel signe nouveau, mystérieux, faudra-t-il régler mon observation ?

Charles de Renneville eut un moment d'hésitation, mais encouragé par l'attitude de M. Villeneuve qui semblait partager le sentiment de curiosité de son ami, il prit un crayon et en posa la pointe noire à l'angle gauche de la vignette.

— *Voici, dit-il* aussitôt, vous voyez-là, n'est-ce p

une bouche dont les deux pointes tendent à s'éloigner.

— Parfaitement, j'y suis, répondit Boursault, eh bien?

— Eh bien ! demain, au lieu de rester ouvertes, ces deux pointes seront fermées.

— Je comprends.

— C'est presque imperceptible, mais cela suffira et nul à la Banque ne pourra s'y tromper.

— Ni moi non plus, et je vous remercie, dit M. Boursault.

Puis, il remit ses billets dans son portefeuille, et tendit la main à M. Villeneuve.

— Décidément, tu pars? fit ce dernier.

— Il le faut.

— Tu ne veux pas déjeuner avec nous ?

— C'est impossible.

— Mais je te reverrai ?

— Cette fois, non, je pars ce soir, mais je retiens la promesse que tu m'as faite, et j'espère que tu voudras bien me venir voir avec ton futur Jean Bart, et ta charmante fille à laquelle je ménage même une surprise.

— Laquelle ?

— C'est un mystère.

— Et tu ne veux pas me le faire connaître...

— Plus tard... bientôt. N'oublie pas que les chasses sont superbes, dans nos pays, et qu'il reste encore là-bas quelques solitaires à faire sortir du bois.

M. Villeneuve serra avec un abandon affectueux la main de son ami, et après de nouvelles et cordiales protestations d'amitié, Boursault, ayant salué Charles de Renneville, gagna la porte à pas rapides.

Mais au moment où il en atteignait le seuil, la porte s'ouvrit lentement, et Albert entra.

— Eh parbleu ! s'écria aussitôt M. Villeneuve, en retenant Boursault, il était écrit que tu n'éviterais pas la présentation. Voici Albert ! et j'espère que tu voudras bien reporter sur le fils un peu de l'amitié que tu as pour le père.

Boursault s'était arrêté sur ces mots, et pendant que le jeune enseigne échangeait un salut cordial avec Charles de Renneville, il l'observait avec le plus profond intérêt.

Cela dura quelques secondes au plus, au bout desquelles Albert se tourna vers lui.

Mais il l'eut à peine aperçu, qu'il fit un mouvement et recula de surprise.

— Eh bien !... dit M. Villeneuve, qu'y-a-t-il donc ? et qu'attends-tu ?

Albert s'était déjà remis, il ébauchait un sourire contraint.

— Pardon, mon père... excusez-moi, Monsieur, balbutia-t-il... c'est que j'étais si peu préparé à cette rencontre.

— Qu'est-ce à dire ?

M. Boursault avait froncé le sourcil, et il venait de faire un pas pour se rapprocher du jeune marin.

— Aurais-je, dit-il, l'honneur d'être connu de vous?

Albert remua la tête.

— Oh ! ce n'est pas cela, précisément, répondit-il avec embarras et en rougissant, mais je ne crois pas me tromper, et il me semble....

— Quoi donc ? insista Boursault.

— Pardonnez mon indiscrétion, Monsieur, mais n'assistiez-vous pas, il y a deux jours, à la représentation de l'Opéra?

— En effet !

— Vous occupiez une loge d'entre-colonnes?

— C'est vrai.

— Et, dans cette loge, avec vous, se trouvait une jeune fille !...

Boursault s'inclina.

— Parfaitement, dit-il, le front rasséréné, et je n'imaginais pas que j'eusse pu être remarqué.

Seulement, ajouta-t-il, en souriant avec une fine bonhomie, il y a un point particulier sur lequel vous me permettrez de protester.

— Qu'est-ce? demanda Albert d'un ton anxieux.

— Vous parliez d'une jeune fille que j'accompagnais.

— Sans doute.

— Eh bien, il y a là une erreur à mon préjudice.

— Comment?

— Car je suis heureux de vous l'apprendre.... cette jeune fille...

— Achevez.

— C'est ma femme !

Et sur ce dernier mot, il salua son interlocuteur et se dirigea vers la porte.

Albert, lui, était resté comme foudroyé à sa place.

V

VOYAGE SENTIMENTAL.

Le même soir, vers trois heures moins un quart, un fiacre s'arrêtait rue Montmartre, à quelques pas de la cour des Messageries.

Au même instant, la portière s'ouvrit, et un homme descendit sur le trottoir, en fredonnant :

> Ah ! qu'il est doux de voyager,
> Surtout quand il n'en coûte rien.

Puis, il regarda l'heure à sa montre, tira de sa poche une pièce de cinq francs, et la présentant au cocher.

— Une heure et demie, d'une allure modeste ! dit-il en souriant... mais il ne faut pas surmener les bêtes, car on ne sait pas ce que l'avenir nous réserve.... Payez-

vous, mon brave, et gardez cinquante centimes pour boire.

Aussitôt que la lumière
A coloré nos coteaux,
Je commence ma carrière
Par visiter mes tonneaux.

Le cocher, mis en belle humeur par cette gaieté communicative, accueillit la chanson d'un gros rire sensuel, et rendit la monnaie, en gardant le pourboire qui lui était octroyé.

Une fois ce soin rempli, il reprit les guides de son cheval, et s'éloigna en souhaitant un bon voyage à son client.

Ce dernier n'en demanda pas davantage ; il alluma prestement un cigare d'un sou, et entra dans la cour où déjà l'approche du départ faisait affluer les voyageurs et les colis.

— Trois heures moins cinq, dit-il alors, en consultant l'horloge. J'ai encore dix minutes.

Et il se mit à se promener.

C'était un homme de moyenne taille, un peu replet, mais d'une agilité peu commune, et dont les petits yeux mobiles et vifs lançaient par instant sur chaque voyageur, un regard qui ressemblait à un éclair.

De temps en temps, il lâchait une bouffée de tabac dans l'air, et se reprenait à fredonner quelque refrain d'un air connu.

Il y avait quelques minutes qu'il se promenait ainsi, quand tout à coup, il fit un brusque haut-le-corps, et se rejeta vivement derrière un monceau de bagages...

— M. Albert Villeneuve ! murmura-t-il ; oh ! oh ! voilà un détail auquel j'étais loin de m'attendre, ouvrons l'œil, Bibiche, et ne précipitons pas le mouvement.

Comme s'il eût peur d'être reconnu lui-même, il rehaussa l'énorme cache-nez qui entourait son col, et se fit un plaid de sa couverture de voyage.

— C'est égal, ajouta-t il, à part lui ; je ne suis pas curieux, mais je voudrais bien savoir ce que vient faire ici notre jeune homme, d'autant que l'on ne m'avait pas prévenu qu'il dût partir avec moi.

Le voyageur qui paraissait l'intéresser si vivement ne se doutait guère, du reste, de l'attention dont il était l'objet.

Ainsi qu'il l'avait dit, c'était Albert Villeneuve ! Il venait d'entrer dans la cour à la suite de deux personnes, dont l'une était M. Boursault, et l'autre la gracieuse et belle jeune fille qu'il avait vue à l'Opéra.

Tous deux portaient à la main les objets dont se munissaient habituellement les voyageurs qui avaient en perspective une nuit à passer en diligence, — et ils devaient être en retard, car ils pressaient le pas et le vieillard n'eut que le temps de courir au Bureau pour y faire reconnaître ses colis.

La jeune fille resta donc quelques minutes seule, au milieu de la cour encombrée — et cela suffit à Albert pour mettre à exécution le projet qu'il avait conçu.

En un clin d'œil il se rapprocha de la jeune fille, dont le trouble était visible, lui adressa un geste de fervente prière, et lui dit à l'oreille quelques mots à voix basse.

Puis, il s'éloigna rapidement, et quand M. Boursault revint vers la jeune fille — il avait quitté la salle et *avait disparu.*

— Eh bien, dit l'homme aux chansons, en quittant son poste d'observation, fiez-vous donc aux apparences, après ça! Moi, qui leur aurais donné le bon Dieu sans confession, à l'un et à l'autre...

Chantons les amours de Jeanne,
Chantons les amours de Jean.

Tout de même, je retiens le jeune enseigne, avec son air de ne pas y toucher. Si c'est comme ça que l'on se conduit dans la marine, merci!

Bah! après tout, c'est de son âge.

Fort bien avec les dames,
Mal avec les maris.

D'ailleurs, il est venu fort à propos pour donner une distraction intéressante à mon voyage. Je vais veiller sur le compartiment de la belle, et au retour, je pourrai lui dire comment elle aura passé la nuit — ce sera gentil de ma part!

On ne se rappelle plus guère aujourd'hui ce qu'étaient les diligences de nos pères.

Il est peu de vieillards qui se souviennent d'avoir vu des coches. Bon nombre de nos lecteurs ignorent sans doute ce qu'étaient les grandes diligences des Messageries.

Les dernières sont allées rejoindre les coches, les carrosses et les coucous.

Qui l'eût cru, il y a quarante ans!

La diligence avait trois compartiments : le coupé, *l'intérieur, la rotonde,* comme les trains de chemins de

fer ont trois classes, comme la société jadis avait trois ordres, et le monde spirituel trois régions : le paradis, le purgatoire, l'enfer.

La rotonde c'était l'enfer !

Quant à l'impériale, bien que l'on y fût peu abrité et mal assis, ce séjour excentrique était fort recherché des jeunes gens, et des artistes, qui sont toujours jeunes.

Au lieu de s'enfermer dans la boîte, ne valait-il pas mieux, assis sur le sommet, contempler le radieux spectacle d'une nuit de mai ?

Le ciel et la terre semblent chuchoter en l'absence de l'homme et les étoiles ménager discrètement leur clarté à quelque œuvre secrète de la nature.

Les champs sommeillent plutôt qu'ils ne dorment, les bois rêvent tout haut avec les rossignols, et le vent qui vous fouette le visage se fait pardonner son âpreté par les senteurs pénétrantes qu'il apporte de toutes parts.

Notre homme avait vu monter dans le coupé la belle inconnue et le vieillard qui l'accompagnait... A leur suite, était venu peu après un voyageur qu'il n'avait pas remarqué jusque-là et qui paraissait être une sorte d'intendant... Puis, dès qu'il eut constaté que les trois compartiments se trouvaient bien au complet, à son tour, il effectua l'ascension de la diligence et alla prendre sa place sur l'impériale.

Par la saison qui régnait, il ne faisait pas bon passer une nuit sur ces hauteurs. Mais notre voyageur était bien couvert ; en outre, il avait l'habitude de fumer à outrance, et enfin il n'était pas fâché de se trouver dans une société où il ne fût pas malséant de se distraire, de loin en loin, par un refrain de circonstance.

Mais, avant de nous engager plus avant dans ce récit, peut-être n'est-il pas inutile de confier au lecteur à quel personnage il a affaire, et quel emploi tient ici l'homme qui est entré en scène au commencement de ce chapitre.

Il s'appelait Nivert.

Le matin, à la suite de la communication faite à M. Villeneuve par le secrétaire de la Banque, le chef de la police de sûreté, prévenu immédiatement, avait fait mander notre homme.

Ce dernier s'était empressé d'accourir.

— Nivert ! lui avait dit alors le magistrat, tu vas partir ce soir... la Banque, qui a reçu depuis quelques semaines un nombre considérable de billets de Banque faux, a constaté que la plus grande partie de ces billets lui avaient été transmis par sa succursale d'Angoulême ; il s'agit donc de se rendre sur les lieux, de s'y promener pendant plusieurs jours, sans en avoir l'air ; de relever tous les indices, quelque insignifiants qu'ils paraissent, et de faire même, au besoin, quelques excursions dans les environs pour écouter ce qui s'y dit, et prendre note de ce qui s'y fait. Ou le faussaire habite de ce côté, et il doit y mener une existence hors de proportion avec ses moyens avouables d'existence... où il n'a fait qu'y passer, et il est impossible qu'on ne trouve pas sa piste quelque part : tu as du flair ; ce n'est pas la première fois qu'une affaire importante est confiée à tes soins... Pars donc, dès ce soir, et tiens-nous au courant de ce que tu feras, sans donner l'éveil à personne.

Nivert s'était incliné sans répondre ; et ses deux petits yeux avaient brillé d'un feu vif.

— Vous serez content de moi, dit-il enfin ; à trois heures je serai aux Messageries, et après-demain, à moins d'accident, je ferai mon entrée dans Angoulême.

— Tu as bien compris le caractère de la mission ?

— Oh ! parfaitement. Je suis un simple voyageur.

— C'est cela...

— Je m'arrête à Angoulême, pour en visiter les environs.

— Très-bien.

— J'ai même le projet de m'y fixer, si les propriétés n'y sont pas hors de prix ; à cet effet, je m'adresse chemin faisant aux notaires des chefs-lieux de canton, et je cueille auprès d'eux des renseignements marqués du poinçon officiel : n'est-ce pas cela ?

— Tout à fait.

— Alors, vous n'avez pas d'autres observations à m'adresser !

— Tu peux partir !

Nivert fit une fausse sortie, et revint vivement sur ses pas.

— Ça va bien ! dit-il en clignant de l'œil, seulement vous oubliez une chose.

— Quoi donc ?

— Je ne puis cependant pas me réclamer des bureaux de bienfaisance...

— Tu as besoin d'argent ?

— Parbleu !

Le chef de la police de sûreté fit donner avec libéralité à son agent tout ce dont il avait besoin, et ce dernier, désormais satisfait, s'éloigna en toute hâte pour *aller faire* ses préparatifs.

Le soir, ainsi qu'on l'a dû voir, il arrivait rue Montmartre, quelques minutes avant le départ, et prenait place dans la voiture qui devait le transporter à Angoulême.

Quoiqu'il eût été un moment distrait par la présence d'Albert Villeneuve, et qu'il se fût intéressé à ses agissements mystérieux, cependant il ne perdait pas de vue l'objet principal de sa mission, et les observations auxquelles il se livrait n'étaient pas tout à fait étrangères au but qu'il poursuivait.

Il ne connaissait ni M. Boursault, ni la jeune fille que ce dernier accompagnait, encore moins le troisième voyageur qui avait pris place dans le coupé.

Mais il pensait que rien n'est à négliger dans la profession qu'il exerçait, ne fût-ce que comme sujet d'étude.

Toutefois, pendant les premières heures, aucun incident remarquable ne se produisit; évidemment, il n'y avait point là de mystère à surprendre, ni d'induction à tirer, et après avoir franchi un bon nombre de relais, Nivert, bercé par le balancement monotone de la diligence, sentit le sommeil le gagner et finit par fermer les yeux.

Il était minuit environ.

Combien de temps s'écoula alors, jusqu'au moment où il se réveilla?

Sept ou huit heures peut-être...

Le jour était venu...

Triste, incertain, nébuleux, comme un jour d'automne.

On montait une côte longue et raide.... et les chevaux fumaient à tirer l'énorme véhicule...

Au loin, la campagne commençait à sortir des brumes épaisses de la nuit, et plus loin encore, une ligne d'un rose pâle rayait l'horizon, annonçant l'aurore.

Nivert se secoua avec force, et désireux de se dégourdir les jambes, il alla rejoindre le conducteur qui montait la côte à pied.

Tout en descendant, il plongea un rapide regard dans le coupé.

Les deux voyageurs étaient descendus et marchaient en avant.

La jeune fille restait seule, et Nivert remarqua avec surprise, qu'elle tenait à la main une lettre dont la lecture paraissait lui communiquer une singulière et profonde émotion.

Nivert ne s'était pas trompé !

C'était bien une lettre que la jeune fille tenait à la main, qu'elle parcourait le regard troublé, dont la lecture communiquait à son cœur des impressions multiples qui tantôt amenaient un doux sourire sur les lèvres, tantôt mettaient une larme au bord de ses longs cils bruns.

Dès que M. Boursault et le troisième voyageur du coupé eurent disparu, et à peine les eut-elle aperçus montant la côte en compagnie du conducteur, que sans perdre de temps, elle l'avait tirée de sa poche, et s'était mise à la lire.

Depuis la veille, cette lettre était là, et elle n'avait osé la regarder !

Au moment du départ, Albert s'était approché d'elle et, par ses prières, par ses supplications ardentes il l'avait *pour ainsi* dire contrainte de la prendre.

La pauvre enfant ne s'était pas senti le courage de le repousser.

D'ailleurs, elle ignorait ce que contenait cette lettre, et un impérieux désir de la lire s'était emparé d'elle.

Elle avait attendu toute la nuit sans dormir.

Enfin, quand le jour vint et qu'elle se vit seule un moment, sa main fiévreuse déchira l'enveloppe, et son regard se mit à parcourir les quelques lignes qui lui étaient adressées.

Et d'abord, aux premiers mots qu'elle lut, elle éprouva un douloureux serrement de cœur,

« Madame ! »

Comme Albert avait dû souffrir en écrivant ce mot, et que ne devait-il pas penser de celle à laquelle il écrivait ainsi.

« Madame,

» Pardonnez-moi mon audace ; elle n'a rien qui doive vous offenser, et songez à ce que doit souffrir le malheureux qui vous écrit. Depuis que je vous ai revue, je ne vis plus, est-ce donc ainsi que je devais vous retrouver... tenez, il me semblait que là-bas, sur cette terre ingrate où je vous ai rencontrée, une heure avait suffi pour nous fiancer l'un et l'autre.

» Ellen ! Ellen ! c'est donc vrai... vous ne m'aimiez pas !

» Et pourtant !

» Il y a des moments où je m'imagine que je suis le jouet de la plus cruelle des illusions.

» Est-ce que vraiment ma pauvre Ellen serait morte... Serait-il possible, d'ailleurs, qu'elle fût vivante et qu'elle ne m'eût pas reconnu ou que, me reconnaissant, elle eût passé près de moi sans me sourire...

» Madame !...

» Vous le voyez. Ceci est la lettre d'un insensé. J'aime, à en perdre la raison, une jeune fille belle comme vous l'êtes, et qui est morte ! On me l'a dit, du moins, mais je ne veux pas le croire. En vous voyant, j'ai cru la retrouver et je vous ai suivie, et j'ai voulu vous parler.

» Ah ! si vous êtes Ellen — mon Dieu ! Ce serait horrible à penser — mais si vous êtes bien celle que j'ai connue, et que j'aimerai tant que mon cœur n'aura pas cessé de battre... un mot !... je vous le demande à mains jointes... Par pitié... un mot !... qui me dise que vous m'avez aimé, ne fût-ce qu'une heure, afin que ce souvenir me protége contre le désespoir et me console un peu dans mon inconsolable douleur.

« ALBERT. »

— Pauvre ami ! murmura la jeune fille, quand elle eut achevé, pour la dixième fois peut-être, la lecture de cette lettre, où chaque mot disait l'amour profond que lui avait voué le jeune enseigne, et les cruelles tortures qu'il endurait.

Et elle resta longtemps le front penché, les yeux voilés de larmes, les bras croisés sur sa poitrine, dont elle ne parvenait pas à comprimer les battements.

Tout à coup, un frisson courut sur ses épaules et elle s'empressa de faire disparaître la lettre qu'elle tenait à la main.

On avait atteint le haut de la côte; la diligence s'était arrêtée, et la portière venait de s'ouvrir.

Mais au lieu de M. Boursault, c'est le troisième voyageur qu'elle vit entrer dans le coupé.

Un éclair de joie brilla dans le regard de la pauvre enfant, et elle se tourna vivement vers celui qui venait d'entrer.

— Tom! dit-elle avec un élan non équivoque de sympathie, mon excellent Tom... Enfin, nous voilà un moment seuls... Depuis ce voyage de Paris, c'est la première fois que nous nous trouvons ensemble, et que je puis laisser mon cœur respirer.

Celui auquel elle s'adressait ainsi mit un doigt sur ses lèvres, comme pour lui commander la discrétion, puis, un sourire bienveillant et doux éclaira son visage empreint de mélancolie, et il remua la tête avec un geste de tristesse.

— Calmez-vous, mademoiselle Blanche, répondit-il, prenez garde qu'aucune de vos paroles n'aille donner l'éveil à celui qui nous épie.

— Mais l'existence que vous me faites est horrible, et je sens bien que je suis à bout de force.

— Il ne faut pas vous abandonner ainsi. Car, plus que jamais, nous devons agir avec la plus extrême prudence.

— Si tu savais ce que je souffre?

— Je le sais.

— Et puis, il y a autre chose encore.

Tom jeta un regard soupçonneux au dehors, comme s'il eût craint que l'on ne surprît ses paroles.

— Oui — il y a autre chose — reprit-il peu après; je *m'en suis aperçu,* et j'ai tremblé pour vous.

— Comment!

— Ah! dame! c'est que le père Tom, tout vieux qu'il paraisse, a encore l'œil bon, et les jours sombres d'Islande ne l'ont pas rendu tout à fait aveugle.

— Que veux-tu dire?

— Je veux dire que j'ai vu hier, au moment du départ, le jeune officier.

— Albert!

— Il vous a parlé!

— C'est vrai.

— Et vous n'avez pas craint d'accepter le billet qu'il vous a remis.

La jeune fille se prit à rougir, et tira lentement de sa poche la lettre qu'elle avait lue quelques instants auparavant.

Elle était bien émue, mais son regard ne paraissait pas troublé et une céleste expression de bonheur illuminait ses traits... Par un geste naïf et soumis à la fois, elle tendit à Tom la lettre à laquelle il venait de faire allusion.

— Oui, dit-elle simplement; il m'a écrit, et je n'ai pas eu le courage de repousser sa prière; ah! tu n'y trouveras pas un mot à reprendre. Pauvre et cher Albert! son cœur est comme le mien, il souffre, comme je souffre de mon côté, et il m'aime, mon Dieu, plus encore peut-être que je ne l'aime moi-même.

— Sans doute, sans doute, répliqua Tom, sur un ton d'amicale brusquerie, et ce n'est pas moi qui songerai à vous gronder, mais pensez-y bien, mon enfant, il y a autour de vous des dangers de toutes sortes, qui ne v

nacent pas seulement votre existence, et si votre père vous avait vue...

— Mon père! fit Blanche avec un frisson et d'une voix glacée.

— Prenez garde! à votre attitude, au tremblement de votre voix... il peut se douter...

La jeune fille tordit ses bras avec violence :

— Ah! s'écria-t-elle, la mort serait préférable cent fois à cette douloureuse existence. Si au moins je voyais dans ces ténèbres qui m'enveloppent luire parfois un rayon d'espoir.

— Qui sait?... miss Ellen, murmura le vieux Tom en se rapprochant.

L'enfant le regarda avec stupeur.

— Aurais-tu appris quelque chose? dit-elle la pâleur au front.

— Peut-être.

— Depuis peu?

— Depuis deux jours.

— Quoi donc! parle.

— Plus bas, enfant; plus bas... un mot imprudent, un geste maladroit, tout serait perdu! et peut-être y aurait-il bientôt un crime de plus.

— Mon Dieu!

— Vous savez avec quelle implacable énergie cet homme procède et quel soin méticuleux il apporte dans tous les détails. Il a voulu que vous fussiez morte pour le jeune officier, et il a présidé lui-même à la funèbre comédie. Tout récemment encore, dans une pensée que je n'ai pu pénétrer, vous avez dû accepter de passer pour *sa femme! Observons*-nous donc nous-mêmes miss Ellen,

et ne compromettons point le succès qui, demain peut-être, ne pourra plus nous fuir.

— Tu sais donc quelque chose? insista la jeune fille.

— J'en suis sûr.

— Où as-tu fait cette découverte?

— A Paris.

— Et que s'est-il passé?

— Presque rien. Un indice vague. Quelque chose d'imperceptible et d'impalpable. Mais avec un homme comme Nial-Saga, chaque chose a sa signification, et il faut relever jusqu'aux plus petits incidents!

— Mais tu ne me dis pas...

— Plus tard.

— Pourquoi pas tout de suite?

— Silence! Nous voici arrivés au relais. Oubliez ce que je vous ai dit, et surtout prenez garde de lui inspirer le soupçon de notre entente.

Ainsi que le vieux Tom l'annonçait, on venait d'atteindre le relai.

L'heure du déjeuner était venue et tous les voyageurs se précipitèrent affamés, vers l'auberge où les attendait une table abondamment servie.

Ah! quel plaisir de trouver en voyage
Un bon repas et surtout de bons vins!

C'est maître Nivert qui faisait son entrée dans la salle à manger, en fredonnant ce doux refrain.

— La fille! ajouta-t-il, en prenant place à la table, une fiole de bordeaux, et ayez soin d'aller la cueillir derrière les fagots.

Cependant, M. Boursault s'était assis entre Miss Ellen et Tom, et au bout de quelques minutes, quand ils eurent un peu apaisé leur faim, il se pencha à l'oreille de son serviteur d'un air mystérieux.

— Tom ! lui dit-il à voix basse, ne bouge pas, et ne fais aucun geste qui puisse donner l'éveil à tes voisins, mais retiens bien ce que je vais te dire.

— Qu'y a-t-il? fit Tom étonné.

— Tu vois bien cet homme qui est à l'autre bout de la table?

— Parfaitement.

— J'ai causé avec lui, tout à l'heure, sur l'impériale.

— Eh bien ?

— Il m'est suspect.

— Vraiment, et à quel titre?

— Je n'en sais rien, mais sa figure, ses propos, ses allures, tout cela ne me revient pas.

— Où va-t-il ?

— A Angoulême, quand je lui ai dit que je m'arrêtais comme lui dans cette ville, il a essayé de me questionner sur les personnes que j'y puis connaître.

— C'est peut-être tout simplement un voyageur de commerce en quête de préférences.

— Tout est possible. Mais je ne sais pourquoi je n'ai pas confiance, et je veux en avoir le cœur net.

— Quelle est votre idée?

— C'est puéril, mais cela me rassurera : pendant que Blanche et moi nous nous dirigerons sur Jonzac, toi, tu resteras à Angoulême.

— *Pourquoi* faire ?

— Il m'a dit qu'il descendrait à l'hôtel de la Poste, tu iras y prendre toi-même une chambre.

— Et après?

— Après, tu observeras; tu connais le maître de l'établissement. Notre homme lui montrera ses papiers, et dès que tu seras édifié sur son compte, tu reviendras nous rejoindre. Est-ce convenu?

— Ce sera fait comme vous le désirez!...

M. Boursault n'ajouta plus un mot.

Aucun autre incident ne vint d'ailleurs troubler la fin du voyage, et le lendemain la diligence arrivait saine et sauve dans le chef-lieu du département de la Charente.

VI

LA PATACHE DE JONZAC.

La mission que Boursault avait donnée au vieux Tom n'était pas précisément facile à remplir, et nous pouvons ajouter même qu'elle était légèrement imprudente.

Filer un homme comme Nivert, chercher à surprendre un secret qu'il entendait vraisemblablement ne livrer à personne, était une prétention à laquelle Boursault eût vite renoncé lui-même, s'il s'était donné la peine de raisonner un moment ses soupçons.

Mais, depuis son voyage de Paris, où il venait de rencontrer Albert Villeneuve, une sorte d'appréhension vague pesait sur l'esprit de Boursault, et il se sentait comme entraîné sur une pente mystérieuse et fatale.

Heureusement pour lui, les événements devaient se

précipiter vers une direction imprévue, et les dangers qu'il pouvait avoir à redouter, allaient trouver leur atténuation naturelle dans le trouble provoqué par les faits qui se préparaient.

Nivert descendit à l'Hôtel de la Poste, et selon le programme qu'il s'était tracé à lui-même, il eut, dès le premier jour, avec le maître de l'établissement, une conversation sur les ressources que pouvait offrir à l'étranger le séjour d'Angoulême et de ses environs.

Toutefois ce n'était là qu'une entrée en matière, pour ainsi dire insignifiante et sans portée, et l'interrogatoire sérieux ne commença guère que le troisième jour après son arrivée, au moment où il avait demandé sa note.

Ce fut l'hôtelier lui-même qui vint lui remettre la note réclamée.

— Monsieur nous quitte déjà? demanda-t-il d'un ton obséquieux.

— J'ai quelques excursions à faire dans le département, répondit Nivert... mais il est probable que je repasserai par Angoulême, et je ne manquerai pas de descendre chez vous... Seulement, avant de partir, je désire obtenir quelques renseignements.

— Je suis aux ordres de Monsieur.

— Oh! il s'agit de choses de peu d'importance... On m'a dit un grand bien de votre pays que je ne connais pas. Je vais le parcourir pour m'édifier et voir par moi-même; mais je serais bien aise d'avoir, par avance, certaines données sur les propriétés susceptibles d'être vendues.

— Monsieur veut acquérir!

— Peut-être.

— Monsieur est chasseur!

— Un peu.

— Nous avons de belles chasses dans le pays.

— On me l'a dit.

— Il y a celles du marquis de Taillade, de M. le comte Robaux, de M. Boursault.

Nivert fit un mouvement.

— M. Boursault? interrompit-il avec vivacité.

— Oui, Monsieur, répondit l'hôte. Sa propriété est située entre Angoulême et Jonzac... et l'on assure qu'il y a de la grosse bête.

— N'est-ce pas lui qui se trouvait dans la diligence de Paris, le jour où je suis arrivé?

— En effet!

— Avec sa fille!

Le maître d'hôtel fit un geste presque mystérieux.

— Quant à dire que c'est sa fille, répondit-il, ça, je n'en crois rien, et je pencherais plutôt pour sa nièce.

— Pourquoi donc? fit Nivert avec un commencement d'étonnement.

— Voyez-vous, M. Boursault est un drôle d'original, il vit là-bas comme un ours avec cette jeune fille qui est jolie comme un cœur, et il ne reçoit ou ne visite ses voisins que lorsqu'il s'agit de tirer un coup de fusil.

Aussi il a été tout de suite l'objet d'une grande réserve, d'une sorte de terreur même de la part des paysans qui n'appellent son habitation que la MAISON DU DAMNÉ!

— Pourquoi?

— On n'a jamais pu savoir... mais on prétend qu'il *s'y passe, la nuit,* des choses bizarres... des esprits qui

vont et viennent... des feux-follets, que sais-je... les paysans sont des esprits faibles, et il ne faut pas leur demander trop de jugement...

— Sans doute... sans doute... mais c'est singulier tout de même... et je noterai cela... Ainsi, vous-même vous pensez que cette jeune fille qui vit sous le même toit que M. Boursault serait tout bonnement sa nièce?

— Par la raison fort simple que dernièrement, le bruit a couru qu'il devait l'épouser.

— Tiens! tiens!

— Je n'en sais pas plus long.

— C'est déjà bien honnête comme cela.

Et Nivert se prit à rire.

— Au surplus, ajouta-t-il presque aussitôt, il ne s'agit pas plus ici de M. Boursault, que de M. le marquis de Taillade. Je vais prendre ce soir la patache de Jonzac, et après trois ou quatre jours d'excursion, j'espère être fixé. Veuillez donc, cher Monsieur, retenir sur ce billet de banque le montant de la note que vous m'avez remise, et croyez que je serai heureux de vous saluer à mon retour.

En parlant de la sorte, il tendit à son interlocuteur un billet de mille francs, que ce dernier reçut avec un certain embarras, et qu'il se mit à examiner d'un œil inquiet et soupçonneux.

Nivert s'en aperçut, et fit un geste ostensible de mécontentement.

Le maître d'hôtel s'inclina humblement.

— Que Monsieur veuille bien m'excuser, dit-il, c'est que depuis quelque temps le pays est infesté de billets faux.

— Comment! fit Nivert, en jouant la surprise.

— C'est épouvantable. On n'est plus en sûreté, et il n'y a pas deux mois, que M. Boursault lui-même y a été pris pour deux mille francs.

— Diable! approuva Nivert, on est ici en pleine forêt de Bondy et je comprends que vous y regardiez de près. Du reste, il y a un moyen de tout concilier. Vous avez une succursale de la Banque de France. Envoyez présenter ce billet, et s'il est payé, vous n'aurez plus, j'espère, de doutes sur son authenticité.

L'incident était vidé.

L'hôtelier fit ce qu'on lui conseillait; le billet de banque fut reconnu bon et valable par les hommes compétents auxquels il fut présenté, et le soir même, la patache de Jonzac s'arrêta à l'hôtel de la poste pour prendre Nivert qui avait fait retenir sa place dès le matin.

La nuit était venue, les rues d'Augoulême n'étaient point encore éclairées au gaz, et la silhouette de la patache se détachait avec beaucoup de peine des ténèbres qui l'enveloppaient.

Nivert se hissa tant bien que mal dans le coupé, l'un des coins était occupé déjà par un voyageur dont l'obscurité l'empêchait de distinguer les traits, et il s'enfonça dans le coin opposé, décidé à se livrer au sommeil une fois que la voiture se serait mise en marche.

Toutefois, cette intention fut contrariée par la disposition naturelle de son esprit même...

Nivert n'aimait pas le mystère, et particulièrement, dans toutes les circonstances de la vie, il aimait à se rendre compte des choses auxquelles il se trouvait *mêlé.*

Il n'avait pas vu son compagnon, et cela le gênait de faire route avec un inconnu, ou tout au moins avec un voyageur dont il n'avait pas observé le visage.

Il eut beau faire, il ne dormit pas.

Une bonne heure s'écoula de la sorte.

La patache allait cahin-caha, pour ainsi dire au pas de ses trois chevaux efflanqués, secouée avec violence, lorsqu'elle rencontrait sous ses roues quelque pierre oubliée par le cantonnier.

La nuit était profonde au dehors, et la lanterne allumée à la gauche du véhicule antédiluvien, ne projetait sur le chemin qu'une lumière tout à fait insuffisante.

Nivert était sourdement agité, et pour un rien, il eut entamé la conversation avec son partenaire.

Mais il ne savait quel prétexte choisir, et se tenait coi en attendant l'inspiration.

Le hasard devait se charger de lui donner une demi-satisfaction.

Au troisième ou au quatrième relais, pendant que le palefrenier s'occupait d'atteler des chevaux frais, son compagnon de compartiment parut faire un mouvement, et abaissa tout à coup la glace de la portière.

Puis, il passa la tête en dehors et héla le conducteur.

Ce dernier accourut.

— Vous n'avez pas oublié, n'est-ce pas, dit-il alors, d'une voix ferme et bien timbrée, que vous devez me descendre en route.

— Parfaitement ! parfaitement, répondit le conducteur, vous allez, m'avez-vous dit, au châtea·· M. *Boursault*.

— C'est cela.

— Eh bien, vous vous arrêterez à Merlac, où nous serons vers trois heures du matin. Vous descendrez à l'hôtel du *Pigeon-Blanc*, où vous trouverez un lit excellent, et le lendemain, le garçon vous indiquera le chemin à suivre pour vous rendre à destination.

— Et à quelle distance se trouve le château?

— A une demi-lieue.

— Merci!

Le voyageur referma la glace et reprit sa place dans son coin.

On comprend, sans que nous ayons besoin d'y insister, l'effet qu'avait dû produire sur Nivert le bout de conversation qu'il venait d'entendre.

Ainsi, son mystérieux compagnon allait au château de M. Boursault? et il était jeune, et c'était la première fois qu'il s'y rendait, puisqu'il paraissait si peu renseigné sur la route à suivre...

Nivert réfléchit : son désir de connaître prenait des proportions exagérées, et il se creusait l'esprit pour trouver un expédient.

Tout à coup il se dressa avec une flamme dans les yeux...

Eureka!

— J'ai trouvé... murmura-t-il entre haut et bas.

Et il se tourna vers l'inconnu :

— Pardon, Monsieur, dit-il aussitôt d'un ton d'exquise urbanité, je voudrais savoir si la fumée de tabac ne vous incommode pas?

— Du tout! Du tout, Monsieur, répondit son compagnon.

— Alors, vous voulez bien m'autoriser à allumer un cigare.

— Ne vous gênez pas, Monsieur, moi-même je suis fumeur à mes heures, et je ne voudrais pas contrarier un goût que je partage.

Nivert tira un cigare de son étui et prit une allumette dans sa poche.

— C'est un vice, Monsieur, poursuivit-il, tout en procédant à ces préparatifs; un vice invétéré!... On ne sait pas quels désordres cérébraux a déterminés ce besoin impérieux du cigare ou de la pipe, et certains médecins ne craignent pas d'affirmer même que c'est à cette influence mystérieuse qu'est due, en grande partie la dégénérescence de la société moderne.

— Croyez-vous?

— Ma foi... je ne m'en préoccupe pas... je fume et laisse dire... comme vous, probablement.

— En effet...

— Quelles détestables allumettes!...

Le malheureux Nivert, dans son impatience de faire la lumière dans le coupé, venait successivement de perdre trois ou quatre allumettes, sans pouvoir arriver à ses fins.

Et peut-être n'y fût-il jamais parvenu, si son compagnon, avec une bienveillance qui le toucha, ne s'était mis lui-même de la partie.

Au bout de quelques secondes, l'allumette avait décidément pris feu, et il la présentait à Nivert.

Mais au moment où ce dernier tendait la main la recevoir, il fit un brusque écart de surprise, et

jeta dans son coin, en ouvrant de grands yeux stupéfaits.

— Qu'avez-vous? fit le voyageur, qui ne comprit rien à ce mouvement.

Nivert s'était déjà remis.

— C'est bête comme tout, répondit-il, je ne m'y attendais pas, j'ai été maladroit, et je me suis brûlé.

— Ce ne serait que demi-mal, ajouta son interlocuteur; seulement, c'était je crois notre dernière allumette, et maintenant....

— Je m'en passerai, répondit Nivert, je n'en mourrai pas pour attendre le prochain relais, et puis, après tout, je ferai peut-être mieux de dormir.

Et il s'allongea dans son coin en fredonnant :

Je reconnais ce militaire,
Je l'ai vu sur le champ d'honneur,
Un mouvement involontaire
M'agite et fait battre mon cœur!

Le compagnon dont il venait d'apercevoir les traits était Albert Villeneuve!

VII

LE CHATEAU DE BOURSAULT.

Albert n'avait pu rester à Paris.

Après avoir remis à Ellen la lettre que nous l'avons vue lire avec tant d'émotion dans le coupé de la diligence, le jeune officier était rentré chez son père, en proie à une agitation des plus violentes.

Pendant les quelques minutes qu'il venait de passer dans la cour des Messageries, il avait conservé assez d'empire sur lui-même, pour mener jusqu'au bout la démarche qu'il avait résolu d'accomplir.

Mais dès qu'il se retrouva seul dans sa chambre, et qu'il se prit à repasser un à un tous les détails de cette aventure, une émotion indicible s'empara de son cœur, et il *lui sembla* que tout ce qui lui était arrivé ne pou-

vait être que l'effet d'un rêve provoqué par une nuit de fièvre.

Il l'avait revue! Ellen! la belle et douce enfant dont son âme était pleine.

Il l'avait revue.

Et il n'était pas possible que ce ne fût pas elle.

Une autre à sa place n'eût pas eu compassion de sa douleur, et eût repoussé la lettre qu'il lui présentait.

Elle, au contraire, n'avait pas hésité une seconde. Dans son illusion même, il croyait se souvenir que sa main avait tremblé au contact de la sienne.

Ainsi c'était Ellen! il ne voulait plus en douter, il n'en doutait plus.

Mais pourquoi cette réserve dans son accueil, ce silence obstiné qu'elle avait gardé, cette attitude morne et froide?

Était-il donc vrai, était-il possible qu'elle fût mariée?

A cette pensée, tous les démons de la jalousie s'accroupissaient sur son cœur pour le déchirer.

Ellen! mariée... Ellen! à un autre!

Il passa toute la nuit à parcourir sa chambre, pleurant à chaudes larmes, comprimant sa poitrine, roulant sa tête dans ses mains affolées.

Le matin, il était brisé plus encore d'émotion que de fatigue.

Il dormit deux heures à peine, puis il sortit et ne rentra que le soir.

Où était-il allé pendant cette journée qui lui avait paru longue comme un siècle?

Il n'eût pas pu le dire.

Il avait erré par la ville, marchant sans but, regardant sans voir, écoutant sans entendre.

Seulement, ce qu'il se rappelait bien, c'est qu'il avait passé plus de vingt fois rue Montmartre devant la cour des Messageries.

— Qu'espérait-il? Rièn.

Mais il voyait le mouvement de la veille se reproduire. Les voyageurs monter en voiture, et les diligences s'éloigner avec fracas.

Ce tableau lui rappelait celui du jour précédent, et cela lui faisait du bien.

Quand il rentra le soir au logis paternel, il s'arrêta devant la loge du concierge, et demanda si le facteur n'avait pas apporté de lettre pour lui.

Il fallait deux jours pleins pour aller à Angoulême, autant pour en revenir. Cela faisait quatre jours. Il était donc impossible que l'on eût apporté la lettre qu'il demandait.

N'importe!

Rien n'est robuste comme la foi qui est au cœur des amoureux.

Albert ne croyait pas aux miracles!..... mais vaguement il ne lui paraissait pas impossible qu'il s'en accomplît un en sa faveur.

Malheureusement, la seconde nuit ne fut pas plus calme que la première; elle s'écoula presque tout entière à former des projets insensés, et quand il se revit seul, le lendemain, dans cet immense Paris, où rien désormais ne devait plus lui parler de celle qu'il avait perdue, un sentiment de révolte s'empara de son esprit, une colère aveugle gronda dans sa poitrine, et n'écou-

tant que les conseils de son amour, presque honteux de la puérile réserve qu'il avait gardée, il résolut d'aller demander à Ellen elle-même, l'explication de sa froideur et de son silence.

Seulement, une fois que sa résolution fut bien prise, une difficulté imprévue se présenta.

Il ignorait quelle province habitait M. Boursault, et il ne voulait pas le demander à son père, qui pouvait le renseigner à ce sujet.

Alors, il songea à Jeanne.

Jeanne seule pouvait être sa confidente dans une situation aussi délicate, et il n'hésita pas à réclamer son concours.

Le même jour donc, dès que M. Villeneuve eut pris le chemin du Palais de Justice, Albert alla frapper à la chambre de sa sœur.

— Entrez!... dit aussitôt une voix qui résonna comme une douce musique.

C'était Jeanne.

Dès qu'elle aperçut Albert, elle courut à lui le front tendu.

Mais au lieu de l'embrasser comme d'habitude, le jeune enseigne l'attira dans ses bras, et la tint un moment serrée contre son cœur.

Jeanne releva le front toute surprise de la vivacité de cette étreinte.

— Qu'as-tu donc, Albert? dit-elle, un peu émue.

— Moi! fit le jeune homme, troublé lui-même, je n'ai rien... seulement j'ai un service à te demander.

— A moi?

— *Pourquoi* pas?

— C'est que cela me semble étrange que tu te croies obligé de préparer un préambule pour une chose si simple.

Albert remua la tête.

— Simple, sans doute, mais grave aussi, répondit-il.

— Comment?

— Écoute-moi, ma bonne petite Jeanne; l'autre jour, tu l'avais bien deviné... il y a un chagrin dans ma vie.

— Et tu disais que non.

— Je le disais pour ne pas t'attrister; tandis qu'aujourd'hui je t'en parle pour que tu m'aides à ressaisir le bonheur que je croyais à jamais perdu.

— Ah! dis vite, alors.

Albert se prit à sourire.

— Cher petit cœur, balbutia-t-il profondément ému, bien heureux celui qui possédera un pareil trésor...

Jeanne fit la moue qui lui était familière.

— Celui-là est tout trouvé, Monsieur l'officier, répondit-elle, nous n'avons pas à nous occuper de lui. Mais c'est de vous, de vous seul, qu'il s'agit.

— Eh bien, voici, poursuivit Albert : tu as entendu, depuis quelques jours, notre père parler d'un vieil ami qu'il avait retrouvé?

— M. Boursault?

— C'est cela. J'ai un intérêt puissant à connaître son adresse et, pour des motifs qu'il serait trop long de t'expliquer, il m'est interdit de la demander à notre père.

— Et tu veux que ce soit moi qui l'obtienne de lui?

— C'est cela.

Jeanne réfléchit un moment; puis, elle arrêta son regard clair sur son frère.

— Je ne vois pas, dit-elle, comment ton bonheur peut dépendre...

— Tu ne devines pas.

— Je cherche.

— Rappelle-toi la représentation de l'autre soir à l'Opéra.

— Je ne l'ai pas oubliée.

— Cette étrangère dont l'apparition a produit une si profonde impression sur le public.

— Eh bien ?

— Eh bien ! c'est elle.

— Que dis-tu ?

Jeanne recula de quelques pas, frappée d'une épouvante sincère.

— Mais, malheureux ! s'écria-t-elle... C'est une femme mariée que vous aimez !

Albert lui mit la main sur les lèvres.

— Tais-toi ! tais-toi ! murmura-t-il à voix basse.

— Ah ! c'est horrible.

— Je t'expliquerai tout cela.

— Jamais je ne prêterai les mains...

— Je t'en prie.

— Ne me le demandez pas !

— Jeanne, ma petite Jeanne, il le faut, si tu me refuses, j'en mourrai ! D'ailleurs, elle n'est pas mariée. C'est une calomnie, j'en suis sûr !

Albert parla ainsi pendant quelques minutes encore, avec une véritable éloquence, et il est vraisemblable qu'il finit par convaincre la pauvre Jeanne, car le lendemain il quittait Paris, et se dirigeait sur Angoulême.

Nous avons vu comment il avait été rencontré et reconnu par maître Nivert!

Quant à lui, il n'avait eu aucun soupçon de l'attention dont il était l'objet.

Toute sa pensée était ailleurs, et il eût fallu des événements autrement importants pour la distraire.

D'ailleurs, il touchait au but de son voyage.

Vers quatre heures du matin, en effet, la diligence s'arrêta devant la porte cochère de la poste de Merlac et le conducteur vint lui annoncer qu'il était arrivé à destination.

Albert s'empressa de sauter à terre, et de gagner l'auberge où il allait finir la nuit...

Le lendemain, il ne se leva que fort tard.

Il était très-fatigué de la route et très-préoccupé de la conduite qu'il devait tenir.

En tout état, il était résolu à passer une partie de la journée à Merlac et à ne partir pour le château de Boursault que vers les premières heures du soir.

Il ne voulait pas être vu, et désirait cependant prendre connaissance des lieux avant de rien tenter.

Le hasard le servit mieux qu'il n'eût osé l'espérer.

Il quitta Merlac vers cinq heures.

Le eiel était pur; une brise fraîche plutôt que froide soufflait aux angles du chemin; on lui avait donné pour lui servir de guide un petit bonhomme du pays, avec lequel il échangeait de temps en temps quelques mots.

Mais il ne prêtait guère attention à ce qu'il voyait ou entendait.

Cependant, lorsque son jeune compagnon se tourna à un moment vers lui, et lui indiqua à une faible distance

une hésitation en lui disant : C'est là ! Albert sentit un frisson courir sur sa chair et, malgré lui, il pressa la marche, désireux de franchir la distance qui le séparait encore d'Ellen.

Mais il n'eut pas fait cinquante pas qu'il s'arrêta et se rejeta vivement sur le côté de la route.

Un homme venait à lui par un chemin de traverse, et cet homme, il l'avait reconnu du premier coup d'œil.

C'était Tom !

Il ne pouvait se tromper ! C'était bien lui, le serviteur, l'ami dévoué d'Ellen.

Il ne fut pas maître du premier mouvement : à cette vue, qui confirmait toutes les espérances folles avec lesquelles il était parti de Paris, et avant que le vieux Tom eût atteint le point de la bifurcation, il allait à lui et lui mettait amicalement la main sur l'épaule.

Tom fit un écart et poussa un grognement.

— Vous ! vous ! ici, Monsieur, dit-il d'un ton sévère.

— Et pourquoi n'y viendrais-je pas, répartit audacieusement Albert, puisque t'y voilà toi-même ?

— Mais quelle a été votre pensée ?

— Ne le devines-tu pas ?

— Si, si ! dit le vieux serviteur, en remuant la tête avec mélancolie. Je devine : prêcher la prudence à la jeunesse c'est vouloir étouffer la fournaise de l'Hécla ! et cependant, Monsieur Albert, voulez-vous un instant me laisser parler à votre raison ?

— Qu'est-ce à dire ?

— Vous aimez Miss Ellen, n'est-il pas vrai ?

— Ah ! plus que ma vie.

— *J'en suis* sûr ! Eh bien ! croyez-moi, Monsieur, si

vous tenez à la pauvre enfant, si vous ne voulez pas augmenter les souffrances qu'elle endure, partez sans la voir, retournez à Paris d'où vous venez, et je vous jure, moi, qu'avant deux jours, vous recevrez de Miss Ellen une réponse à la lettre que vous lui avez écrite !

Albert regarda le vieux Tom avec surprise.

VIII

LE SECRET D'ELLEN.

— Miss Ellen t'a donc confié que je lui avais écrit? dit-il au bout d'un instant.

— Miss Ellen n'a point de secrets pour son vieux Tom, répondit l'humble serviteur... Car elle sait que son cœur est plus sûr et plus discret qu'une tombe...

— N'importe ! ce que tu me proposes est insensé... partir ! retourner à Paris... sans l'avoir vue... Mais je l'aime !...

— Oui, vous l'aimez !... et avec cet égoïsme insouciant de l'amour, vous n'avez pas pensé qu'en venant ici, vous pouviez la compromettre de la façon la plus grave.

— Comment...

— *Vous le* demandez !... et, si M. Boursault vous

voyait... si... quelque valet remarquait votre présence... je suis sûr, moi, que Miss Ellen ne vous pardonnerait jamais...

Le jeune enseigne eut un mouvement de dépit.

— Que faire? balbutia-t-il.

— L'honneur n'a pas deux chemins, Monsieur Albert, et je m'étonne de votre hésitation.

Albert releva presque aussitôt le front, comme s'il eût pris tout à coup une résolution énergique.

— Eh bien! soit, dit-il, soit! je consens à m'éloigner; je retournerai seul et désespéré à Paris d'où je viens, et j'attendrai là la lettre que tu me promets. Mais je mets à ma soumission une condition rigoureuse.

— Laquelle?

— Tu vas aller trouver Miss Ellen.

— Pourquoi?

— Tu lui diras que je suis ici, près d'elle, que j'ai fait le voyage de Paris pour la voir et lui parler... Que si elle l'ordonne, je partirai à l'instant même, pour ne plus revenir, mais que je la supplie, à mains jointes, de ne pas être cruelle à ce point, et de me permettre au moins de l'approcher, ne fût-ce que pendant une seconde.

— Voilà une proposition bien imprudente, dit le vieillard.

— Ne me refuse pas.

— Miss Ellen refusera, elle!

— Alors, je m'éloignerai.

— Vous me l'assurez?

— Je le jure.

Le vieux Tom prit une attitude résignée.

— Qu'il soit donc fait comme vous le désirez, répondit-il; j'ai tort sans doute, de me prêter à cette dangereuse fantaisie. Mais c'est l'intérêt de l'enfant qui me détermine, et si jamais il devait lui arriver malheur...

Albert jeta un cri de joie.

— Alors, tu consens? dit-il, en serrant à les briser les mains du vieillard.

— Je me rends auprès de Miss Ellen, répondit ce dernier. Quant à vous, demeurez ici; attendez patiemment mon retour, et que Dieu nous protége tous les trois.

Sur ces mots, il salua brusquement le jeune enseigne et gagna le château à pas rapides.

La distance n'était pas longue à franchir. En moins de cinq minutes il fut près de Miss Ellen.

Celle-ci était dans sa chambre. Dès qu'elle entendit le vieux serviteur, elle tourna vers lui un regard affectueux et se leva à demi, pour aller à sa rencontre.

Mais elle eut à peine fait quelques pas qu'elle s'arrêta interdite.

— Tom! s'écria-t-elle, avec un commencement d'appréhension; qu'as-tu donc ce soir, et quelle nouvelle viens-tu m'annoncer de cet air soucieux et sombre?

Tom remua doucement la tête.

— Une mauvaise nouvelle, Mademoiselle, répondit-il; et je ne me suis chargé de vous l'apprendre, que pour éviter de plus grands malheurs.

— De quoi s'agit-il?

— Il s'agit du jeune officier.

— Albert! mon Dieu! que lui est-il arrivé, il est malade peut-être?...

— Oh! rassurez-vous; il se porte à merveille, au contraire.

— Eh bien?

— Seulement, les jeunes gens, ça ne doute de rien et, après votre départ, celui-ci n'a pas pu rester à Paris.

— Comment!

— Deux jours après, il quittait la capitale, et partait pour Angoulême.

— Que dis-tu?

— Vous comprenez.

— Il est ici!... Albert... près de moi!...

Ellen avait croisé les mains et levé les yeux au ciel.

— Je redoutais un malheur! balbutia-t-elle, et c'est une joie que tu m'annonces!

Puis, se rapprochant du vieillard, elle ajouta d'une voix qui tremblait, en dépit des efforts qu'elle faisait pour la contenir :

— Ainsi, dit-elle, tu l'as vu!

— A l'instant.

— Et pourquoi est-il ici?

— Pour vous voir et vous parler.

— Il a donc quelque communication à me faire?

— Il le dit, mais c'est invraisemblable.

— Cependant, il serait peut-être imprudent de ne pas l'entendre.

— Croyez-vous?

— Dame! songe donc, pour faire deux cents lieues ainsi, il faut avoir des motifs graves, et si nous le repoussions...

Le vieux Tom eut un sourire doucement sceptique.

— Bon! bon! dit-il avec une bienveillante ironie; je

vois maintenant que malgré mon âge j'ai agi bien légèrement, et me voilà pris entre deux désirs également impérieux : celui du jeune officier qui ne veut pas s'éloigner sans vous avoir parlé, et le vôtre, Miss Ellen, qui est de ne pas le laisser partir sans le voir.

La jeune fille baissa les yeux en rougissant.

— Quel danger y a-t-il à cela? demanda-t-elle d'une voix troublée.

— Oh! presque rien, répartit Tom. Seulement, M. Boursault qui peut vous surprendre! et Laura, qui doit nous épier!...

— Laura! répéta Ellen avec un frisson... Mais la nuit est si sombre... Vois donc! et puis c'est quelques minutes à peine, et il me semble que je serai plus forte, plus rassurée, moins inquiète enfin, quand je l'aurai vu.

— Alors, vous le voulez?

— Il serait si cruel de le repousser, quand il est si facile de l'accueillir.

Tom ne fit plus d'objection; peut-être aussi avait-il son idée en agissant de la sorte. Toujours est-il qu'un quart d'heure plus tard, Albert était introduit auprès de Miss Ellen.

Les premiers moments de cette entrevue si ardemment désirée furent un peu troublés par la joie qu'éprouvaient les deux jeunes gens, à se retrouver après deux années de séparation, et l'étonnement naïf que leur inspirait la facilité de cette rencontre.

Albert s'était assis auprès de la jeune fille, et tout en la contemplant à loisir, il avait pris ses mains qu'elle *ne cherchait* pas à retirer.

— Ainsi, dit-il enfin, c'est bien vous, je vous retrouve... et votre cœur n'a pas changé!... Ah! si vous saviez ce que j'ai souffert depuis deux années... et à quel sombre désespoir ma vie était livrée... Mais vous voilà, je ne veux plus me rappeler aucun des souvenirs pénibles du passé... et désormais, rien ne viendra plus menacer mon bonheur.

A ces derniers mots, une ombre passa sur le front de la jeune fille, sa main trembla dans celle d'Albert.

— Qu'avez-vous? fit ce dernier.

— C'est une pensée cruelle qui me vient, répondit Ellen; et elle me rappelle que le rêve dont vous parlez là ne doit peut-être s'accomplir jamais.

— Qui pourrait lui faire obstacle? interrompit vivement Albert.

— Vous disiez tout à l'heure les souffrances que vous avez supportées, poursuivit Ellen, et si vous m'aimez, Monsieur Albert, il faut vous attendre à des épreuves plus douloureuses encore.

— Que voulez-vous dire?

— Voyez-vous, il y a dans ma vie un secret terrible!

— Lequel?

— Je ne puis le dire encore.

— Mais, vous êtes bien Miss Ellen?

— Sans doute.

— Vous n'êtes pas la femme de M. Boursault?

— Je ne suis pas plus ici la femme de M. Boursault, que je n'étais là-bas la fille de Nial-Saga, le lépreux. Mais, je vous le répète, et n'insistez pas pour en apprendre davantage, il y a dans ma vie un secret redou-

table qui pèsera longtemps sur mon cœur et qui me crée d'étroites obligations de prudence et de réserve.

— Voilà qui est bizarre, fit Albert, au comble de l'étonnement, et vous ne voulez pas que je cherche à vous protéger?

— Gardez-vous-en bien! et surtout quand Tom viendra tout à l'heure vous chercher, éloignez-vous sans espoir de retour, jusqu'au moment où je vous rappellerai moi-même.

Albert avait peine à ajouter foi à ce qu'il entendait. Il écoutait Ellen, et ne parvenait pas à comprendre.

— Mais ce que vous demandez-là, dit-il, est impossible à un homme qui vous aime. Quoi! J'apprends qu'un danger vous menace, et je m'éloignerais lâchement, sans chercher à vous défendre!

— Ne l'essayez pas.

— Mais je vous aime, Ellen.

— Eh bien! c'est cela, Albert! au nom de cet amour, par pitié pour moi, pour vous, pour une autre personne que je ne puis vous nommer, mais dont la vie serait en danger... partez! ne me revoyez plus, et attendez le miracle que, depuis quelques années, j'implore de Dieu nuit et jour!

Albert ne répondit pas tout de suite; il était si ému, qu'il n'avait pas entendu la porte s'ouvrir, et Tom l'appeler à deux ou trois reprises.

— Eh quoi! déjà, dit-il enfin en se retournant.

— Il le faut, mon officier, répondit Tom.

— Et je ne vous reverrai plus! ajouta le jeune enseigne en s'adressant à Ellen.

La pauvre enfant avait pâli, à l'idée de cette nouvelle séparation. Elle tendit tristement la main vers lui et oublia un moment sur son front un regard voilé de larmes.

— Ne demandons pas à Dieu le secret de la vie, répondit-elle, d'un accent brisé. Mais avant de vous perdre une seconde fois, je veux vous dire que je vous aime, que vous êtes mon premier et mon seul amour, et que quoi qu'il arrive, à quelque menace que l'on ait recours, jamais je ne serai la femme d'un autre. Adieu, Monsieur Albert.

— Ellen! Ellen! adieu...

Tom avait pris les devants, et le jeune officier l'avait suivi à travers les détours du parc.

La nuit était sombre, mais le vieux serviteur connaissait les êtres, et en moins de dix minutes, il atteignait le seuil de la grille.

Une fois dehors, il indiqua la route à Albert.

— Voici le chemin, dit-il, vous n'avez qu'à suivre tout droit, et dans une demi-heure vous serez rendu à Merlac. J'espère que vous y passerez une bonne nuit, et que demain la patache vous ramènera à Angoulême.

— Je l'ai juré à Ellen, répondit Albert, et je tiendrai mon serment.

— Bien dit! approuva Tom. Alors, je vous souhaite un bon voyage... et qui sait? peut-être sommes-nous plus près de nous revoir que vous ne le supposez, Miss Ellen et vous!

Le vieux serviteur n'en dit pas plus long, et s'éloigna sur ces paroles, dont le sens mystérieux échappa, tout en le frappant, à son interlocuteur.

Cependant, ce dernier était resté à quelques pas de la grille, ne pouvant se résoudre à s'éloigner.

Certes, il était bien décidé à tenir la promesse qu'il avait faite, et le lendemain, il devait être sur la route de Paris.

Mais il avait encore toute la nuit devant lui, et il ne voyait aucun inconvénient sérieux, à prolonger quelque temps encore sa présence dans les environs du château.

Il s'orienta donc du mieux qu'il pût, se mit à faire le tour du mur de clôture, et chercha à reconnaître le corps de bâtimenl où était siluée la chambre d'Ellen.

Une demi-heure s'écoula dans cette recherche; puis enfin, il se trouva en face d'une brêche que l'on avait négligé de réparer.

La tentation était trop forte, pour qu'il n'y succombât pas.

Il sauta donc par dessus les moëllons éboulés, et pénétra dans le parc.

IX

LA BRÈCHE DU PARC

Pour tout dire, il n'éprouva aucun scrupule en effectuant cette escalade.

La nuit était tout à fait venue; il faisait un temps gris et froid, et il pensait bien qu'il ne pouvait être exposé à être rencontré.

C'est donc d'un pas délibéré qu'il s'engagea dans la première allée qu'il rencontra, et que, guidé par les lumières du château, il se rapprocha de la partie habitée par Ellen.

Il n'eut pas d'ailleurs un moment d'hésitation.

Le parc était immense et l'on pouvait s'y perdre. Mais rien n'est sûr comme l'instinct d'un amoureux, et un quart d'heure ne s'était pas écoulé qu'il reconnaissait peu de distance la fenêtre qu'il cherchait.

Alors, il s'adossa au socle d'une statue, et se mit à contempler cette fenêtre sans s'apercevoir que l'heure fuyait avec rapidité et que le froid de la nuit menaçait de glacer ses os.

De loin en loin, une ombre se dessinait sur les rideaux blancs, reproduisant les formes élégantes d'Ellen.

Et cela suffisait pour le rendre heureux, et lui faire oublier la rigueur de la saison.

Ellen était là! bien près de son cœur! il l'avait revue, elle lui avait fait l'aveu charmant de son amour! et maintenant, elle pensait à lui et s'attendrissait peut-être, dans sa solitude, à l'idée de la séparation accomplie.

Albert eût passé toute la nuit dans ce parc, s'il l'avait osé, mais au bout d'une heure, son sang se calma; il réfléchit à l'imprudence commise et songea sérieusement à préparer sa retraite.

D'ailleurs, les lumières s'étaient éteintes et vraisemblablement tout le monde dormait au château.

Il n'avait plus rien à faire là désormais — et il se résigna à quitter la place.

Mais, c'est avec peine et d'un pas lent, qu'il se mit à la recherche de la brêche qui lui avait facilité l'accès du parc — et cette fois, soit parce qu'il n'avait plus, comme une heure auparavant, la lumière d'Ellen qui le guidait en l'attirant, il revint plusieurs fois sur ses pas, et finit par s'égarer tout à fait.

Que faire, ét quel parti prendre?

Il ne savait vraiment ce qu'il allait devenir, et ne voyait d'autre moyen que d'attendre le jour.

Il était, au plus, onze heures; et c'était l'époque des *plus longues* nuits.

Toutefois, un fait bizarre et auquel il était assurément fort loin de s'attendre, vint à ce moment changer brusquement le cours de ses idées.

Pour la quatrième fois peut-être, il se disposait à reprendre sa recherche obstinée, quand un bruit singulier frappa son oreille, et le fixa, pour ainsi dire, à sa place.

Il retint son souffle et écouta.

C'était un pas de femme rapide, furtif, qui effleurait le sable des allées en l'éraflant à peine.

On venait du château dans la direction du fourré où Albert se trouvait comme interné.

Mille pensées contraires assaillirent à la fois son esprit, et il chercha à voir à travers les ténèbres.

Du reste, pas le moindre falot! La femme qui venait de son côté connaissait évidemment le parc, et les détours lui en étaient familiers.

Cependant, le bruit se rapprochait. Quelques minutes encore, et il allait voir passer la mystérieuse noctambule. Mais, au moment où il guettait l'apparition, le bruit cessa brusquement, et tout retomba dans le silence le plus profond.

Pour le coup, le mystère s'accentuait! Albert se demanda si le parc était machiné, comme l'Opéra, et pris alors d'une véritable curiosité, il avança résolûment vers l'endroit où il supposait que la femme avait pu disparaître.

Il n'alla pas loin, car, presque aussitôt, le son de deux voix animées arriva jusqu'à lui, et il s'arrêta, le corps penché, le cou tendu pour ne rien perdre de ce qu'il allait entendre.

C'était une voix d'homme et une voix de fem-

— Tu es sûre de ce que tu dis? demandait l'homme.

— J'en suis sûre, répondit la femme.

Et Albert constata avec une vive satisfaction que ce n'était pas la voix d'Ellen.

— Il y a un homme dans le parc ?

— Je l'ai vu.

— Quel est-il ?

— Je l'ignore.

— Et qu'y vient-il faire ?

— Rien de bon probablement, — du reste il se passe ici quelque chose d'extraordinaire.

— Quoi ?

— Je ne sais pas, mais j'en parierais ! toute la soirée Tom a été inquiet et agité, et votre Miss Ellen a veillé plus tard que d'habitude.

— Tu vas peut-être prétendre que Miss Ellen s'entend avec mes ennemis?

— Elle se gênerait !

— Tu es jalouse.

Un rire strident et moqueur s'éparpilla dans l'air à cette dernière exclamation.

— Si j'avais été jalouse, répliqua la femme sur un ton mordant, il y a longtemps qu'elle ne serait plus.

— Laura !

— Oh! tu ne me fais pas peur.

Il y eut un silence — qui eût pu dire ce qui se passait ! peut-être quelque menace terrible !

Albert n'entendit plus, pendant quelques secondes, que le soufffe de deux poitrines oppressées.

Enfin la femme reprit :

— *Du reste*... dit-elle, d'une voix dédaigneuse et dont

elle avait peine à contenir les éclats, du reste, j'ai fait ce que je devais... je t'ai averti... maintenant, fais... toi, tout ce que tu voudras... mais, prends-y garde, cependant... et, à ta place... je n'aimerais pas que l'on vînt ainsi, la nuit, rôder impunément dans mon parc.

L'homme ne répondit pas ; mais Albert entendit un sourd grondement attestant qu'il partageait l'avis de la femme.

Ce fut tout !

La conversation en resta là. Les deux interlocuteurs s'étaient éloignés, et le bruit de leurs pas alla bientôt s'éteignant.

Le jeune enseigne demeura un moment indécis à la suite de ce colloque.

A tout prix, il fallait sortir de ce mauvais pas.

Il était évident que si on le surprenait dans le parc, Ellen se trouverait fatalement compromise ; et par les quelques paroles qu'il avait entendues, il savait déjà le peu de bienveillance qu'on lui témoignait.

L'homme qui avait passé tout à l'heure à ses côtés était M. Boursault... Il ne pouvait conserver aucun doute à ce sujet.

Mais la femme !

Cette Laura qui parlait avec tant d'autorité, et paraissait exercer sur son esprit une si impérieuse influence, qui était-elle ?

Sans doute quelque servante maîtresse à laquelle certaines faiblesses de vieux garçon attachaient étroitement M. Boursault.

Bien qu'au tremblement de sa voix, Albert avai

viné la haine profonde que cette femme portait à Ellen...

C'était une raison de plus pour éviter de lui fournir un nouvel aliment sur lequel elle n'eût pas manqué de se jeter comme sur une proie.

Il écarta donc d'un geste résolu les branches du fourré qui lui barraient le chemin..., et, s'orientant d'après certains points de repère nouveau, il s'engagea dans une allée qui, selon toute apparence, devait le mener à la brèche par laquelle il était entré.

Cette fois, il était bien dans la direction, et au bout d'une demi-heure au plus, et grâce aussi à un pâle rayon de lune qui avait réussi à percer la brume, il aperçut à peu de distance, devant lui, la brèche si avidement cherchée...

A cette vue il éprouva un véritable soulagement... et, précipitant le pas, il commença l'escalade....

Mais, au moment où il posait le pied sur le premier moellon éboulé... un coup de feu retentit tout à coup, et il sentit qu'il était touché.

C'est lui que l'on avait visé... et la balle avait dû pénétrer ses chairs.

Quelle était la gravité de la blessure ? Albert ne s'attarda pas à se consulter sur ce point, et malgré la souffrance qu'il éprouvait, il franchit énergiquement la brèche, et disparut à travers champs.

Toutefois, au bout de quelques centaines de pas, l'espèce de surexcitation nerveuse qui l'avait soutenu tout d'abord, l'abandonna brusquement. Le sang qu'il perdait avait d'ailleurs déjà épuisé ses forces, et comprenant qu'il lui était impossible de poursuivre son chemin,

il se laissa tomber sur le revers d'un fossé, en attendant que ce moment de défaillance fût passé.

Cependant le coup de feu qui venait d'être tiré avait été entendu du château, où il avait produit, sur quelques-uns de ses hôtes du moins, une rapide et vive sensation.

Ellen surtout !

Elle ne s'était couchée que fort tard.

Après le départ d'Albert, elle était restée longtemps dans sa chambre, l'esprit soucieux, l'âme inquiète, heureuse comme elle ne l'avait jamais été peut-être de sa vie, mais sourdement agitée, en proie à une préoccupation, à une terreur dont elle eût vainement cherché la source.

Elle avait revu Albert !... Elle savait qu'elle en était aimée, autant qu'une femme peut l'être en ce monde... Elle ne désirait rien autre chose, et se sentait désormais assez forte pour affronter toutes les épreuves qui pouvaient lui être réservées.

Et pourtant... elle avait peur !

De quoi?...

Elle eut été bien empêchée de le dire, elle ne le savait pas elle-même.

Elle allait à travers la chambre, s'arrêtant quelquefois auprès de la fenêtre pour en soulever le rideau, et jeter un regard dans le parc.

Elle n'espérait pas y voir le jeune enseigne, mais elle regardait.

Et à vrai dire elle le voyait ! Pour elle, il était toujours là, et son image était constamment présen pensée.

Enfin, elle gagna son lit et essaya de prendre un peu de repos.

Cela dura deux heures au moins, au bout desquelles elle était aussi éveillée qu'au moment de la séparation.

C'est à ce moment que le coup de feu retentit.

Tout son sang se glaça dans ses veines, et elle se dressa effarée sur son séant.

Elle sauta à bas de son lit, jeta un peignoir sur ses épaules, et courut au cordon de sonnette.

Une bonne accourut.

— Germaine ! lui dit-elle d'un ton saccadé, n'avez-vous pas entendu...

— Si bien, Madame ! répondit la bonne.

— Qu'est-ce que cela peut être ? En avez-vous quelque idée ?

— Oh ! il ne faut pas que mademoiselle se mette dans cet état pour si peu ! répartit Germaine. C'est certainement monsieur qui, en faisant sa ronde, aura rencontré quelque maraudeur.

— Et il l'a tué ! s'écria Ellen frissonnante.

Germaine se prit à sourire.

— Eh ! que non pas ! répondit-elle. Dans ces cas-là, les fusils ne sont jamais chargés qu'au gros sel, et si ça marque, ça ne tue pas.

La réponse de la suivante ne rassurait pas Ellen.

— Ah ! n'importe, dit-elle, je veux savoir ce qui s'est passé. Allez trouver Tom, ma fille, et priez-le de me venir voir, à l'instant : vous entendez, à l'instant !

— Oui, Mademoiselle.

La bonne sortit, et elle eut à peine fait quelques pas qu'elle rencontra Tom.

Lui aussi était inquiet, bien qu'il n'en laissât rien paraître, et dès qu'on lui eut fait part du désir d'Ellen, il s'empressa de se rendre à son appel.

— Ah! te voilà! Tom, s'écria Ellen, dès qu'elle l'aperçut. Je suis bien inquiète, mon ami, et j'avais besoin de te voir.

— Qu'y a-t-il? fit le vieux serviteur.

— Tu as entendu?

— Parfaitement.

— Et sais-tu de quoi il s'agit?

— Pas encore.

— Eh bien, c'est cela! je désire être renseignée au plus tôt. Un homme vient d'être blessé, tué même peut-être! et j'ai pensé tout de suite...

— Au jeune officier?

— Mon Dieu, pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé!

Tom protesta du geste.

— Ne vous effrayez pas ainsi, Miss Ellen, répondit-il; j'ai mis moi-même M. Albert dans son chemin et il n'est pas probable que l'idée lui soit poussée de revenir sur ses pas.

— Qui sait! murmura Ellen, à qui il ne semblait pas si impossible que le jeune marin se fût laissé aller à cette tentation.

— Au surplus, reprit Tom, après un moment de silence, il est facile de vous rassurer.

— Je t'en prie!

— Le coup de feu que nous avons entendu a dû être tiré du côté de la brèche... et puisque vous le dési[illegible] je vais m'y rendre à l'instant même...

— Mon bon Tom...

— Oh ! ne plaignez pas trop votre bon Tom, miss Ellen, car ce que vous me demandez là, je l'eusse fait de moi-même, et par intérêt pour l'homme qui vous aime !

Ellen eût voulu lui sauter au cou pour ces dernières paroles. Mais il avait déjà disparu et elle ne tarda pas à l'apercevoir, à travers les glaces de la fenêtre, se dirigeant en toute hâte, une lanterne sourde à la main, vers l'endroit du parc d'où, selon lui, le coup était parti.

Tom connaissait, lui aussi, tous les détours des dépendances du château, et il mit à peine quelques minutes pour se rendre à la brèche.

Seulement, à mesure qu'il approchait du but, il ralentissait le pas, et paraissait plus curieux d'écouter que de voir.

C'est qu'en effet, depuis quelques secondes, un bruit était venu jusqu'à lui, et il était certain maintenant qu'il ne se trouverait pas seul à l'endroit qu'il voulait explorer.

A plusieurs reprises déjà il avait vu les rayons d'une lanterne pareille à celle qu'il portait, tracer des sillons lumineux dans l'ombre, et quand il parvint enfin sur les lieux où l'événement avait dû s'accomplir, il trouva deux personnes occupées à examiner la brèche avec une minutieuse attention.

C'était M. Boursault et Laura !

Au bruit de ses pas, cette dernière se retourna vivement, et lança un regard vif et prompt sur le vieux serviteur.

— Est-ce vous, Tom ? dit-elle d'une voix stridente, *qui rappelait* le sifflement de la vipère.

— C'est moi ; oui, Madame, répondit le vieillard.

— Et que venez vous faire ici ?

Tom redressa la tête et regarda fixement celle qui lui parlait.

— Et que serais-je venu faire ? dit-il d'un ton brusque ; comme tous les habitants du château, j'ai entendu un coup de feu dans la nuit, j'ai craint un accident et je me suis empressé d'accourir — est-ce que M. Boursault trouverait que ce n'est pas le devoir d'un bon et fidèle serviteur ?

Laura ne répondit pas, mais elle se mordit les lèvres et réprima un geste d'impatience et de colère.

Cependant M. Boursault s'était rapproché.

— Tom a raison, dit-il, et je ne puis qu'applaudir au sentiment qui l'a guidé. D'ailleurs, il est bon que le fait soit connu, afin qu'il ne se renouvelle plus.

— Qui donc a tiré ? demanda alors le vieux Tom, sans plus s'occuper de Laura.

— C'est moi ! répondit Boursault.

— Quelque maraudeur, sans doute, qui s'était introduit dans le parc ?

— Maraudeur ou autre, là n'est pas la question pour le moment, répartit la jeune femme. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un homme a été vu de ce côté, et que selon toute vraisemblance, il a dû être blessé, puisque nous avons entendu un cri. Il importe donc de savoir à qui nous avons affaire.

— Cherchons, alors, dit Tom.

— Cherchons, répéta Boursault.

Et tous deux, la lanterne en arrêt, se mirent à pecter *les lieux.*

Dès les premières constatations, du reste, il devint manifeste pour chacun, que le *maraudeur* que l'on recherchait avait dû être blessé au moment où il tentait d'effectuer l'escalade.

Les pierres avaient été évidemment foulées tout récemment. Le pan de mur de droite portait des empreintes de doigts qui s'y étaient accrochés, et sur le revers extérieur de la brèche, on finit par distinguer quelques traces de sang.

A cette vue, Tom eut un frisson et se tourna vers M. Boursault.

— Et vous ne savez pas si c'est un homme du pays? demanda-t-il avec appréhension.

— Je n'ai vu qu'une ombre passer devant moi, répondit M. Boursault.

— Mais qu'espérez-vous en vous livrant à cette recherche?

— J'espère trouver quelque indice qui nous permette d'établir l'identité du personnage.

— Il serait peut-être plus raisonnable de remettre au jour... Et si vous m'en croyez...

Tom n'acheva pas; un cri de joie venait d'être poussé par Laura qui avait aperçu à ses pieds un objet qu'elle s'était empressée de ramasser.

— Qu'y a-t-il? demanda Boursault en allant à elle.

— Voyez! répondit Laura, cette carte! que je viens de trouver.

Boursault prit la carte qu'on lui présentait, et l'approcha vintde la lanterne.

Mais il y eut à peine jeté les yeux, qu'il recula et se redressa presque épouvanté.

— Qu'avez-vous ? fit Laura à voix basse.

— Ce nom ! regarde.

La jeune femme se rapprocha, et au même instant, à son tour, elle laissa échapper un geste de profonde stupéfaction.

— Lui ! balbutia-t-elle, en comprimant sa poitrine de ses deux bras, lui, ici.

— C'est impossible, n'est-ce pas ?

Et Boursault et Laura échangèrent un regard sinistre.

Or, tandis que ceci se passait à quelques pas de Tom, ce dernier, un moment inquiet, n'avait pas tardé à se laisser distraire par un autre incident.

En effet, durant le rapide colloque de Laura et de Boursault, le vieux serviteur avait aperçu, gisant à terre non loin de là, un portefefeuille qui ne pouvait certainement appartenir qu'au jeune enseigne, lequel l'avait perdu en fuyant.

La carte était tombée d'un côté, pendant que le portefeuille tombait de l'autre.

Tom ramassa ce dernier objet et le fit en toute hâte disparaître dans sa poche.

Boursault et Laura étaient trop émus pour s'occuper de lui en ce moment, et quand il se rapprocha d'eux, ils ne songeaient qu'à rentrer au château.

Tom les suivit à quelques pas, soucieux et préoccupé lui-même.

Ainsi, c'était bien Albert sur lequel on avait tiré — et qui avait été blessé !...

Quelle était la gravité de cette blessure et q
pu devenir par cette nuit froide, au milieu

qu'il connaissait à peine, affaibli par le sang qu'il devait perdre, et sans secours immédiat possible !

Avait-il pu rejoindre le bourg de Merlac, où il aurait trouvé un médecin ? N'était-il pas plutôt resté dans quelque champ, épuisé par la fatigue et l'émotion ?

Tom était véritablement tourmenté et ne dormit pas de toute la nuit.

Et puis, il y avait encore cette carte ramassée par Laura, et dont la vue avait causé une si profonde impression sur Boursault.

Était-ce bien celle d'Albert que l'on avait trouvée ? Était-il vraisemblable que ce pût être une autre ?

Tout cela était obscur, et l'excellent seviteur attendit le jour avec une mortelle impatience.

Inutile de dire d'ailleurs qu'il était allé rassurer la pauvre Ellen, et qu'il lui avait caché toutes ses appréhensions.

Dès l'aube, il fut dans le parc.

Tout le monde dormait encore au château, c'était le meilleur moment qu'il pût choisir.

Il retourna à la brèche, et aux premières lueurs du jour, il recommença l'examen de la veille.

Nul n'était là pour le surveiller et le gêner dans ses explorations.

Il n'eut pas de peine d'ailleurs à retrouver les traces du fugitif, et il les suivit jusqu'à un grand champ voisin du château où il constata que le blessé s'était arrêté.

Mais où était-il allé ensuite, quelle direction avait-il prise ?

Les empreintes cessaient en cet endroit, ou du moins, *était-il très-diff*icile de les relever.

Toutefois, il ne se découragea pas, et au bout d'une demi-heure d'investigations stériles, il prit résolûment le chemin de Merlac.

Du reste, tout se passa beaucoup mieux qu'il n'était disposé à l'espérer, car la première personne qu'il rencontra en entrant dans le bourg, fut Albert Villeneuve, lui-même.

Ce dernier était fort pâle et paraissait souffrant. Néanmoins, il accourut à sa rencontre, dès qu'il l'aperçut.

— Ellen ! Ellen ! demanda-t-il, en lui prenant les mains.

— Dieu merci, miss Ellen est bien, répondit le vieux serviteur, mais si je suis venu à Merlac, c'est surtout pour avoir de vos nouvelles.

— De mes nouvelles?... répéta Albert, en jouant l'étonnement.

— Vous avez été bien imprudent cette nuit, Monsieur l'officier, continua Tom, mais on dit qu'il y a un Dieu pour les amoureux, et si cela se renouvelle, je commencerai à le croire.

— Que veux-tu dire? fit Albert.

Tom tira le portefeuille de sa poche, et le présenta en souriant au jeune enseigne.

— Tout est bien qui finit bien, ajouta-t-il, mais vous pouviez compromettre sérieusement la pauvre demoiselle.

— Ç'a été plus fort que moi, je n'ai pu résister au désir de la revoir.

— Au moins, votre blessure n'est pas grave ?

— Presque rien.

— *Et vous allez* partir ?

— J'attends la patache.

Tom fit un geste de satisfaction.

— Nous nous en tirerons, dit-il ; toutefois, il reste un dernier point sur lequel je ne suis point tranquille.

— Qu'est-ce donc ?

— N'aviez-vous pas quelque carte dans ce portefeuille que je viens de vous remettre ?

— Des cartes ! fit Albert, en cherchant à se souvenir. Mais du tout, c'est peut-être imprudent de ma part, mais jamais encore, que je sache...

Albert n'acheva pas ; il venait de se frapper le front, et un sourire avait effleuré ses lèvres.

— Attends ? ajouta-t-il, j'y suis maintenant, et je me rappelle, il y avait une carte, en effet, mais ce n'est pas la mienne.

— Comment !

— Une personne que je ne connais pas, que j'ai rencontrée à l'Opéra, et qui m'a remis son nom et son adresse...

— Et cette personne ?

— Ma foi ! j'ai oublié l'adresse, mais le nom je m'en souviens.

— Quel est-il ?

— M. Christian Stern !

A ce nom, Tom devint pâle comme un suaire, et il fut obligé de prendre le bras du jeune officier, pour ne pas tomber !

— Christian ! Christian Stern ! répéta-t-il avec une sorte de mystérieuse épouvante.

X

LA LETTRE.

Albert regarda Tom avec étonnement.

— Tu connais donc cet homme? demanda-t-il pendant que le vieux serviteur demeurait pensif et comme frappé de stupeur.

— Mais vous-même, Monsieur Albert, répondit ce dernier, où l'avez-vous rencontré, et en quelles circonstances cette rencontre a-t-elle eu lieu ?

Albert raconta alors ce qui s'était passé le soir à l'Opéra, avec l'inconnu dont la présence l'avait, un moment, si fort intrigué.

— Christian ! Christian Stern ! répétait Tom le front baissé et le regard troublé.

Puis il releva la tête, quand Albert eut fini, et parut rassembler ses esprits.

— Voyons! voyons! dit-il. Ceci est tellement étrange, qu'en vérité, et malgré l'assurance que vous me donnez, j'ai peine encore à ajouter foi à vos paroles. Ainsi, ce malheureux assistait à la représentation de l'Opéra?

— Je te l'ai dit.

— Et vous l'avez trouvé au seuil de la loge occupée par M. Boursault?

— Oh ! il ne semblait prendre aucune attention à ce dernier : toute son âme paraissait absorbée par la vue d'Ellen.

— Pauvre homme !

— Il l'a suivie, comme je la suivais moi-même, et c'est ainsi que nous nous sommes rencontrés sous la marquise, au moment où la voiture s'éloignait.

— Et il vous a demandé qui était cette jeune personne?

— Malheureusement, à ce moment, il m'était impossible de lui donner à ce sujet des renseignements précis, et l'eussé-je pu, que je me serais méfié.

Le vieux Tom garda le silence.

Il était visiblement ému, et pourtant, il conservait assez d'empire sur lui-même, pour ne prononcer aucune parole qu'il pût regretter plus tard.

— Et il vous a donné sa carte? reprit-il après quelques instants.

— J'y ai à peine pris garde. J'ai lu le mot rapidement, pour ainsi dire inconsciemment, me réservant d'y revenir, s'il était nécessaire.

— C'est fâcheux.

— Pourquoi?

— *Parce qu'il* eût été bon d'être fixé sur ce point.

— Auriez-vous, Miss Ellen ou toi, quelque danger à redouter de cet homme ?

— Ni l'un, ni l'autre, répondit Tom.

Et secouant la tête avec force.

— Mais après tout, dit-il, ceci est un incident auquel nous allons pouvoir songer à notre aise... pour le moment, il s'agit de parer au plus pressé. Vous avez juré hier à Miss Ellen que vous quitteriez Merlac aujourd'hui.

— Et elle peut compter sur ma parole, répondit le jeune homme.

— Êtes-vous en état de supporter le voyage ?

— Je l'espère. En tous cas, je m'arrêterai en chemin, et me ferai soigner à Angoulême, ou en quelque autre endroit de la route.

— N'y manquez pas, au moins ! Je ne dirai rien à Miss Ellen de ce qui vous est arrivé, car elle serait vraiment trop tourmentée, mais je serais inquiet moi-même, si je pensais que vous dussiez négliger de prendre tous les soins qu'exige votre blessure.

— Excellent Tom !

— Il faut surtout que M. Boursault ne puisse concevoir le moindre soupçon. Cette carte trouvée à propos est venue heureusement lui donner le change, et j'espère qu'il ne pensera pas à autre chose. Toutefois, c'est un homme méfiant, et il y a près de lui quelqu'un qui a tout intérêt à le pousser dans cette voie.

— Laura ! fit Albert.

— Précisément, répondit Tom.

— Quelle est cette femme ?

— *Qu'importe.*

— Elle est jeune ?

— Trente-cinq ans.

— Et belle ?

— C'est sa beauté qui exerce sur Boursault cette influence fatale... et puis, il y a encore autre chose.

— Quoi donc ?

— Je vous dirai cela plus tard ; le secret que l'on ne connaît pas est le seul qu'on ne trahit jamais !

— As-tu peur de moi ?

— Non, Monsieur Albert. Seulement la vie que j'ai menée jusqu'ici m'a rendu prudent, et d'ailleurs, nous n'avons pas le temps.

— Pourquoi ?

— Voici la patache attendue. Hâtons-nous de nous serrer la main et n'entamons pas aujourd'hui le chapitre des confidences.

Le vieux serviteur serra, sur ces mots, les mains du jeune officier et il allait s'éloigner, quand une pensée subite traversa son esprit.

Il revint sur ses pas.

— Un dernier conseil, dit-il, en attirant Albert à l'écart.

— Lequel ? fit celui-ci.

— Avant de monter en voiture, le conducteur vous demandera peut-être votre nom pour l'inscrire sur sa feuille.

— Eh bien ?

— Eh bien, croyez-moi, ne lui dites pas que vous vous appelez M. Albert Villeneuve, et donnez-lui plutôt un autre nom.

Et comme Albert le regardait stupéfait.

— De cette façon, ajouta le vieux serviteur, s'il prend fantaisie à M. Boursault de s'informer de celui qui est parti, la réponse qui lui sera faite ne pourra que détourner ses soupçons. Et tout bien considéré, il vaut mieux qu'il en soit ainsi.

Cependant on venait d'atteler les chevaux à la patache, et Albert était lestement monté dans le coupé.

Il pensait être seul dans le compartiment, mais au moment où il prenait place, il entendit une voix fredonner gaiement à ses côtés :

Plaisir de se revoir...
Après deux jours d'absence !

Il se retourna, et crut reconnaître dans le coin opposé à celui qu'il occupait, le singulier personnage avec lequel il avait fait route deux nuits auparavant.

C'était, en effet, Nivert qui revenait de Jonzac, toujours aussi emmitouflé, le bonnet sur les yeux, le cache-nez élevé au-dessus du menton.

Les deux hommes se saluèrent.

— Vous avez fait un bon voyage ? Monsieur, dit Albert en s'asseyant.

— Mille grâces, oui, Monsieur, répondit Nivert; quoique cependant, je revienne d'un pays où il se passe d'étranges choses.

— Vraiment ! et quelles choses?

— Une véritable association de faussaires, quoi !

— Que voulez-vous dire ?

— Ah ! dame ! ils n'y vont pas de main-morte par là. Figurez-vous...

— En route ! interrompit en ce moment la voix sonore quoique enrouée du conducteur.

Le postillon fit claquer son fouet, siffla ses chevaux et la voiture s'ébranla.

Albert n'eut que le temps d'adresser un dernier adieu à Tom, qui était resté debout à quelque distance, et bientôt il perdit de vue le bourg de Merlac et le pays charmant où il laissait Ellen.

Tom le suivit du regard pendant quelques minutes, puis enfin, quand le lourd véhicule eut disparu à l'horizon, il se disposa à retourner au château.

Mais il avait à peine fait une centaine de pas, qu'il se trouva en présence de Boursault.

Dès que ce dernier l'aperçut, il ne put réprimer un geste de contrariété.

— Qu'es-tu venu faire ici, à une pareille heure ? lui demanda-t-il d'un ton de mauvaise humeur.

Le vieux serviteur soutint assez bien le regard de son maître et un fin et doux sourire vint même relever le coin de sa lèvre.

— Après ce qui s'est passé cette nuit, répondit-il, j'ai voulu me renseigner sur le genre de maraudeur auquel vous avez eu affaire.

— Toi aussi, fit Boursault subitement radouci.

— Je me disais : si notre homme a été blessé grièvement, il doit être allé chercher un refuge au plus près, c'est-à-dire dans quelque ferme des environs ; mais, s'il n'est touché que légèrement, il sera venu tout droit à Merlac, pour profiter du passage de la patache.

— Eh bien ?

— *Eh bien*, je ne m'étais pas trompé. Il paraît que la

blessure n'est que légère, car il a dû partir il y a un instant.

— Tu l'as vu ?

— Mal... imparfaitement... il venait de monter en voiture... et...

— Enfin, est-il jeune ou vieux, grand ou petit? Parle.

— J'ai un renseignement qui vaut mieux que tout ceux que vous me demandez là.

— Quel renseignement ?

— Son nom.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Christian Stern.

Boursault lui saisit énergiquement le bras.

— Christian !... répéta-t-il d'un air sombre... oui... c'est bien cela !... C'est le nom qui était sur la carte ; il n'y a plus de doute maintenant ; il est venu jusqu'ici ; mais qui lui a donné cette audace ? n'a-t-il donc plus peur des menaces du passé ? Ah ! il faut veiller, Tom. Viens ! A peine rentrés de Paris, qui sait si nous ne serons pas contraints d'y retourner bientôt. Viens ! te dis-je, il y a une détermination à prendre, et nous n'avons pas trop de temps pour nous concerter.

Sur ces mots, Boursault entraîna le vieux serviteur dans la direction du château.

Comme ils en atteignaient la grille, ils trouvèrent Laura qui venait à leur rencontre.

Ainsi que l'avait dit Tom, c'était une femme de trente-cinq ans, belle encore, sans doute, mais sur le visage de laquelle l'ambition et l'envie avaient creusé leur ineffaçable empreinte.

Le front avait toujours une pureté exquise, la bouche

était sensuelle et passionnée, mais le regard empruntait, par moments, certaines lueurs sinistres qui imprimaient à sa beauté un caractère presque farouche.

Quand elle aborda Boursault et Tom, elle lança à ce dernier un regard où éclatait une joie cruelle et froide.

— Eh bien ? interrogea-t-elle, êtes-vous arrivés à temps ?

— La patache venait de partir, répondit Boursault.

— Alors, vous ne savez rien ?

— Détrompez-vous ; si Tom ne l'a pas vu, il a pu du moins recueillir son nom.

— Et quel est-il ?

— Celui qui nous a frappés cette nuit !

Laura eut un sourire ironique.

— C'est parfait ! dit-elle, d'un ton mordant ; seulement, il est fâcheux que mes renseignements ne concordent pas avec les vôtres.

— Que voulez-vous dire ?

— Une chose fort simple. Pendant que vous vous rendiez au bourg, moi, je retournais à la brèche du parc.

— Pourquoi faire ?

— Une idée, et bien m'en a pris, car j'y ai fait une découverte.

— Laquelle ?

— Le maraudeur de cette nuit n'avait pas seulement laissé tomber une carte de sa poche, et ce matin j'ai en-core ramassé...

— Quoi donc ?

— Ceci !...

a tendit une lettre à Boursault.

Ce dernier s'empressa de la prendre, et en lut rapidement la suscription.

Elle était adressée à M. Albert Villeneuve, enseigne de vaisseau, à Paris !

Cependant, la patache continuait sa route vers Angoulême.

Pendant les premiers moments, les deux voyageurs du coupé avaient ébauché une conversation pour tromper les ennuis de la route... Mais au bout de quelque temps, Albert, qui n'avait pas dormi de la nuit, sentit le sommeil peser sur ses paupières, et il ne tarda pas à fausser compagnie à son interlocuteur.

Ce dernier ne fit rien, du reste, pour l'en empêcher, il fumait auprès de la portière ouverte, regardait le paysage qui se déroulait lentement à ses côtés, et récapitulait les faits bizarres qui s'étaient produits à Jonzac, pendant le court séjour qu'il y avait fait.

Quelques heures s'écoulèrent de la sorte, sans qu'il se fût occupé du jeune enseigne.

Mais lorsque l'on approcha du dernier relais et qu'il voulut tourner les yeux de son côté, il s'aperçut que son visage était d'une pâleur livide... et que, de sa manche droite, tombaient par instant quelques gouttes de sang.

— Oh ! oh ! dit-il en remuant la tête, m'est avis qu'il s'est passé quelque drame cette nuit au château. Hum ! Voilà ce qu'il en coûte pour faire le Don Juan.

Plaisirs d'amour ne durent qu'un instant,
Chagrins d'amour durent toute la vie !

XI

LE MARIAGE DE JEANNE.

Quelques mois s'étaient écoulés depuis les événements que nous avons racontés aux chapitres qui précèdent.

Albert était rentré très-souffrant du voyage qu'il venait d'effectuer et pendant lequel il avait été de la part de Nivert, l'objet des soins les plus attentifs.

Sa blessure n'était pas grave, mais la fatigue et l'émotion l'avaient vivement surexcité, et quand il arriva à Paris, il fut obligé de se mettre entre les mains d'un médecin et de suivre un traitement rigoureux.

Il demanda donc et obtint une prolongation de congé; son père sollicita même pour lui une position exceptionnelle au ministère de la marine et des colonies, et selon toute vraisemblance, grâce aux relations de M. Villeneuve, grâce aussi aux titres sérieux du candi-

dat, il y avait lieu d'espérer que cette position lui serait accordée.

Du reste, une raison faisait particulièrement désirer à M. Villeneuve que son fils pût rester encore quelque temps auprès de lui.

Le mariage de Jeanne avec Charles de Renneville était irrévocablement décidé, et l'époque de la cérémonie venait d'être fixée aux premiers jours d'avril.

Seulement, la jolie petite fiancée avait posé comme condition essentielle qu'Albert assisterait à la solennité, et elle avait déclaré qu'elle prononcerait un non énergique, si, ce jour-là, son frère ne se tenait pas à ses côtés, avec les brillants insignes de son grade !

Le moyen de se refuser à de pareilles exigences ?

Albert avait accueilli en souriant cette déclaration impérieuse.

— Tu abuses de ton bonheur ! avait-il répondu à Jeanne, avec un tendre enjouement, et je commence à craindre sérieusement pour la liberté de ce pauvre Charles.

Jeanne fit sa petite moue.

— Le pauvre Charles ! le pauvre Charles ! répliqua-t-elle. Je vous conseille de le plaindre, monsieur le marin ! D'ailleurs, il ne s'agit pas de M. Charles, dont la liberté n'est pas menacée... mais de vous... Albert, dont la mélancolie et la pâleur m'attristent.

— Jeanne !

— Ah ! voilà bien les hommes !... Ils croient tous que l'on est comme eux égoïstes et oublieux... Eh bien ! apprenez, Monsieur, que si j'ai désiré vous retenir ici, si j'en ai fait une condition rigoureuse de mon consente-

ment, c'est que je vous réserve pour ce jour-là une surprise qui ne vous sera peut-être pas tout à fait désagréable.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire, monsieur le voyageur, que depuis quelques jours notre bon père a dû écrire à Angoulême.

— Comment?

— Et que selon toute probabilité, M. Boursault nous fera l'honneur d'assister à la cérémonie avec...

— Avec qui ? Achève...

— Avec l'INCONNUE !... répondit Jeanne d'un ton mystérieux.

Albert prit dans ses mains le front de la mutine enfant, et le baisa à plusieurs reprises.

— Ah ! Jeanne ! Jeanne ! s'écria-t-il avec transport, tu es la plus adorable créature que je connaisse !

— Alors, vous ne craignez plus pour la liberté de M. Charles de Renneville ?

— Pardonne-moi.

— Et tu restes?...

— Toujours !

Jeanne gagna le seuil de la porte, mais arrivée là, elle eut comme une pensée subite et se tournant vers son frère, elle éleva son doigt à la hauteur de ses yeux.

— Seulement, ajouta-t-elle, avec un regard plein de malice, vous ne m'avez pas trompée ?

— Moi !

— Et il est bien entendu, n'est-ce pas, que Miss Ellen n'est pas mariée ?

Et sur ces mots, dits d'un air provocant et mutin, *Jeanne disparut* au milieu d'un rire frais et clair.

Depuis qu'il était à Paris, Albert n'avait pas eu de nouvelles du château de Boursault, et il ne savait rien de ce qui avait pu s'y passer après son départ.

Il pensait bien qu'à la suite de la visite nocturne qu'il y avait faite, la surveillance s'était resserrée autour d'Ellen et de Tom, et qu'on les avait mis l'un et l'autre dans l'impossibilité d'entretenir une correspondance avec le dehors.

Lui-même, de son côté, n'avait rien voulu tenter dans la crainte de compromettre la situation que son imprudence avait créée.

Mais il souffrait horriblement de cette inaction, et plus d'une fois il avait été sur le point de céder à la tentation de retourner au château.

Et puis il n'avait personne à qui il pût se confier, il vivait dans un isolement complet, passant ses jours et ses nuits à rappeler les souvenirs d'Islande, ou ceux plus récents du château de Boursault.

Certes, il ne doutait pas de l'amour d'Ellen, mais il eût voulu la voir, ou tout au moins recevoir d'elle quelques mots qui le rassurassent ou lui fissent prendre patience.

Un jour pourtant, il avait été bien profondément ému.

C'était deux mois après son retour.

Sa blessure était tout à fait guérie, mais il n'avait encore recouvré qu'une partie de ses forces.

Une après-midi, il venait d'entrer aux Tuileries et s'était assis sous les marronniers que l'hiver avait dépouillés de leurs feuilles.

Autour de lui couraient et jouaient des troupes d'en-

fants dont les rires sonores se mêlaient au babil des hôtes ailés du jardin, et il prenait un vif plaisir à ce tableau charmant.

Comme il en était là, un passant vint se placer à quelques pas de lui, et tout en contemplant la ronde des enfants, il se mit à fredonner un refrain de Béranger :

Chers enfants, dansez, dansez,
Votre âge
Échappe à l'orage,
Par l'espoir gaiement bercés,
Dansez, dansez, dansez.

Albert se retourna vivement, et reconnut le passant.

— Est-ce vous, Monsieur Nivert ? fit Albert qui, dans la disposition d'esprit où il se trouvait, n'était pas fâché d'échanger quelques paroles avec son compagnon de voyage qu'il n'avait plus revu.

— Moi-même, Monsieur, repondit Nivert en saluant ; je vois avec plaisir que vous êtes tout à fait rétabli.

— En effet.

— Du reste, la blessure était légère, et si vous aviez voulu vous arrêter à Angoulême, vous en auriez eu à peine pour quelques jours, mais vous aviez hâte de quitter le pays.

— Et de rentrer à Paris, appuya Albert.

— C'est ce que je veux dire. Enfin, vous voilà sur pied et maintenant vous vous remettrez en route, quand le cœur vous en dira.

— Ce ne sera pas tout de suite, repartit le jeune enseigne.

Nivert cligna de l'œil.

— Du reste, poursuivit-il, si c'est pour voir les hôtes du château que vous reprendriez la patache, je crois que vous pourrez facilement vous en dispenser.

— Je ne vous comprends pas ! fit le jeune enseigne, avec un tressaillement involontaire.

— C'est cependant limpide, car il me semble inutile d'aller chercher à deux cents lieues des personnes que l'on a sous la main.

— M. Boursault ?

— Lui-même.

— Il est à Paris?

— Je l'y ai vu.

— Quand cela ?

— Hier.

— Et il n'est pas venu voir mon père !...

— Dame, il n'était peut-être pas bien aise de vous rencontrer.

Albert se tut. — Cette nouvelle l'avait troublé.

Il se leva et se rapprocha de Nivert... — Ainsi, dit-il, vous l'avez vu... hier... et vous êtes bien certain de ne pas vous être trompé ?

— Oh ! parfaitement certain !

— Il était seul ?

— Tout à fait seul.

— Et personne... que vous sachiez... ne l'a accompagné à Paris?

— Personne... je vous en réponds... Vous n'ignorez pas que je suis curieux de ma nature... et je n'eus pas plus tôt aperçu le personnage, que, sauf votre respect, je me suis mis à lui emboîter le pas... Du reste... il n'y

avait à cela aucune indiscrétion, car il rentrait tout bonnement à l'hôtel de Lille et d'Albion... où je l'ai suivi.

— Mais cela ne dit pas...

— Cela ne dit rien du tout. Et si je m'en étais contenté, je ne serais pas fort avancé. Seulement j'ai fait jaser l'huissier... et il appert des réponses qu'il m'a faites, que M. Boursault est dans nos murs depuis trois jours, qu'il y est arrivé sans suite, et qu'il doit en repartir probablement demain.

Du reste, ajouta Nivert en saluant, si vous êtes quelque peu désireux d'en apprendre plus long... dès ce soir...

— C'est inutile.

— Cela vous suffit, n'en parlons plus. J'ai bien l'honneur d'être votre serviteur, et je me tiens à votre entière disposition.

Quel bonheur !
Quel bonheur !
Ah ! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

Et il s'éloigna, laissant Albert sérieusement intrigué de ce qu'il venait d'apprendre.

Ce voyage, pour ainsi dire clandestin, de M. Boursault à Paris, était-il provoqué par la carte dont le nom avait si fort troublé le vieux Tom ? Avait-il une cause qui intéressât Ellen ? Enfin n'était-ce pas Albert lui-même, dont M. Boursault prétendait secrètement *surveiller* les démarches et surprendre les projets ?

Il ne savait à quelle pensée s'arrêter, et rentra fort perplexe chez son père.

Il espérait que, pendant son absence, M. Boursault serait venu rendre visite à son ami, mais on n'avait vu personne.

Albert resta ainsi pendant plusieurs semaines, se creusant l'esprit, et attendant vainement un éclaircissement qui ne vint pas.

Aussi lorsqu'un mois plus tard Jeanne lui apprit que M. Villeneuve avait écrit à M. Boursault pour lui annoncer le mariage prochain de sa fille, et l'inviter à assister à cette solennité de famille, son cœur, un moment assoupi, se réveilla comme en sursaut, et il se reprit à toutes les espérances folles qui l'avaient fui.

A vrai dire, il ne comptait pas beaucoup que M. Boursault accepterait l'invitation qui lui était adressée, mais la possibilité seule de cette acceptation suffit à relever son courage abattu.

Pendant quelques jours, il ne pensa plus à autre chose.

Chaque fois qu'il rencontrait Jeanne, son regard s'attachait à ses lèvres comme s'il eût voulu provoquer l'annonce de la bonne nouvelle.

Mais l'attitude de la jeune fille disait assez qu'elle n'avait rien encore à lui apprendre, et alors il regagnait plus triste et plus soucieux sa chambre solitaire.

Un soir, il venait de rentrer.

Il pouvait être sept heures. Son père et Jeanne s'étaient rendus au théâtre avec Charles de Renneville qui ne quittait plus guère sa fiancée.

Albert, lui, n'avait pas voulu les suivre.

Il s'était assis auprès de la cheminée, où brillait un bon feu. Il avait ouvert un livre et cherchait à distraire sa pensée.

En ce moment, le timbre de l'appartement retentit, et il entendit deux voix qui parlementaient dans l'antichambre.

Cela dura quelques minutes, puis, un domestique vint lui annoncer qu'une personne désirait lui parler.

— Faites entrer! ordonna Albert.

Et presque aussitôt, il vit une jeune fille s'avancer d'un pas timide et respectueux.

Une belle fille de la campagne, vêtue d'un costume qu'Albert crut reconnaître pour l'avoir vu porter dans les environs d'Angoulême.

Son regard se troubla.

— Que voulez-vous, mon enfant? demanda-t-il en se levant.

— C'est bien vous, Monsieur, qui êtes M. Albert Villeneuve? répondit la jeune fille.

— Moi-même, dit le jeune enseigne.

— Ah! c'est que l'on m'a bien recommandé de m'assurer d'abord de la personne à laquelle je me présenterais... Alors, c'est bien vous?

— Oui, mon enfant.

— Vous ne me trompez pas?

— Et pourquoi vous tromperais-je?

— Ça, je ne sais pas, mais tout de même, je fais ce que l'on m'a dit de faire.

Albert se prit à sourire.

— Vous n'êtes pas de Paris? demanda-t-il aussitôt.

— *Oh! non*, Monsieur, moi, je suis de Merlac.

— Ah !

— J'ai quitté le pays il y a trois jours, et je viens en condition à Paris.

— Et l'on vous a dit de venir me trouver.

— C'est cela.

— Pourquoi ?

La jeune fille tira de son sein un petit billet qu'elle présenta au jeune enseigne.

— C'est une lettre ! dit-elle en même temps... et la demoiselle qui me l'a remise, et qui est bien la meilleure créature du bon Dieu... m'a surtout recommandé !...

Albert n'attendit pas la fin de la phrase commencée.

Il s'était emparé du billet, en avait déchiré l'enveloppe d'une main tremblante, et ses regards en cherchaient avidement la signature.

La lettre était d'Ellen, et voici ce qu'elle contenait :

XII

LE RETOUR D'ELLEN.

« Monsieur Albert, à Paris.

» Je vous écris ces deux lignes à la hâte, et je les confie à une brave fille de nos campagnes qui m'est dévouée jusqu'à la mort, parce que j'ai soigné sa mère dans une récente maladie qu'elle a faite.

» Il ne faut pas m'en vouloir si je ne vous ai pas écrit plus tôt.

» Je suis surveillée à tous les instants de la journée, et le bon Tom, de même.

» Mais c'est égal ; nous nous trouvons souvent ensemble, et alors, nous parlons de vous.

» Si vous saviez comme il vous aime !

» *Et moi!...*

» C'est peut être mal, M. Albert, de dire ainsi le fond de sa pensée, et de laisser voir tout son cœur.

» Mais quand je vous parle, il me semble que Dieu m'écoute et je n'ai plus ni peur ni honte!

» Je viens d'apprendre une nouvelle qui m'a fait frissonner de joie.

« M. Boursault a reçu une lettre dans laquelle M. Villeneuve lui annonce que Mlle Jeanne se marie.

» O l'heureuse!

» Elle peut dire devant tout le monde qu'un homme l'a remarquée entre toutes et qu'elle aime cet homme! Un pareil bonheur m'arrivera-t-il jamais?

» Comme je voudrais embrasser votre sœur, M. Albert!

» Mais voyez!

» Je ne devais vous écrire que deux lignes, et je ne vous ai rien dit encore.

» Quelle pauvre bavarde je fais!

» Et puis j'avais tant de recommandations à vous adresser.

» Vous pensez à moi, n'est-ce pas? Vous ne m'oubliez pas? vous ne m'oublierez jamais!

» Moi, je pense à vous tous les jours, à tous les instants.

» Quand donc vous reverrai-je? Vous reverrai-je jamais, mon Dieu!

» Je ne vois plus ce que j'écris; les larmes m'aveuglent.

» Albert! Albert! si vous saviez comme j'ai besoin que l'on m'aime...

» *Je ferme* ma lettre. Je ne veux pas la relire, car

j'en effacerais peut-être les trois quarts, de peur d'en avoir trop dit.

» Adieu, Adieu... et aimez toujours

» Votre,

» Ellen.»

» *P. S.* — Au moment de fermer cette lettre, Tom accourt, et m'annonce... devinez ! ô mon pauvre cœur ! Albert, dans huit jours, nous partons pour Paris ! »

Nous n'avons pas besoin d'insister sur les sensations délicieuses qu'éprouva Albert à la lecture de cette lettre écrite à la hâte, mais dans laquelle palpitait, tout entier, sans réserve, l'amour pur, naïf, sincère de la jeune fille.

Il la relut vingt fois durant cette soirée sans se lasser jamais, savourant chaque mot, heureux de découvrir dans le tremblement de chaque lettre, l'émotion avec laquelle Ellen avait dû l'écrire.

Ainsi, elle allait venir ! Dans huit jours, elle serait près de lui, il la verrait, il lui parlerait !

Huit jours ! qu'allait-il faire jusque-là !

Heureusement l'approche du mariage de sa sœur vint faire diversion à la pensée ardente, exclusive qui s'était emparée de son esprit.

Le bonheur de Jeanne était si radieux qu'il semblait tout illuminer autour d'elle. M. Villeneuve lui-même ne s'occupait plus que des préparatifs de la cérémonie, et il commençait à se faire un grand bruit autour de cet événement.

On était allé admirer le trousseau aux montres de la

Chaussée-d'Antin. On savait le nombre des cachemires que l'époux devait placer dans la corbeille, et quant aux diamants, cela rappelait les prodigalités d'imagination que l'on rencontre dans les contes orientaux.

Certes, Jeanne était bien heureuse d'épouser l'homme que son cœur avait choisi, mais nous manquerions à la vérité si nous n'ajoutions qu'en même temps elle éprouvait une sorte de ravissement à ce tapage tout parisien qui, depuis quelque temps, se faisait autour de son bonheur.

Elle songeait à tout, surveillait l'expédition des lettres de faire part, afin qu'on n'oubliât personne, et s'occupait, avec Charles de Renneville, des journalistes à inviter, de l'artiste qui devait tenir l'orgue, du cérémonial à suivre, enfin de tous les menus détails de la solennité.

Jeanne était une Parisienne pur sang; pour que rien ne manquât à son bonheur, il fallait qu'il eût des témoins!

Un moment même, elle songea sérieusement à reculer la cérémonie, parce qu'une de ses amies, des mieux titrées, lui avait écrit qu'une indisposition grave l'empêcherait d'assister à son mariage.

Elle ne revint sur sa décision que lorsque son père lui apprit que le ministre de la justice viendrait les saluer à la sacristie!

On comprend qu'au milieu de tous ces préparatifs, dont il ne pouvait se désintéresser, Albert sentit se calmer son impatience, et que la rapidité avec laquelle les jours s'écoulèrent, opéra une heureuse influence sur son esprit.

Chaque heure qui s'écoulait rapprochait d'ailleurs l'instant où M. Boursault et Ellen devaient arriver à Paris, et depuis quelques jours, dans la prévision de cette arrivée dont la date ne lui avait pas été fixée d'une manière précise, Albert se rendait chaque matin dans la cour des Messageries.

Enveloppé dans son manteau, le chapeau enfoncé sur les yeux, dissimulé dans l'ombre de quelque porte, il épiait, aux premières lueurs du jour, tous les voyageurs qui descendaient de la diligence d'Angoulême.

Mais jusqu'alors, il n'avait aperçu ni Ellen, ni Tom, ni M. Boursault.

Et cependant on était au mercredi, et c'était le samedi suivant que le mariage de Jeanne devait être célébré à l'église de la Madeleine.

Enfin, un matin, comme il venait de pénétrer dans la cour, il vit la diligence qui entrait par la rue Montmartre.

Il ne faisait encore que petit jour, mais un coup d'œil lui suffit pour reconnaître dans le coupé la silhouette de celle qu'il attendait.

Ellen était là!

Elle avait baissé la glace de la portière, et regardait!

Le reconnut-elle de son côté, ou ne fit-elle qu'obéir à une injonction qui lui était adressée ?

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aussitôt qu'Albert l'eut aperçue, il la vit relever vivement la glace et se rejeter dans le coin qu'elle occupait.

Peu après, la diligence s'arrêtait, et immédiatement *descendirent* à terre, Ellen d'abord, puis M. Boursault,

puis enfin une troisième personne, qui était vraisemblablement Laura.

A peine eut-il mis pied à terre, que M. Boursault se dirigea vers la rotonde, près de laquelle il trouva Tom.

Ils n'échangèrent que quelques mots rapides, après quoi Boursault rejoignit les deux femmes et s'éloigna avec elles.

Cependant, Tom à qui Boursault venait de donner ses instructions, était resté au milieu de la cour, surveillant la diligence que l'on allégeait de ses bagages, et cherchant à reconnaître, parmi les nombreux colis, ceux qui appartenaient à ses maîtres.

Toutefois, et bien qu'il parût porter à cette besogne toute l'attention d'un fidèle serviteur, il était évident qu'une préoccupation tout autre pesait en même temps sur son esprit.

A chaque instant, il relevait le front, et son regard sondait tous les coins de la cour.

Cela dura quelques minutes.

Puis, son visage vint à s'éclairer, et un geste énergique lui échappa, dont Albert ne comprit pas tout de suite le sens mystérieux.

Il continua de l'observer.

Mais à partir de ce moment, Tom ne donna plus qu'une attention sommaire au recollement des bagages, et quand il jugea qu'il était à peu près terminé, il mit une pièce d'argent dans la main de l'homme de peine, lui dit quelques mots à l'oreille, et ayant jeté un regard à droite et à gauche, il marcha vers Albert d'un pas ferme et décidé.

Le vieux serviteur l'avait reconnu dans l'angle plein d'ombre où il se dissimulait.

Albert lui tendit la main avec effusion.

— Bien! bien! dit Tom, d'une voix attendrie, vous êtes exact. Je m'y attendais et cela prouve que vous aimez la pauvre enfant, comme il faut qu'on l'aime.

— Ne pourrai-je pas la voir bientôt? demanda avidement Albert.

— C'est pour cela que je suis resté, répondit Tom. Miss Ellen a été bien malheureuse depuis votre départ; moi-même j'ai été l'objet d'une surveillance incessante, et il a fallu que je fusse retenu par le dévouement que je porte à l'enfant, pour ne pas abandonner la partie.

— Ah! que puis-je faire pour l'arracher à cette existence dont le mystère m'épouvante? s'écria Albert, avec résolution.

— Rien! dit Tom... rien encore, seulement, voyez-vous, il n'est pas possible que cela dure longtemps ainsi, et tout me porte à croire que nous approchons du dénouement.

— Quel dénouement?

— Je ne puis vous le dire. C'est Miss Ellen que cela regarde, et le malheur l'a rendue prudente et avisée. Toutefois, elle sent bien, elle-même, qu'il faut sortir à tout prix de cette situation, et, c'est dans ce but qu'elle m'envoie vers vous pour réclamer votre concours.

— Ah!... parle! parle! et s'il lui faut ma vie...

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit!

— Et de quoi donc?

— Voici ce que je suis chargé de vous dire. Aujourd'hui, soit à deux heures de l'après-midi, soit vers huit

heures, du soir, vous vous rendrez à l'église Saint-Roch.

— Après?

— Une fois là, vous observerez le troisième pilier de droite, et si vous y voyez une femme vêtue de noir et voilée, vous vous approcherez d'elle, et attendrez discrètement qu'elle vous adresse la parole.

— Ça sera Ellen?

— Probablement.

— Mais si je n'y trouve personne ?

— Cela pourrait arriver.

— Que faudra-t-il faire?

— Quitter la place... et rentrer chez vous où peut-être j'aurai pu vous faire remettre un mot ... Vous avez bien compris, n'est-ce pas, monsieur Albert?

— Oh ! parfaitement...

— Alors ... c'est tout !... et je m'éloigne ! — M. Boursault est devenu très-soupçonneux depuis quelques mois, et s'il se doutait de quelque chose...

— Que ferait-il? demanda le jeune enseigne.

Le vieux Tom eut un moment d'hésitation.

Peut-être allait-il parler.

Mais il fit un effort sur lui-même, et se contint :

— Miss Ellen vous dira tout cela, si elle le juge à propos, répondit-il. Moi, je dois garder son secret et en mourir même, s'il le faut !...

Et tournant brusquement les talons, il s'éloigna sans attendre de réplique.

Le même soir, vers huit heures, Albert pénétrait dans *l'église Saint-Roch.*

Dans l'après-midi, il y était déjà venu, vers deux heures, mais il n'y avait trouvé personne !

Il y revenait le soir ainsi que Tom l'y avait invité.

Il était près de huit heures.

L'église n'était plus éclairée que par quelques lampes aux clartés douces, et l'on ne distinguait qu'imparfaitement les objets.

Albert avança d'un pas incertain, profondément ému, le cœur troublé, craignant surtout de ne pas rencontrer celle qu'il cherchait.

Mais il eut à peine fait quelques pas, qu'un éclair de joie illumina son visage.

Derrière le troisième pilier de droite, il venait d'apercevoir une femme vêtue de noir et voilée.

C'était Ellen !

Il l'avait reconnue tout de suite; il s'approcha de la place qu'elle occupait, et discrètement, sans prononcer une parole, il s'agenouilla sur la chaise placée le plus près d'elle, et attendit.

Ce ne fut pas long.

Ellen était violemment émue aussi et pour un peu, Albert eût entendu son cœur battre dans sa poitrine.

Ce n'était pas cependant le fait de la démarche à laquelle elle s'était résolue qui lui communiquait ce trouble, et cette suprême hésitation.

Il y avait en elle une autre pensée plus grave dont son esprit était plein, et cette pensée l'absorbait tout entière.

Au bout de quelques secondes, Albert la vit courber le front, comme au moment de l'élévation, et presque aussitôt il comprit qu'elle allait parler.

— Ecoutez-moi bien, Albert, dit-elle, d'une voix faible comme un souffle, nous n'avons que peu d'instants à passer ensemble, et j'ai peur que nous ne soyons interrompus; il s'agit de choses graves. J'ai pris, depuis huit jours, une détermination qui a son danger, et comptant sur votre dévouement, sur votre amour, je n'ai pas hésité à m'adresser à vous.

— Vous savez bien, Ellen, répondit Albert, que ma vie vous appartient.

— Je le sais, Albert, et moi, je suis prête aussi à faire le même sacrifice. Mais c'est un autre service que j'ai à réclamer de vous.

— Comment?

— Êtes-vous disposé à faire ce que je vous demanderai?

— Sur mon âme, n'en doutez pas!

— Et quelque étranges que vous paraissent mes paroles, vous n'élèverez aucune objection, et obéirez sans hésitation?

— Je le jure!

— Merci... et à mon tour, Albert, sous ces voûtes saintes qui nous abritent, devant ce Dieu puissant qui nous écoute, encore une fois, je vous dis que je vous aime, et que jamais je n'aurai d'autre époux que vous!

— Ellen!

— Maintenant, écoutez-moi.

— Parlez! parlez!

Il y eut un moment de silence, pendant lequel Ellen croisa ses deux bras sur sa poitrine qui battait avec force.

Puis elle reprit :

— Il existe, depuis quelques années, à Paris, dit-elle, une personne qui y cache son existence mystérieuse dans quelque coin inconnu ; les recherches auxquelles notre Tom s'est livré pendant les moments très-rares que nous avons passés dans la capitale n'ont abouti qu'à des résultats négatifs, et, jusqu'à ce jour, il a été impossible de rien découvrir qui nous permette d'espérer une issue favorable.

— N'avez-vous donc aucun indice? fit Albert.

— Aucun.

— Et quel intérêt?

— Ceci est un des secrets qu'il m'est encore interdit de vous confier; mais je puis vous dire cependant que si, sous peu de jours, je ne parviens pas à connaître la retraite de cette personne, les dangers les plus terribles pourront la menacer.

— Et quel concours puis-je vous offrir en cette circonstance?

— Vous pouvez, d'ici demain, me procurer l'adresse que Tom a vainement cherchée.

— Moi! dit Albert.

— Oui, mon ami.

— Et comment...

Ellen ne répondit pas tout de suite, et on eût dit qu'une sorte de pudeur s'était emparée d'elle et qu'elle n'avançait plus qu'en tremblant dans cet entretien.

— Je ne suis point seule, poursuivit-elle, peu après, à m'intéresser à la personne dont je vous parle ; et je suis certaine que M. Boursault ne manque jamais de la *voir, chaque* fois qu'il vient à Paris.

— Il sait donc où elle demeure...

— Tom en est convaincu.

— Pourquoi alors ne pas vous renseigner auprès de lui?

— Si M. Boursault se doutait du but de la démarche que je tente à cette heure auprès de vous, il pourrait en résulter les plus grands malheurs.

— Est-ce possible?

— Vous voyez à quelle discrétion nous sommes condamnés, et combien il importe de nous hâter.

— Sans doute, Ellen, et je répète que je n'attends qu'un mot de vous pour agir. Mais, quel moyen employer? Parmi ceux dont je dispose, je n'en vois aucun.

— Il y en a un!

— Lequel?

Un frisson courut sur les épaules d'Ellen. C'était le moment critique, et elle se sentait près de défaillir.

Mais elle fit un effort violent sur elle-même, et reprit cette fois, d'un ton plus assuré et plus résolu :

— Monsieur Villeneuve occupe, m'a-t-on dit, une position importante dans la magistrature, et ses fonctions lui donnent une grande autorité sur tout le personnel de la Préfecture de police.

— Sans doute! fit Albert, étonné de ce début.

— Vous-même, peut-être, connaissez-vous quelques-uns de ces agents?

— En effet.

— Et dans cette hypothèse, j'ai pensé qu'il vous serait facile d'obtenir pendant quelques jours le concours actif de l'un de ces hommes, dont on m'a beaucoup vanté l'habileté.

— Vous voulez faire rechercher la personne inconnue? fit Albert.

— Je veux mieux que cela!

— Quoi donc?

— M. Boursault va passer une semaine à Paris ; pendant ce temps, il n'est pas douteux qu'il ne se rende à l'adresse que nous cherchons, et il suffira de le faire suivre pour surprendre le mystère qui nous échappe.

Albert fit un mouvement et jeta à Ellen un regard qui pénétra douloureusement son cœur.

— Ce que vous me demandez là, dit-il, est bizarre, et je vous avoue...

— Vous refusez?

— Je ne refuse pas, Ellen, mais il me répugne de me mêler à une investigation de ce genre.

— Le but en est sacré.

— Je n'en doute pas.

— Et j'ajouterai qu'il importe de prendre un parti sans tarder.

Albert garda le silence.

Il se passait en lui quelque chose d'inusité ; il s'attendait si peu à la proposition qui lui était faite, qu'elle le troublait profondément — il ne voulait pas la repousser, et pourtant il ne pouvait se résoudre à l'accepter.

— Albert, dit alors Ellen d'un ton brisé, votre silence est significatif, et je ne veux pas d'autre réponse. Votre loyauté se révolte à la demande que je vous adresse, et mon amour s'augmente de la répulsion qu'elle vous inspire. Oubliez donc ce que je vous ai dit, et croyez bien que, pour ma part, je ne garderai aucun ressentiment de votre refus... un jour peut-être me sera-t-il permis

de m'expliquer tout à fait, et vous comprendrez bien alors sous l'empire de quelle implacable nécessité j'ai sollicité votre concours.

Mais ne prolongeons pas davantage cette entrevue; mon absence pourrait être remarquée par M. Boursault, et il est prudent que je rentre au plus tôt.

Elle allait se lever, Albert la retint avec un cri étouffé.

— Non! non! par pitié, dit-il, ne partez pas, ne me laissez pas sur ces paroles; je n'ai pas été maître d'un premier mouvement; il m'a semblé, en effet, que mon honneur se révoltait en moi, à cette proposition insolite. Mais oubliez vous-même, Ellen, ce que j'ai dit. Mon cœur, ma vie, tout mon être sont à vous; disposez-en comme vous le voudrez.

Ellen comprima un sanglot de bonheur.

— Bien! Albert... Merci, dit-elle, le visage baigné de larmes. Tenez! jamais je ne vous ai tant aimé qu'en ce moment. Et croyez-moi, vous pouvez sans crainte remettre votre honneur entre mes mains. Il n'est plus à vous seul; il est à moi aussi, et il n'a ici aucune atteinte à subir!...

— Dès demain, je vous le promets, répondit Albert, un agent sera chargé de surveiller M. Boursault, et je saurai chaque jour quels quartiers de Paris il aura visités et quelles personnes il aura vues. Est-ce cela que vous voulez?

— Oui, mon ami.

— Comptez donc sur moi, Ellen, et pardonnez-moi le chagrin que je viens de vous causer.

— Ceci est notre dernière épreuve, mon ami.

nous réussissons, avant peu, je l'espère, vous pourrez dire à votre père que vous m'aimez, et rien ne s'opposera plus à notre bonheur!...

Puis, elle se leva sur ces mots et sortit lentement de l'église.

Quant à Albert, il resta un moment indécis, fit le tour de la nef pour donner à Ellen le temps de s'éloigner, et enfin descendit dans la rue Saint-Honoré.

A travers les impressions diverses qui l'avaient frappé durant l'entretien qu'il venait d'avoir, une chose surtout le préoccupait, et c'était moins le mystère auquel il se trouvait mêlé, que la personne qui en était l'objet, et cet intérêt bizarre que lui portait Ellen.

Pourquoi n'avait-elle pas voulu s'expliquer plus ouvertement, et puisqu'elle se confiait à lui, d'où venait qu'elle croyait devoir mettre des réticences à sa confidence?

Sa curiosité était vivement éveillée, et dès ce moment, toutes ses hésitations disparurent.

Lui aussi voulait savoir!

Il n'entendait pas avoir recours à son père pour le service qu'Ellen réclamait de lui.

Dès le premier moment, il avait songé à Nivert, dont la profession lui était maintenant connue, et c'est lui qu'il s'agissait de trouver.

Mais en quels lieux aller le chercher! Était-il seulement à Paris, et n'allait-il pas se heurter à des difficultés sans nombre?

Le hasard le servit à souhait.

Comme il longeait les Tuileries, dans l'intention de

gagner les quais, il entendit une voix qui fredonnait à quelques pas devant lui :

> Ah! comme on entrait
> Boire à son cabaret.

Albert tressaillit, et son regard n'eut pas de peine, à la lueur des becs de gaz, à reconnaître l'agent mélomane.

Il pressa le pas et le toucha de la main.

Nivert fit un saut de côté, et poussa un cri.

— Et quoi! c'est vous, M. Albert, dit-il, en se remettant aussitôt.

— Comme vous voyez, M. Nivert, répondit le jeune enseigne, et le hasard est un grand magicien, puisqu'il met sur mon chemin la seule personne que je désirais rencontrer.

— Oh! oh! fit l'agent; serais-je assez heureux pour que vous eussiez besoin de moi?

— Précisément.

— A quel propos?

— Eh mais, à propos de vos fonctions.

Les deux yeux de Nivert étincelèrent dans l'ombre.

> Quel est donc ce mystère...

balbutia-t-il, en enveloppant son interlocuteur d'un regard étonné.

— Il y a un mystère, en effet, répondit Albert, et j'ai pensé que vous voudriez bien m'aider à l'éclaircir.

— C'est mon métier.

— Seulement, je suis obligé de formuler certaines conditions préalables...

— Allez-y gaiement. Que faut-il que je fasse?

— Vous vous engagerez à me garder rigoureusement le secret, et à ne révéler à personne, quelque insistance que l'on fasse auprès de vous, le service que vous m'aurez rendu.

— Pas même à M. Villeneuve?...

— Encore moins à lui qu'à tout autre.

— Je comprends.

— Et vous consentez ?...

Nivert leva la main et dit :

— Je le jure!

— Je crois à votre parole, ajouta Albert, d'un ton sérieux, et je compte que vous n'y manquerez pas. Voici ce dont il s'agit :

Nivert s'apprêta à écouter.

XIII

COMMENT ON FILE UN HOMME.

Albert expliqua en quelques mots à son interlocuteur la mission délicate dont il désirait le charger, et Nivert l'écouta jusqu'au bout sans l'interrompre, manifestant seulement de temps à autre, par certains gestes étonnés, la surprise que lui causait la communication qui lui était faite.

Quand Albert eut achevé son exposé sommaire, il tourna un regard interrogateur vers Nivert, et lui demanda s'il acceptait la proposition.

Nivert s'inclina.

— Je n'ai rien à vous refuser, M. Albert, répondit l'agent ; d'ailleurs, ce que vous sollicitez est l'a, b, c du métier, et le *premier* débutant dans la carrière pourrait

s'en acquitter aussi bien que moi. Toutefois, j'ai une observation à vous soumettre.

— Parlez.

— Ce n'est pas à proprement dire, si j'ai bien compris, une surveillance qu'il s'agit d'exercer sur M. Boursault ; et qu'il aille ici ou ailleurs, là n'est pas le point essentiel; ce qu'il faut surtout découvrir, c'est la demeure d'une personne auprès de laquelle il doit se rendre, et dont vous ignorez l'adresse.

— Précisément.

— Vous n'avez d'ailleurs aucune idée du quartier qu'habite cette personne?

— Aucune.

— Vous ne savez ni ce qu'elle a fait, ni la vie qu'elle mène, et vous me paraissez ne pas même connaître son sexe.

— C'est vrai.

— Alors ce n'est pas pour vous que je travaille?

— Mais...

— Et je suppose que ce doit être pour M. Tom ou pour miss Ellen.

Albert regarda Nivert. Il était naïvement surpris de tant de pénétration.

L'agent se prit à sourire.

— Ne faites pas attention, continua-t-il; ça, c'est élémentaire, et il ne m'a pas fallu de grands efforts d'imagination pour en arriver là. Donc, c'est Miss Ellen?

— Je ne crois pas qu'il y ait intérêt à vous le cacher.

— *Il y* a, au contraire, bénéfice à me tout confier.

Dès ce moment d'ailleurs, j'y vois plus clair, et je vous promets que ce ne sera pas long.

— Prenez garde au moins que l'on ne soupçonne...

Nivert haussa les épaules.

— Allons donc! répliqua-t-il, avec une pointe de suffisance, ça nous connaît!... laissez faire — et puis, c'est une donnée! emboîter le pas à un honnête bourgeois de province qui ne songe qu'à flâner, qui s'arrête aux étalages, entre dans les magasins et croit reconnaître dans chaque personne qui passe un habitant de son arrondissement. Il n'y a pas, je vous assure, grand mérite à cela. Vous pouvez être certain que, demain soir, je vous aurai l'adresse de votre homme.

— Et vous m'aurez rendu un grand et sérieux service, dit Albert. Toutefois, c'est bien entendu, n'est-ce pas, et je ne crois point avoir besoin de vous le rappeler, vous me garderez le secret le plus absolu.

— C'est entendu, répondit Nivert, je ne parlerai que si vous m'en donnez vous-même l'autorisation expresse!

Sur ces mots, les deux hommes se séparèrent et Albert regagna le domicile paternel.

Il espérait n'y trouver que Jeanne et peut-être Charles de Renneville.

Mais, à sa grande surprise, il vit le salon éclairé, et Jeanne qui vint à sa rencontre lui apprit que son père était en grande conférence avec MM. de Renneville, père et fils, et une autre personne qu'elle connaissait moins, mais qu'on lui avait dit être le chef de la police de sûreté.

— J'espère, objecta Albert en souriant, que cett férence n'a pas pour objet de régler les condit

contrat. Le chef de la police me semblerait une superfétation.

— En effet, répondit Jeanne sur le même ton, il s'agit sans doute de choses plus sérieuses.

— Il n'y en a pas !

— Ah ! si tu plaisantes, c'est que tu as vu Miss Ellen !

Albert eut un regard radieux.

— Oui... oui ! dit-il avec effusion, elle est à Paris, je l'ai vue et elle m'aime.

— Alors, il faut en parler à M. Boursault.

— Elle ne le veut pas encore.

— Pourquoi ?

— Je l'ignore.

— Et tu ne le lui as pas demandé ?

— Non, mais demain, je le saurai !

— Que de mystères.

Une ombre glissa sur le front du jeune enseigne ; il fit quelques pas comme pour se retirer.

— Tu ne veux pas entrer ? demanda Jeanne.

— A quoi bon ! je serais pour ces messieurs un témoin gênant, et je préfère me retirer. Sais-tu de quoi il s'agit ?

— Je crois bien que c'est pour les faux billets de la Banque... tu sais !

— Encore...

— Depuis quelque temps, on assure qu'ils ont reparu ; Charles m'en a parlé ; il m'a dit que l'affaire est des plus bizarres, et l'on n'est pas éloigné de croire que le faussaire a des intelligences parmi le haut personnel de *la Banque* de France.

— Vraiment !

— Et puis, l'imitation est effrayante. Les hommes du métier prétendent que c'est, à n'en pas douter, l'œuvre d'un des plus habiles graveurs que l'on connaisse. M. de Renneville rappelait, à ce propos, que l'on a, il y a quelques mois, envoyé un agent dans le Midi ; c'est un homme très-rusé, rompu à toutes les finesses, et pourtant, il n'a rien découvert.

— Et que va-t-on faire ?

— Ça, je n'en sais rien. La conférence en était là, quand père a dit qu'il était urgent d'agir, et que dès demain M. Nivert serait invité à reprendre les investigations ; là-dessus, je suis sortie, et je n'en ai pas appris plus long.

— Eh bien ! conclut Albert avec enjouement, attendons la suite sans impatience. Et n'oublions pas, surtout, que c'est après-demain, à midi précis, en l'église de la Madeleine, que sera célébré le mariage de M. Charles de Renneville, avec Mlle Jeanne Villeneuve.

Le lendemain matin, ainsi qu'il l'avait promis au jeune enseigne, Nivert arrivait rue Saint-Honoré et se postait en face de l'hôtel de Lille et d'Albion.

Il avait pris un fiacre et s'était préalablement entendu avec le cocher — un ancien notaire — sur la conduite qu'il devait tenir...

Aux termes des instructions qu'il avait reçues, ledit cocher devait suivre Nivert, comme s'il eût été en maraude, s'arrêtant quand il s'arrêterait, et toujours prêt à le recevoir dans sa voiture...

Le cheval était, du reste, d'allure agréable à l'œil, et

paraissait apte à prendre indifféremment le pas ou le grand trot.

Il était midi moins cinq minutes.

Sous prétexte de se renseigner sur l'heure à laquelle on pouvait être certain de rencontrer M. Boursault, Nivert s'était présenté dès la veille au bureau de l'hôtel, et il lui avait été répondu que M. Boursault ne sortait jamais avant midi.

Il était bien sûr ainsi de ne pas le manquer.

Il se plaça donc en observation, derrière son propre fiacre, et tout en fumant un cigare, il attendit :

Quand on attend sa belle
Que l'attente (*bis*) est cruelle.

Il ne fredonna pas longtemps. Il y avait à peine dix minutes que midi avait sonné à l'horloge de Saint-Roch, quand il vit déboucher M. Boursault en personne.

Il était seul et paraissait mis avec une certaine recherche. Il se mit en marche et l'agent le suivit.

Et d'abord, comme si l'événement se fût chargé de donner raison aux prévisions de Nivert, ce fut une espèce de flânerie, distraite à chaque pas par les étalages des magasins, et qui évidemment s'annonçait comme n'ayant aucun programme arrêté.

M. Boursault alla prendre ainsi la rue Neuve-des-Petits-Champs, consacra trois minutes à la contemplation du théâtre Italien, traversa le passage et pénétra enfin dans la rue Choiseul.

C'était bien là le bourgeois qu'avait rêvé Nivert.

Et il s'en allait à quelque distance, marmottant entre les dents :

> Heureux habitants du beau pays de l'Angoumois,
> Séjour enchanté,
> Séjour de la simplicité.

Quand tout à coup, M. Boursault disparut, le laissant en face des magasins de la maison Delisle.

— Chapitre des emplettes! murmura Nivert. On va acheter une robe à Miss Ellen, et si c'est un homme de goût, il y mettra le temps.

Et Nivert alla engager au bout de conversation avec l'ancien notaire qui lui servait de cocher.

Au bout d'un quart d'heure au plus, M. Boursault sortit portant sous son bras un paquet d'un volume des plus modestes.

— Ce n'est pas une robe, remarqua l'agent, et de fait la petite n'a pas besoin de parure. Je flaire quelque coupon de Chantilly ou de points d'Angleterre. C'est mieux... mais c'est peut-être moins moral. Est-ce que le papa Boursault ferait le mauvais sujet à Paris?... Hum! hum!

Et sur cette observation, Nivert se prit à examiner celui qu'il suivait avec un peu plus d'attention, et tout à coup, il laissa échapper un geste de profonde surprise.

— Oh! oh! fit-il, où donc avais-je les yeux ce matin, et je me la fichais belle à moi-même, avec le *séjour de la simplicité*. Qu'est-ce que cela signifie?

Ce qui venait d'éveiller la curiosité de Nivert était, en effet, bien digne d'attirer l'attention.

Jusqu'alors, pendant le voyage d'Angoulême, et lors de son dernier voyage à Paris, M. Boursault lui était apparu avec les favoris grisonnants, les cheveux rares, et la mise un peu lourde d'un bon bourgeois campagnard.

Et à cette heure, il remarquait avec stupéfaction que les favoris étaient devenus noirs, que la chevelure était presque abondante, et que la tenue semblait annoncer quelque financier qui vient de lancer un transcontinental quelconque.

— Il y a quelque chose là dessous, pensa l'agent en devenant soucieux, et M. Albert fera bien de veiller sur son beau-père.

Tout en ruminant de la sorte, Nivert avait traversé le boulevard et enfilé la Chaussée-d'Antin.

Au coin de la rue de Provence, M. Boursault, qu'il ne perdait pas de vue, entra au *siége de Corinthe*, où il ne resta que quelques minutes, puis revenant sur ses pas, il se dirigea vers la rue de la Paix.

On sait que c'est dans ce quartier que demeurent nos plus riches et nos plus élégants joailliers.

M.Boursault pénétra chez l'un des plus achalandés, et il faut croire que le choix auquel il se livra fut long et difficile, car ce n'est qu'au bout d'une demi-heure que Nivert le vit reparaître.

Il était alors bien près de trois heures.

M. Boursault regarda sa montre, parut se consulter un moment, puis avisant un coupé de remise, il lui fit signe d'approcher.

— *Bon! dit* Nivert, nous touchons au dénoûment;

les courses banales sont terminées... maintenant, voici l'heure des courses intéressantes...

Il monta dans son fiacre, et pendant que, sur son invitation, le cocher se penchait vers lui :

— Tu vois bien ce remise, lui dit-il à voix basse; c'est lui qu'il s'agit de suivre sans en avoir l'air. Ouvre donc l'œil, et il y a cent sous pour toi, si je suis content.

— Suffit, bourgeois, répondit l'ex-notaire.

Et d'un coup de fouet retentissant, il enleva son cheval, qui partit au grand trot, sur les pas du remise.

La course fut longue.

Elle dura plus d'une demi-heure, au bout de laquelle le coupé s'arrêta devant une maison de la plus sordide apparence.

— Où sommes-nous ici ? demanda Nivert au cocher.

— Rue de Lourcine, bourgeois, répondit l'ex-notaire.

— Et le numéro de la baraque ?

— 17.

— Bon ! va te remiser au n° 20 et n'aie pas l'air d'y toucher.

Le cocher obéit.

Et pendant qu'il avançait, Nivert jeta un regard curieux sur la maison dans laquelle Boursault avait disparu.

— C'est là qu'est le mystère ! dit-il, en clignant de l'œil, et nous le connaîtrons dans quelques minutes.

XIV

LES TROIS MAGASINS.

A quelques heures de là, et comme il rentrait à son domicile, après son expédition, Nivert trouva chez son concierge un billet que l'on y avait déposé dans la journée, et que l'on avait recommandé de lui remettre dès son retour.

Il s'empressa de le décacheter, et y trouva une invitation de se rendre, dès sa réception, auprès du chef de la police de sûreté.

L'invitation était pressante et n'admettait pas de retard.

Nivert comprit qu'il n'y avait qu'à s'y conformer dans le plus bref délai possible.

Il monta donc à la chambre qu'il occupait, rédigea à *la hâte une note* contenant les renseignements que, sans

cet incident, il eût donnés de vive voix à Albert, et ce soin rempli, il se rendit chez le magistrat qui l'appelait.

Il était bien près de sept heures du soir.

Le chef de la police de sûreté venait de sortir, mais son secrétaire avait reçu l'ordre d'engager Nivert à se transporter chez M. Villeneuve à quelle heure qu'il se présentât.

Nivert se retira fort intrigué, et peu après, il arrivait chez le juge d'instruction.

Évidemment, il s'agissait d'une communication importante, et il ne voulait y apporter aucun retard.

Comme il montait l'escalier qui conduisait à l'appartement de M. Villeneuve, il se trouva en présence d'Albert qui descendait.

— Ah ! ah ! fit Nivert, cela tombe à merveille, je craignais de ne pas vous voir, et j'avais, à tout hasard, préparé un mot qui vous détaillait l'emploi de ma journée.

— Avez-vous réussi ? demanda vivement Albert.

— Au delà de toutes nos espérances. Seulement, il y a certaines particularités sur lesquelles j'aurai à appeler votre attention.

— Dans quel but ?

— Connaissez-vous M. Boursault ?

— Fort peu.

— Avez-vous quelque idée de ce qu'il peut faire quand il vient à Paris ?

— Aucune.

— Eh bien !... si vous voulez suivre un bon conseil... vous veillerez à cela avec le plus grand soin, et je ne doute pas que vous ne vous en trouviez bien.

— Que voulez-vous dire ?...

— Nous en recauserons.

— Pourquoi ne vous expliquez-vous pas tout de suite?

— Parce que l'on m'attend chez M. Villeneuve et qu'il y a urgence, à ce qu'il paraît. Prenez donc cette enveloppe... Vous trouverez sous ce pli tous les renseignements que vous désiriez, et si vous aviez besoin ultérieurement d'un supplément d'enquête, vous me trouverez toujours prêt à vous être agréable. Là-dessus, j'ai bien l'honneur de vous saluer, et je vais où le devoir m'appelle !...

Nivert remit à Albert la lettre qu'il lui annonçait et monta l'escalier.

Un moment après, il était introduit dans le cabinet de M. Villeneuve où le chef de la police de sûreté l'attendait.

— Enfin, vous voilà ! dit ce dernier dès qu'il l'aperçut, arrivez donc, maître Nivert, car nous avons besoin de vos services.

Nivert s'inclina, en s'excusant de se rendre si tard à l'appel qui lui avait été fait, et prit le siége qui lui était offert.

— L'affaire pour laquelle nous avons besoin encore une fois de votre concours, poursuivit le magistrat, est la suite de celle qui a nécessité votre dernier voyage à Angoulême et Jonzac.

— Les faux billets de banque, dit Nivert.

— Précisément.

— Les renseignements que j'ai recueillis dans mon voyage n'avaient pas apporté d'utiles éléments aux investigations commencées. J'avais parcouru le pays, et *sur aucun* point, je n'ai relevé d'indices graves..

— Nous savons cela.

— D'ailleurs, je croyais que les faussaires, prévenus peut-être de l'enquête qui s'effectuait, avaient suspendu toute fabrication, et que, depuis, la circulation avait cessé.

— C'était vrai, il y a huit jours encore.

— Et aujourd'hui?

— Cela recommence.

— Diable!

— Ce soir même, j'ai reçu, de trois iudustriels de Paris, des communications, appuyées de preuves irréfutables, qui attestent que les faussaires n'ont pas renoncé à leur industrie, et qu'en ce moment, ils exploitent la capitale avec une audace et une impudence qui semblent défier toute police. Il n'y a donc plus à s'endormir. Il faut que nous prenions immédiatement des mesures énergiques, pour qu'un pareil scandale soit promptement arrêté.

— C'est à Paris, en ce cas, répondit Nivert, que la surveillance va s'exercer ?

— A Paris, oui! Dès demain, vous vous rendrez dans les magasins dont voici les adresses, et vous essaierez de prendre là les éléments du signalement des faussaires. Il est vraisemblable, en effet, que nous avons ici affaire à une bande organisée, et que ce n'est pas la même personne qui présente les faux billets. Toutefois, nous avons besoin d'être édifiés à ce sujet, et nous comptons sur votre zèle et sur votre intelligence.

Nivert était devenu grave.

Le sourire stéréotypé sur ses lèvres avait disparu; son œil était pensif et sombre, et il ne songeait plus à fredonner quelque refrain favori.

Trois billets de mille francs étaient étalés sur la table, et il les examinait avec une véritable attention de connaisseur.

— Ainsi, dit-il, voici trois billets qui ont été présentés aujourd'hui dans trois magasins différents.

— C'est cela.

— Quels sont ces magasins ?

— Le premier, est la maison Delisle, que tout le monde connaît et qui est située, comme vous savez, rue de Choiseul.

— Très bien ! fit Nivert, en prenant note sur un carnet qu'il venait de tirer de sa poche.

— Le second vient du *Siége de Corinthe* qui est établi au coin de la rue de Provence.

Nivert fit un mouvement.

— Ah ! parbleu, dit-il, voilà une bizarre coïncidence.

— Quoi donc ? demanda M. Villeneuve.

— Oh ! un détail insignifiant, mais un hasard singulier. Aux heures où le faussaire exerçait son industrie dans les deux magasins que vous venez de citer, j'étais, moi, à deux pas de lui, et je l'ai peut-être coudoyé sans m'en douter. Mais ceci est peu intéressant. Voulez-vous , je vous prie, me dire l'adresse du troisième industriel exploité ?

— Celui là, c'est rue de la Paix, répondit le chef de la police de sûreté.

— Chez un joaillier ?

— Naturellement.

— Lequel ?

— *Turot, 22.*

Nivert releva son front pâle et sentit un frisson courir sur sa peau.

La sensation qu'il éprouvait était singulière, et mille pensées troublées avaient fait invasion dans son esprit.

Il cherchait à y mettre un peu d'ordre.

Ce qui lui arrivait était invraisemblable.

Et pourtant !

Cette coïncidence prenait des proportions qui manquent généralement aux événements qui sont le seul résultat du hasard.

Et puis !... ces particularités de costume, qu'il avait remarquées chez Boursault : ces soupçons vagues qui lui étaient venus... Ce visage, dont les transformations l'avaient frappé...

— Eh bien ? Qu'avez-vous donc? demanda M. Villeneuve en le voyant interdit.

Nivert secoua la tête avec force.

Il se rappelait qu'il avait promis à Albert de ne pas trahir le secret qu'il lui avait confié, et ne voulait rien faire avant de l'avoir revu.

Il ébaucha donc un sourire, et se tourna vers celui qui l'interrogeait :

— Ce que j'ai, répondit-il, ce serait bien difficile à définir. Je regrette de n'avoir pas été informé ce matin de ce qui se passait, car il n'est pas douteux que si j'avais eu l'éveil, peut-être, à cette heure, tiendrais-je un commencement de piste.

— Vous vous mettrez dès demain en campagne, objecta le chef de la police.

— Vous pouvez en être sûr.

— Et si vous avez quelques communications à me

faire, vous me trouverez jusqu'à six heures du soir à mon cabinet.

Nivert salua, et comme il jugea que la conférence était terminée, il se retira, et gagna la rue.

Il avait besoin de respirer.

Plus il réfléchissait à cette affaire, plus il lui semblait qu'il était sur la voie de quelque indice grave.

Il n'y avait pas jusqu'à son voyage d'Angoulême qu'il ne se rappelât avec une sorte d'inquiétude.

M. Boursault n'habitait-il pas entre Angoulême et Jonzac, les deux localités où la circulation avait paru se concentrer à un moment ?

Que voulaient dire ces bruits bizarres qui s'attachaient à son habitation, et lui avaient valu d'être appelée la maison du damné...

Que s'y passait-il et que fallait-il induire de cette sorte de terreur qu'il inspirait autour de lui ?

D'ailleurs, il y avait un mystère dans l'existence de cet homme. Les investigations sollicitées par Albert le prouvaient surabondamment, et entraîné malgré lui sur la pente des suppositions, Nivert se demandait quel rôle singulier jouait le jeune enseigne dans tout ceci.

Il était tard ; il regagna son logis fort soucieux, et ruminant ce qu'il ferait le lendemain.

A tout prix, il voulait voir Albert, mais il avait besoin de se consulter lui même avant d'entamer l'entretien sérieux qu'il voulait avoir avec lui.

Seulement, il prévoyait bien des difficultés de ce côté.

Il était fort perplexe :

> Allons ! Babet, un peu de complaisance...
> Mon lait de poule et mon bonnet de nuit.

murmura-t-il, d'un ton mélancolique, en se mettant au lit.

Nivert n'avait pas de Babet : il songea une partie de la nuit, et dormit à peine quelques heures.

Le lendemain, était le jour où Mlle Jeanne Villeneuve et M. Charles de Renneville devaient recevoir la bénédiction nuptiale.

Le bonheur, c'est chose grave, a dit un des grands poëtes de notre temps.

Et il semblait, en effet que la gravité de l'acte qui allait s'accomplir eût pénétré le cœur de la jolie petite Parisienne.

Elle ne riait plus, son front avait revêtu la belle pâleur de l'émotion, et son regard s'imprégnait d'une douce et tendre mélancolie.

Si l'on eût bien observé ses joues, peut-être y eût-on relevé la trace de quelques larmes.

Larmes de bonheur assurément, mais aussi de vagues appréhensions.

La pauvre enfant allait dire adieu à toutes les joies si pures qu'elle avait goûtées au foyer paternel.

Quelques heures encore, et il lui faudrait quitter sa petite chambre de jeune fille, pour entrer dans la demeure de son époux. Elle était au seuil d'un inconnu qui l'attirait et l'effrayait à la fois.

M. Villeneuve n'était pas moins troublé que la jolie enfant, et quand il vint la prendre et qu'il la baisa au front, sous sa belle couronne d'orangers, il eut toutes les peines du monde à ne pas fondre en larmes.

Pour lui, la séparation était plus douloureuse encore. C'était la joie de la maison qui s'envolait. Qu'allait-il devenir auprès de son foyer désormais solitaire ?

Cependant midi approchait et il fallait partir.

C'est à travers une haie de curieux que Jeanne fit son entrée dans la Madeleine, et si elle avait conservé à ce moment un peu de sa vanité enfantine des derniers jours, elle eût remarqué avec un vif sentiment d'orgueil que jamais union n'avait attiré une foule aussi compacte.

Albert y assistait, bien entendu, dans tout l'éclat de son costume de marin.

Au milieu de son émotion et de son trouble, Jeanne ne vit guère que lui et elle trouva la force de lui sourire quand elle prit place au fauteuil doré qui lui était réservé.

Quant à Albert, il faut bien que nous le disions, sa pensée était distraite, en ce moment, par un autre objet, et son regard fouillait infatigablement toute cette foule pour y chercher la seule personne qu'il désirait y rencontrer.

Le matin, au moment où il montait en voiture, un homme l'avait accosté.

C'était Tom.

Le vieux serviteur s'était penché rapidement vers lui.

— Avez-vous les renseignements ? demanda-t-il à voix *basse.*

— Oui, répondit Albert.

— En ce cas, tout à l'heure, à la sacristie, approchez-vous de Miss Ellen, et dites-lui ce que vous savez.

Et Albert attendait avec une impatience fébrile que la cérémonie fût terminée.

XV

A LA SACRISTIE.

Mais la cérémonie ne dura pas moins d'une heure, pendant laquelle Albert plongea vingt fois peut-être son regard inquiet dans la foule, sans pouvoir découvrir Ellen.

Une chose le frappa cependant à travers cette recherche, ce fut d'y reconnaître Nivert en habit noir, cravate blanche, et ganté avec un bon goût qu'il ne lui soupçonnait pas.

Que faisait-il là ? venait-il y exercer son singulier métier, ou n'était-ce pas plutôt pour lui parler qu'il n'avait pas craint de se mêler à cette foule élégante !

Ce ne fut, toutefois, qu'une impression passagère et qui ne tint pas longtemps contre les sentiments bien *autrement poignants* dont son cœur était troublé.

L'heure s'écoula au milieu de toutes ces préoccupations, et c'est avec une vive satisfaction qu'il vit enfin sa sœur, désormais Mme de Renneville, quitter l'autel et se diriger vers la sacristie.

Il s'empressa d'offrir le bras à la jeune fille dont on l'avait fait le cavalier, et il suivit le cortége qui passa une seconde fois sous le feu d'une double haie de curieux.

Pour arriver à la sacristie de la Madeleine, le lecteur le sait peut-être, on traverse un couloir étroit dans lequel il est à peu près impossible à deux personnes de s'avancer de front.

Or, pendant qu'Albert cherchait dans le trajet à protéger de son mieux contre les remous de la foule la jeune fille qu'il conduisait, il sentit tout à coup une main lui saisir le bras.

Il se retourna et reconnut Nivert.

— Vous, Nivert, ici ! fit Albert étonné.

Nivert haussa les épaules.

— Bon ! répliqua-t-il avec une bonhomie d'emprunt. Vous savez ! moi, je vais partout... Hier, rue de Lourcine ; aujourd'hui, à la Madeleine.

— Auriez-vous à me parler ?

— Précisément.

— A quel propos ?

— A propos de ceci et de cela, c'est-à dire de choses bizarres que j'ai à vous confier.

Tout en causant, ils avançaient, mais péniblement, pas à pas, et Albert s'excusait de temps à autre auprès de la jolie enfant qu'il avait au bras.

— Vous voyez ! dit bientôt le jeune enseigne, en s'a-

dressant à Nivert, il est difficile de suivre une conversation.

— En effet.

— Ne pourriez-vous remettre à demain ?

— Ça, je ne le puis pas.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est vraisemblable que demain je serai loin.

— Vous partez ?

— Dans trois heures.

— Pour longtemps ?

— Je ne sais.

— Mais où allez-vous ?

— A Angoulême.

— Et que comptez-vous y faire ?

— Oh ! ça, il ne faut pas y toucher ! répondit Nivert. Mais je comprends que vos instants soient comptés aujourd'hui, et si je ne puis vous rencontrer avant mon départ, eh bien, au petit bonheur ! Nous remettrons la conversation à mon retour.

Albert allait répliquer, mais un mouvement de la foule obligea les deux interlocuteurs à se retourner et ils aperçurent alors derrière eux une femme jeune encore, mise avec un grand goût, et dont le regard rapide comme l'éclair, sembla les envelopper tous deux dans une effluve électrique.

Albert n'eût peut-être pas autrement pris garde à l'incident, mais Nivert ne laissait rien échapper de ce qui pouvait lui paraître ou intéressant ou suspect.

Quand ils eurent fait quelques pas, il se pencha vive-

ment à l'oreille du jeune enseigne, et désignant la femme dont la foule venait de les séparer :

— Quelle est cette personne ? demanda-t-il à voix basse.

— Mais je ne la connais pas, répondit Albert.

— Avez-vous remarqué le regard qu'elle vous a lancé ?

— En effet.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Je l'ignore.

— Vous ne l'avez jamais vue ?

— Je ne pense pas, quoique pourtant il y ait dans sa personne un certain air que j'ai cru me rappeler.

— Il faut voir à cela.

— Que croyez-vous donc ?

— Moi ! rien, seulement j'ai toujours été convaincu que tout est bon à observer et qu'il n'y a rien d'absolument indifférent...

— Vous voyez des dangers partout.

— C'est une de mes vertus ! et celle-là, j'y tiens parce qu'elle m'a rendu plus d'un service. Mais je vous quitte ; je n'ai rien à faire où vous allez, et il faut que je veille à mes préparatifs de départ.

— Alors, je ne vous reverrai pas ?

— Je le crains ; cependant, je n'y renonce pas tout à fait, et si je puis vous rencontrer... soyez sûr que je n'y manquerai pas...

Et il s'éloigna.

Cependant, Albert venait d'atteindre le seuil de la sacristie, et la première personne que son regard devait y rencontrer était précisément celle qu'il cherchait.

Ellen !

Elle était là, manifestement préoccupée, et cherchant elle-même dans cette cohue l'uniforme brillant du jeune enseigne de vaisseau.

Du reste, la mission de protection que l'on avait confiée à Albert était accomplie.

Il recouvrait sa liberté, et en profita immédiatement pour rejoindre Ellen.

Mais au moment où il se disposait à la saluer, il s'arrêta stupéfait, et un nuage passa sur ses yeux.

A quelques pas de lui, il venait d'apercevoir, causant avec Boursault, la jeune femme sur laquelle, un instant auparavant, Nivert avait appelé son attention.

— Qu'avez-vous ? demanda Ellen étonnée.

— Là ! cette femme !... qui cause avec M. Boursault ! répondit Albert.

— Eh bien ?

— Qui est-elle ?

— C'est Laura.

Albert eut un frisson, et garda le silence.

Ellen insista.

— Voyons, expliquez-vous, dit-elle ; d'où vient que vous voilà interdit et muet, oubliez-vous que nous n'avons que quelques minutes à nous ?

— Vous avez raison, répondit Albert, et pourtant, il faut que je vous interroge encore. Dites-moi : cette femme qui est là, pensez-vous qu'elle ait intérêt à connaître le secret que vous m'avez confié ?

Ellen pâlit.

— Mon Dieu, dit-elle d'une voix tremblante ; est-ce *qu'elle se* douterait de quelque chose ?

— Je ne sais pas.

— Pourquoi cette question, alors ?

— C'est qu'il m'est venu un soupçon ; tout à l'heure, en me rendant ici je causais avec l'agent qui, hier, m'a prêté son concours pour la recherche que vous savez ; dans le couloir étroit que nous traversions, je ne me croyais entouré que d'indifférents et il n'y avait aucun danger à ce que notre entretien fût entendu ; mais, en me retournaut, j'ai aperçu près de moi...

— Laura !

— Elle-même.

— Elle vous écoutait !

— Je le crois.

— Et vous pensez qu'elle aura surpris...

— Je ne suis certain de rien, Ellen, mais on n'est pas maître d'un premier mouvement, et, en la retrouvant ici, avec M. Boursault, je n'ai pu me défendre d'une sérieuse appréhension.

Ellen resta quelques minutes pensive.

— Oui, en effet, reprit-elle, un instant après ; la coïncidence est bizarre... et il faut y prendre garde. Cependant, en y réfléchissant, il m'est impossible de voir là un danger sérieux, surtout si les nouvelles que vous m'apportez sont bonnes.

— Elles sont excellentes.

— Vous avez réussi ?

— Je le crois.

Et comme Ellen suppliait du geste et du regard.

— Hier, s'empressa d'ajouter Albert ; M. Boursault s'est rendu dans une maison de la rue de Lourcine, qui porte le *numéro* 17, et quand on a demandé au con-

cierge le nom de la personne qu'il était allé visiter, il a été répondu qu'elle s'appelait...

— Dites ! dites ! son nom ?

— On a répondu qu'elle s'appelait Christian Stern !

Ellen ferma les yeux, et se sentit près de défaillir.

— Ellen ! s'écria Albert, avec un cri aussitôt étouffé.

Mais la pauvre enfant était déjà revenue à elle ; elle passa rapidement la main sur ses joues que la pâleur menaçait d'envahir, et elle trouva la force de sourire.

— Enfin ! dit-elle, avec un profond soupir ; enfin ! Dieu a eu pitié, il vit, c'est lui. Oh ! Albert, que de reconnaissance ne vous devrai-je pas, et tout mon amour ne récompensera jamais le bonheur que vous m'apportez.

— Remettez-vous.

— Oui, il ne faut pas qu'on voie mes larmes de joie ; il faut que j'étouffe les battements de mon cœur, mon Dieu ! et dans l'horrible inquiétude où j'étais, j'oubliais moi-même de vous faire part d'un événement heureux que vous ne connaissez pas encore.

— Qu'est-ce donc? demanda Albert.

— Votre sœur et M. de Renneville doivent partir, dit-on, une heure après la cérémonie.

— C'est vrai !

— Ils resteront un mois absents.

— En effet.

— Et au retour, ils nous ont promis de nous venir visiter au château de Boursault.

— Est-ce possible?

— Les nouveaux époux s'y sont engagés et M. Villeneuve a promis lui-même de les venir chercher ! Vous

le voyez, mon ami, tout semble nous sourire désormais, et j'espère que le moment n'est pas éloigné où nos douloureuses épreuves seront terminées.

Cependant, après avoir été séparée d'Albert par les oscillations de la foule, Laura s'était empressée de pénétrer dans la sacristie, où elle savait qu'elle devait rencontrer Boursault.

Elle n'eut pas de peine à l'apercevoir donnant le bras à Ellen, et elle s'était précipitée vers lui d'un pas heurté mais résolu que les obstacles ne pouvaient pas arrêter.

Ainsi que Nivert l'avait supposé, elle avait écouté et entendu !

A tout autre peut-être, les paroles qui avaient frappé son oreille eussent paru banales et insignifiantes, mais pour elle, cela avait un sens qui devait la troubler.

Depuis l'aventure de la brèche du parc, Laura était tout à coup devenue sombre et taciturne ; elle vivait presque continuellement isolée, et mille pensées sinistres traversaient son cerveau à toute heure du jour.

Vainement Boursault avait-il cherché à la distraire ; il n'y avait pas réussi.

— Pourquoi te trouvai-je toujours inquiète et agitée? lui demanda t-il une nuit qu'il la rencontra, errant seule dans le parc.

Laura lui jeta un regard où brûlait une passion qui semblait par moments confiner à la haine.

— Que t'importe! répondit-elle d'un ton brusque.

— Désires-tu quelque chose qu'il soit en mon pouvoir de te donner?

— Non !

— Si tu le veux, nous quitterons ce pays.

— A quoi bon?

— As-tu peur que l'on ne soupçonne ce que nous faisons ici?

— Je n'ai peur de rien!

— Est-ce le souvenir de Christian Stern qui t'épouvante?

Un rire sardonique fut la seule réponse de la jeune femme à cette question.

— Enfin, parle! réponds, insista Boursault; et tu peux être certaine que tu seras satisfaite à l'instant même.

Laura garda le silence, et cette nuit, ils rentrèrent au château, sans échanger une parole.

Depuis, la jeune femme avait conservé la même attitude, et rien n'avait pu réussir à dérider son front soucieux.

Mais on eût dit que les paroles de Nivert eussent tout à coup réveillé les appréhensions qui dormaient au fond de son cœur.

Son front s'était redressé, un éclair avait jailli de ses yeux, et elle avait couru à Boursault.

Quand ce dernier la vit venir à lui avec cette démarche heurtée, un soupçon soudain traversa son esprit, et quittant le bras d'Ellen, il alla vivement à sa rencontre.

— Laura! dit-il d'un ton troublé, que se passe-t-il? Et pourquoi cette émotion où je vous vois?

— Il faut que je vous parle, répondit la jeune femme, sans s'inquiéter de savoir si on pouvait l'entendre.

— Plus bas! plus bas! fit Boursault.

— Vous avez peur?

— *Qu'y* a-t-il?

— Une chose inouïe, dont vous ne vous doutez pas, et que je viens d'apprendre à l'instant.

— Qu'est-ce donc ?

— Hier vous àvez été suivi.

— Moi !

— Et savez-vous l'homme que l'on avait lancé sur vos pas ?

— Parle ! parle !

— C'est M. Nivert, agent de la police de sûreté.

A cette révélation, Boursault fit un mouvement, et ses sourcils se contractèrent.

— Nivert ! un agent... répéta-t-il, c'est impossible !

— Tu doutes !

— Qui t'a dit que cet homme m'avait suivi ?

— Qu'importe ! si j'en suis sûre.

— Alors, il m'a vu entrer chez Delisle... chez...

— Ça, je l'ignore. Mais ce que je puis affirmer, ce que je viens d'entendre, c'est qu'hier, il était rue de Lourcine !

Boursault garda un moment le silence.

Évidemment les paroles de Laura avaient éveillé en lui une appréhension terrible qu'il cherchait à calmer, mais malgré ses efforts il ne parvenait pas à ramener le calme dans son esprit.

— Eh ! qu'importe qu'il soit allé rue de Lourcine ! répliqua-t-il bientôt avec vivacité. Qu'il m'ait vu entrer au n° 17, qu'il sache à cette heure, que j'ai visité Christian Stern, ce n'est pas là ce qui m'inquiète et me préoccupe.

— Cependant...

— Qu'il voie Christian, qu'il cherche à lui arracher son secret, je le répète, là n'est pas le danger.

— Mais s'il parle ?

— Il ne parlera pas.

— Si l'on découvre?...

— Non ! te dis-je. C'est impossible. Christian se taira, car je l'ai prévenu à nouveau et il sait que mes menaces ne sont pas vaines.

— Mais que crains-tu alors, si tu ne redoutes pas ses indiscrétions ?

— Tu ne devines donc pas ?

— Explique-toi.

— Tu ne comprends pas que si ce Nivert m'a suivi rue de Lourcine, c'est que depuis le matin il épiait mes démarches, qu'il connaît l'itinéraire que j'ai parcouru et qu'il a dû prendre note des magasins où je me suis arrêté.

— C'est vrai.

— A cette heure, peut-être, l'éveil est-il donné.

— Tu as raison.

— Et si l'on commence à soupçonner...

A son tour, Laura se tut, et une ombre passa sur son front.

— Que faire ? balbutia-t-elle, d'un ton agité.

Boursault secoua énergiquement la tête.

— Voyons ! voyons ! dit-il, il ne faut pas se laisser troubler par des craintes exagérées et ridicules, le péril d'ailleurs, s'il existe, n'est pas imminent, et il est certain que Villeneuve ne se doute de rien, puisqu'il m'a promis tout à l'heure de venir rejoindre sa fille au châ-

teau ; de ce côté, il n'y a donc encore rien à craindre... Mais ce Nivert !...

— Oh ! quant à lui, ajouta la jeune femme, je crois que, pendant quelques jours du moins, sa surveillance ne sera pas à redouter.

— Comment cela ?

— Si j'ai bien saisi le sens de ses paroles, il doit partir.

— Quand ?

— Aujourd'hui.

— Et où va-t-il ?

— A Angoulême.

Boursault tressaillit, et pressa ses tempes de ses deux mains.

— Décidément, dit-il, nous sommes sur une pente terrible, et il est urgent de prendre un parti. Écoute. Tu as bien vu cet homme, n'est-ce pas ?

— Je le reconnaîtrais entre mille.

— C'est bien.

— Et il n'est point ici ?

— Je ne le vois pas... à moins que... attends... je ne me trompe pas !

— Où est-il ?

— Là ! sur le seuil de la porte de sortie ; il a dû faire le tour, et il attend sans doute Albert à qui il n'a pu parler tout à l'heure.

Boursault suivit l'indication de Laura, et aperçut en effet Nivert qui, appuyé contre la porte, promenait son regard sur la foule.

Il pâlit.

Cet homme qui était là, qui, la veille, avait dû le

filer, et qui, à cette heure, connaissait une partie de son secret, cet homme, c'était le voyageur de la diligence avec lequel il avait fait, quelques mois auparavant, le trajet de Paris à Angoulême.

Une sueur froide perla à son front.

— Qu'as-tu donc ? demanda Laura, qui l'observait.

— Je suis édifié ! répondit brusquement Boursault, et ma résolution est prise.

— Que vas-tu faire ?

— Je pars.

— Quand cela ?

— Aujourd'hui.

— Tu retournes à Angoulême ?

— Il n'y a pas de temps à perdre. Rien n'est encore désespéré. J'aurai mille prétextes pour expliquer ce départ précipité et d'ailleurs, à tout prix, il faut que je sois au château avant que cet homme n'y arrive.

— Tu penses donc que c'est là qu'il se rend ?

— J'en suis sûr.

— Mais nous-mêmes, que ferons-nous ?

Boursault réprima un geste de contrariété violente.

— Vous !... répondit-il... vous resterez ici quelques jours encore. Albert et son père s'étonneront moins de mon départ, quand ils verront que je vous laisse à Paris ; toutefois, sous trois jours au plus vous vous remettrez en route. Vous direz qu'il m'est parvenu des lettres pressées. Vous imaginerez un accident qui réclame indispensablement ma présence ; tous les prétextes seront accueillis sans contrôle par Albert, et quant à son père, *la douleur* de la séparation l'empêchera de penser à

autre chose qu'à Mme de Renneville. C'est convenu, et je vous laisse !

Boursault était profondément agité, et plus inquiet, à coup sûr, qu'il n'eût voulu le laisser paraître.

Il gagna la porte à pas rapides, et c'est à peine si, en passant auprès de Nivert, il remarqua que ce dernier l'avait salué. Nivert n'avait rien perdu de la mimique de cette conversation qui venait de s'échanger entre Boursault et Laura, mais il n'était pas parvenu à comprendre quel pouvait en être le sujet.

Il attendait Albert.

A mesure que le moment du départ approchait, moins il se sentait disposé à s'éloigner sans lui avoir parlé.

Lui aussi, comme Boursault, se croyait sur une pente mystérieuse, et bien qu'il ne devinât pas encore où elle allait aboutir, avant de s'y laisser entraîner il n'entendait pas que rien pût lui faire obstacle dans l'entreprise qu'il allait tenter.

Il avait promis à Albert de ne point révéler la mission dont il l'avait chargé, et ne voulait point manquer à sa parole.

Il était donc indispensable qu'il le vît pour se faire relever de son serment de discrétion.

Mais il était dit que Nivert jouerait de malheur ce jour-là.

La foule avait passé... la sacristie commençait à se vider, et il n'y restait plus guère que les parents et quelques rares amis.

Le moment était donc favorable, et il crut pouvoir se rapprocher du jeune enseigne.

Mais, au moment où il allait l'aborder, Jeanne quitta

tout à coup son époux, et courut à Ellen qu'elle embrassa avec une tendre effusion.

— Eh quoi ! lui dit-elle, d'un ton de doux reproche, voilà que vous vous tenez à l'écart, et c'est à peine si j'ai pu serrer vos mains, et vous dire combien je vous aime... C'est Albert qui en est cause, j'en suis sûr, et il est si indiscret...

Puis, à voix basse, en se penchant à son oreille, et tout en serrant la main d'Albert qui était à son côté :

— Je gage, ajouta-t-elle, qu'il vous parlait encore de son voyage d'Islande.

Ellen se prit à rougir, et étouffa un sanglot.

— Oh ! vous êtes méchante, balbutia-t-elle un peu interdite.

— Non! répliqua vivement Jeanne, mais il m'a si souvent parlé de Reykjavick — vous savez prononcer ça, vous, Mademoiselle — il m'a si souvent raconté les soins que vous lui avez prodigués, que voilà bien longtemps déjà que je vous connais et que je vous aime.

— Comme vous êtes bonne !

— Pas pour tout le monde, demandez à Albert ; mais pour vous, je serai une amie et mieux que cela même.

— Quoi donc ?

— Une sœur !... murmura la jolie épousée.

Et comme Ellen devenait pâle, tout d'un coup, de rouge qu'elle était :

— Non!... Ne parlons pas de cela, poursuivit Jeanne, Charles a accepté la gracieuse invitation que lui a faite M. Boursault. Dans quelques semaines nous serons près de vous, et le soir, sous les charmilles, au clair de lune, *vous m'ouvrirez* votre cher petit cœur, et nous tâche-

rons, n'est-ce pas, à nous deux, de faire quelque chose pour le bonheur de mon Albert qui le mérite bien.

Les deux femmes s'embrassèrent encore une fois avec un charmant abandon. Puis M. Villeneuve ordonna le départ et l'on regagna les voitures.

Albert descendit donnant le bras à Ellen, et Nivert le vit passer, cette fois encore, sans pouvoir lui adresser le plus petit mot.

En présence d'Ellen surtout, il n'eût voulu lui faire aucune confidence, et il se résigna à remettre à d'autres temps.

Du reste, les événements qui se préparaient devaient bientôt lui procurer des distractions d'un genre tout différent, et il allait se trouver, dès le jour même, bien autrement intéressé par les premiers incidents de son voyage.

En effet, au moment où il arrivait dans la cour des Messageries, il aperçut les voyageurs pour Angoulême groupés autour de la diligence, et entourant le conducteur qui, sa feuille à la main, faisait l'appel de ses compagnons de route.

C'était là une chose banale, et à laquelle, en d'autres circonstances, il n'eût pas prêté la moindre attention.

Mais le premier nom qu'il entendit lui fit faire un soubresaut ; et il bondit, avec un tressaillement, vers la voiture.

— M. Boursault ! avait appelé le conducteur.

Et il vit aussitôt apparaître M. Boursault en personne qui enjamba immédiatement le marchepied, et disparut dans le coupé.

— Oh ! oh ! qu'est-ce que cela signifie ? murmura Nivert qui devint pensif.

Et sa rêverie ne cessa que lorsque son tour fut venu de grimper les échelons qui devaient le conduire à l'impériale.

Un instant après, la diligence s'éloignait, au galop de ses cinq chevaux percherons.

XVI

LA COURSE MYSTÉRIEUSE.

Cependant, M. et Mme de Renneville étaient partis, en chaise de poste, et Albert restait seul, tandis que M. Villeneuve allait chercher dans l'accomplissement de ses fonctions une distraction au chagrin qu'il éprouvait.

Albert était heureux sans doute d'avoir revu Ellen, heureux surtout de l'espoir qu'on venait de lui donner de quelques semaines passées au château de Boursault, mais une pensée triste l'obsédait, et il sentait bien des obstacles se dresser encore entre lui et l'avenir qu'il rêvait.

Ce qui l'attristait surtout, c'était l'inaction à laquelle il était condamné. Il eût voulu parler à son père, il lui semblait que ce mystérieux obstacle qui s'opposait à

son bonheur devait être bien redoutable puisque Ellen n'osait pas le lui faire connaître.

Le soir il rentra de bonne heure, alla serrer la main de son père et gagna sa chambre.

Comme il allait y pénétrer, son domestique vint à lui et lui remit une lettre que l'on avait apportée dans la soirée.

Dès le premier regard qu'Albert jeta sur la lettre, il frissonna.

C'était l'écriture d'Ellen.

Voici ce qu'elle contenait :

« Demain soir, vers six heures, prenez une voiture, et allez m'attendre au coin de la rue Saint-Roch et de la rue d'Argenteuil ; si je puis tromper la surveillance dont je suis l'objet, j'irai vous retrouver entre six heures et six heures et demie. Dans le cas contraire, c'est-à-dire si vous ne me voyez pas à six heures et demie ne m'attendez pas plus longtemps ; c'est que je n'aurai pas pu venir. »

Albert lut à plusieurs reprises le billet qu'il avait sous les yeux, et mille pensées confuses et contradictoires vinrent tour à tour troubler son esprit.

Le lendemain, vers cinq heures et demie, il quitta M. Villeneuve, à qui il avait annoncé qu'il dînait avec un de ses amis.

Pendant toute la nuit et toute la journée même, le jeune enseigne n'avait fait que songer à la lettre qu'il avait reçue, mais sans parvenir à en deviner le sens.

Quel service Ellen pouvait-elle réclamer de lui? Pourquoi cette démarche qui ressemblait à une fuite? Quel

projet avait-elle formé, et ne préméditait-elle pas d'abandonner une demeure dans laquelle il était certain que sa vie était tourmentée de la façon la plus cruelle ?

Il se perdait en conjectures.

Aussi, est-ce avec une vive satisfaction, un véritable soulagement même, qu'il vit arriver l'heure du rendez-vous qui lui était assigné.

Vers cinq heures et demie, il prit une voiture, donna ses instructions au cocher, et peu d'instants après, il s'arrêtait au coin de la rue Saint-Roch et de la rue d'Argenteuil.

Une fois là, il attendit.

Six heures sonnèrent, puis le quart, puis la demie, et enfin, il vit déboucher de la rue Saint-Honoré un homme et une femme qu'il reconnut du premier coup d'œil.

C'était Tom et Ellen.

Ils s'arrêtèrent auprès de la voiture, et, quand Tom se fut assuré que c'était bien le jeune enseigne qui en occupait l'intérieur, il ouvrit la portière, fit entrer Ellen, et monta lui-même lestement sur le siége.

Alors, il dit quelques mots rapides au cocher, et la voiture s'éloigna.

Cependant Ellen avait pris place sans prononcer une parole ; sa poitrine battait avec force, elle ne put que serrer avec énergie la main d'Albert qui avait pris la sienne.

— Mon Dieu ! que se passe-t-il donc ? demanda ce dernier, et pourquoi cette démarche mystérieuse qui paraît si vivement vous émouvoir ?

— Ne m'interrogez pas encore, mon ami, répondit Ellen, voyez ! me voici toute tremblante. L'entrepris

que je tente aujourd'hui est dangereuse, plus que vous ne pouvez le penser, mais je n'ai qu'une crainte cependant, et c'est qu'un obstacle imprévu m'empêche de la mener jusqu'au bout.

— Vous ne voulez rien me dire ?

— Tout à l'heure, demain, plus tard, si vous saviez ! ce n'est pas seulement pour moi, que je frémis.

— Et pour qui donc ?

Ellen ne répondit pas.

— Où allons-nous? insista Albert.

— Voyez-vous, poursuivit Ellen ; ce n'était plus possible ! mieux vaut encore affronter le danger, que de continuer à vivre au milieu de telles appréhensions. Moi, je ne le pourrais plus d'abord, et puis, avec vous près de moi, je sens que je suis protégée, et qu'au besoin je serais défendue.

— Ah ! toute ma vie vous appartient ! s'écria Albert.

— Oui, vous êtes brave, généreux, et d'ailleurs, je sens si bien que vous m'aimez !

— Ellen !

— Je n'ai pas dormi de toute la nuit : j'ai pensé à vous et aussi...

— A qui ?

— Il me semble que je suis au seuil du bonheur, que je n'ai qu'à étendre la main, et malgré tout cela, tenez, je suis bien malheureuse.

La voiture brûlait le pavé. Tom avait vraisemblablement promis un généreux pourboire au cocher, car celui-ci ne ménageait pas ses chevaux, et les pauvres bêtes, qui n'espéraient cependant aucune récompense, *déployaient* un zèle et une ardeur inaccoutumés.

Elle avait traversé la place de la Concorde, enfilé les quais, franchi les ponts et elle venait de s'engager dans le dédale des rues étroites du quartier latin.

De temps à autre, Albert jetait à travers la glace un coup d'œil au dehors, pour se rendre compte de l'itinéraire qu'on lui faisait suivre, et quoique les quartiers de Paris ne lui fussent pas familiers, pourtant, il commençait à avoir un vague soupçon du lieu où l'on se rendait.

Et quand enfin, le fiacre ralentit sa marche, comme pour annoncer qu'il approchait du but de sa course, le jeune enseigne se tourna brusquement vers Ellen.

— Mais nous sommes rue de Lourcine ! s'écria-t-il vivement.

— Oui, mon ami, répondit Ellen.

— Et la personne chez laquelle vous vous rendez, c'est M. Christian Stern.

Ellen comprima sa poitrine de ses deux bras.

La voiture s'était arrêtée, Tom avait sauté sur le trottoir; et il venait d'ouvrir la portière.

— Nous sommes arrivés, dit-il à Ellen.

Et la jeune fille descendit aussitôt ; mais comme elle se disposait à pénétrer dans la maison devant laquelle elle se trouvait, Tom l'arrêta d'un geste de respectueuse autorité.

— C'est bien décidé, n'est-ce pas, Miss Ellen, dit-il d'un ton grave, vous avez réfléchi mûrement à l'acte que vous allez accomplir ?

— Oui ! répondit Ellen ; il le faut, je le veux !

— Et si quelque malheur survient, que je ne puisse

pas conjurer, vous n'en voudrez pas à votre vieux Tom de ne pas vous avoir retenue ?

— Non ! non ! C'est la seule occasion favorable qui nous soit offerte, je ne veux pas la laisser échapper.

— Qu'il soit donc fait selon votre volonté, Miss, conclut Tom. Maintenant que Dieu qui vous voit vous protége contre vos ennemis !

Et ils s'engagèrent dans l'allée obscure.

Au bout de quelques pas, le vieux serviteur s'arrêta.

— M. Christian Stern? demanda-t-il au concierge.

— Au troisième, la porte à gauche, répondit ce dernier.

Et Tom, suivi d'Ellen, commença à monter l'escalier.

Au troisième étage de cette maison, la porte qui se trouvait à gauche du palier ouvrait sur un *appartement* composé de deux pièces, qui, depuis longues années, était occupé par un homme du nom de Christian Stern.

Nous avons déjà dit à peu près ce qu'il était physiquement.

Un vieillard de soixante ans environ, grand, sec, d'allures sombres, et présentant dans sa physionomie quelque chose d'humble et de doux qui éveillait presque instantanément la sympathie.

Il était fort connu dans le quartier, où il vivait modestement. On assurait qu'il occupait un petit emploi de teneur de livres dans une fabrique située sur la rive droite.

Il payait son terme avec une exactitude rigoureuse, se montrait relativement généreux envers son concierge, et passait, grâce à ces habitudes, pour le locataire le *plus rangé* et le plus honnête de l'arrondissement.

Quand il s'était présenté pour louer, — il y avait bien longtemps de cela, — il n'avait fait aucune observation sur l'état des lieux, mais prenant à part le concierge auquel il glissait en même temps une pièce de cinq francs dans la main :

— Mon ami, lui dit-il, cet appartement me convient et je l'arrête. Toutefois, avant de vous signer aucun engagement, j'ai une prière à vous adresser.

— Laquelle ? demanda le concierge.

— Je viens habiter ce quartier, parce que je ne veux pas être importuné par les visiteurs. Je connais peu de monde, et pourtant je crains encore d'être dérangé ; vous ne donnerez donc mon nom à personne, si ce n'est au facteur de la poste, et à toutes les personnes qui me demanderaient, vous répondrez que vous ne me connaissez pas.

— Cela sera fait !

— Je ne mets à cette recommandation qu'une seule exception. De temps à autre peut-être viendra-t-il une personne que je tiens particulièrement à recevoir. Pour cette personne, j'y serai toujours.

— Et quel est son nom ?

— M. Boursault.

Les choses se passèrent de la sorte pendant plusieurs années, et ce fut seulement après la représentation de l'Opéra, que Christian Stern modifia les recommandations premières.

A partir de ce jour, en effet, le concierge reçut carte blanche, et il fut autorisé à laisser monter tous les visiteurs qui se présenteraient.

Ce soir-là, Christian Stern était rentré de bon

heure. La veille, il avait vu Boursault, et l'on avait remarqué que chaque fois qu'il recevait cette personne, il était pendant quelques jours plus agité et plus sombre.

Il était seul. Il venait d'achever son modeste repas, et le coude appuyé sur un petit bureau dont un tiroir était ouvert, il s'absorbait dans la contemplation d'un daguerréotype où l'image reproduite commençait à s'effacer et à ne plus offrir que de vagues et imperceptibles contours.

Parfois un profond soupir s'échappait de sa poitrine, et deux larmes brillaient dans ses yeux.

Quelque temps s'écoula ainsi, puis, tout à coup, il se prit à tressaillir.

On venait de frapper.

Il replaça brusquement le portrait dans le tiroir qu'il ferma, et se tournant vers la porte :

— Entrez ! dit-il d'une voix émue.

La porte s'ouvrit, et Tom parut sur le seuil.

Christian fit un mouvement, et pâlit.

— Tom ! s'écria-t-il d'une voix qui s'étrangla dans sa gorge.

Le vieux serviteur mit un doigt sur ses lèvres.

— Est-ce que tu n'es pas seul ? demanda encore Christian.

— Non, répondit Tom.

— Boursault te suit ?

— Ce n'est pas Boursault.

— Mais qui donc alors ?... Parle... réponds. Qui a osé trer jusqu'ici ?

XVII

CHRISTIAN STERN.

Le malheureux n'acheva pas.

Derrière Tom, la porte venait de s'ouvrir doucement et Ellen était entrée, pâle aussi, d'un pied timide, et sans presque oser lever les yeux.

A cette vue, Christian Stern jeta un cri et se dressa, l'œil hagard, et les deux mains attachées à son front.

— Mon Dieu! balbutia-t-il hors de lui, est-ce bien elle que je vois... n'y a-t-il pas là quelque mensonge horrible du hasard, et ne suis-je pas le jouet de la plus cruelle des illusions!

Ellen s'était approchée, et pendant que Tom veillait sur la porte restée ouverte, la pauvre enfant s'était agenouillée auprès de Christian et lui baisait les mains avec une tendresse muette.

— Non ! non !... dit-elle enfin, vous ne vous trompez pas !... C'est bien moi qui suis près de vous, Ellen ou Blanche, comme vous voudrez m'appeler... mais votre fille aimante, dévouée, qui n'a pu résister au bonheur de venir à vous, et qui a bravé tous les dangers pour vous dire qu'elle vous aime.

Christian Stern ne répondit pas.

D'un mouvement fébrile et pour ainsi dire inconscient, il avait marché à pas heurtés vers la porte qu'il ferma à double tour, d'un geste violent et saccadé.

Puis, se tournant avec un regard soupçonneux et sombre vers le vieux serviteur :

— Personne ne vous accompagnait? demanda-t-il à voix basse.

— Non, répondit Tom, nous sommes venus seuls.

— Et nul ne vous a suivis ?

— Je crois pouvoir l'affirmer.

— Où est donc Boursault ?

— Il est parti.

— Et l'autre?

— Laura !

— Où est-elle? Que fait-elle ? D'où vient qu'elle n'est pas ici ?

— Nous l'avons laissée à l'hôtel prétextant une course indispensable, et elle nous a cru.

Christian Stern eut un sourire amer.

— Soit ! dit-il, soit ! Vous avez commis une grande prudence peut-être. Mais, je n'ai ni la force ni la nté de vous la reprocher. D'ailleurs, c'est assez frir, c'est assez trembler. Dieu ne nous abandon-

nera pas toujours, et l'heure où je dois cesser d'être lâche est venue enfin !

En parlant ainsi il était revenu à sa place, et en retrouvant Ellen toujours agenouillée, les mains jointes et les yeux levés vers lui, il lui tendit ses deux bras ouverts.

Ellen courut s'y réfugier.

Il n'y eut pas un mot d'échangé entre le vieillard et la jeune fille, mais pendant quelques secondes, ce fut un doux murmure de sanglots et de baisers.

— Pauvre et chère enfant, balbutia Christian, en la contemplant avec une ivresse qui touchait à la folie, si tu savais comme j'ai souffert, et toutes les larmes que j'ai versées ! Mais je ne pouvais pas, j'avais peur pour toi, pour moi peut-être aussi, et je n'osais jeter le cri d'alarme du fond de l'abîme où j'avais roulé.

— Quelle misérable et douloureuse existence vous avez menée ! murmura Ellen.

— Savais-je seulement ce que tu étais devenue.

— Moi, je priais Dieu chaque jour pour vous, et j'attendais, appelant les puissances du Ciel à mon aide.

Christian enveloppa la pauvre enfant d'un long regard d'amour.

— Oui, tu as souffert, toi aussi, dit-il, mais à travers la joie qui m'inonde, au milieu du bonheur que j'éprouve, sais-tu, il y a une chose qui m'inquiète.

— Laquelle ?

— Une chose que je ne m'explique pas.

— Parlez.

— Et je me demande qui a pu, tout d'un co

donner ainsi le courage qui t'a manqué jusqu'à présent!

Ellen eut un sourire d'une céleste expression, et son regard se voila d'une tendre et naïve pudeur.

Mais cette impression de délicate timidité dura peu, et presque aussitôt, elle se pencha avec une douceur câline à l'oreille du vieillard.

— Vous demandiez à l'instant, dit-elle, si nous étions venus seuls, et Tom vous a répondu que nul ne nous accompagnait.

— En effet.

— Eh bien, Tom s'est trompé.

— Comment?

— Dans la voiture qui m'a conduite ici, il y avait une personne dont j'avais réclamé la protection.

— Un homme!

— Précisément!

— Qui cela?

— M. Albert Villeneuve.

— Mais pourquoi sa présence, pourquoi?...

— Parce qu'il m'a semblé que le seul homme auquel je pusse demander une pareille protection, était celui-là même que j'avais choisi pour mon époux!

— Que dis-tu?

— Je l'aime.

— Et lui?

— Oh! lui, c'est le cœur le meilleur et le plus loyal qu'une femme ait jamais pu rêver.

Au lieu de répondre, Christian Stern s'était pris à réfléchir.

Le front penché, l'œil inquiet, il cherchait à se rappeler.

— Voyons! voyons! dit-il bientôt, en relevant la tête, mais c'est cela, je le connais.

— Vous!... s'écria Ellen.

— Je l'ai vu.

— Où cela?

— A l'Opéra... il y a longtemps déjà... Ce doit être lui.

— C'était lui, en effet.

— D'où vient alors... fit Christian... qu'il n'est pas ici! Il t'attend, dis-tu, il t'accompagne. Eh bien! je veux le voir, moi aussi, et puisque Dieu nous a fait la joie de nous réunir, j'entends qu'il prenne sa part de notre ivresse.

Ellen sentit, à ces paroles, son cœur se fondre dans sa poitrine, et elle se tourna vers Tom avec un geste vif et prompt.

— Va! va! dit-elle, ne perds pas de temps, l'heure s'écoule, nous n'avons plus que quelques minutes à rester ici, et il importe...

Tom avait déjà couru à la porte.

D'une main empressée, il fit jouer la clef dans la serrure, et il allait franchir le seuil, quand, tout à coup, il recula effaré, en proférant une exclamation où la terreur se mêlait à la surprise.

— Laura! balbutia-t-il, en se précipitant vers Ellen comme pour la protéger.

— Laura! répéta Christian, debout, pâle, et la poitrine haletante.

C'était Laura, en effet, qui venait d'apparaître et dont la silhouette se détachait sombre et farouche dans le cadre de la porte.

Son regard aux reflets d'acier s'attachait avec une ardente fixité à Ellen, et un sourire d'une implacable ironie errait sur sa lèvre crispée.

Les deux hommes semblaient atterrés autant que surpris, et pendant quelques secondes, un silence sinistre régna dans la chambre.

Ce fut Tom qui, le premier, recouvra son sang froid et sa présence d'esprit.

Il prit résolûment la main de la jeune fille qui était restée muette, et faisant un pas vers la porte :

— Venez, Miss Ellen, dit-il, d'un ton presque impérieux, notre tâche est maintenant accomplie, et nous n'avons plus rien à faire ici. Venez !

Ellen adressa un regard à Christian Stern, et suivit le vieux serviteur sans répondre.

Quand ils atteignirent le seuil, Laura s'était effacée pour les laisser sortir.

Mais au moment où Tom passait devant elle, elle lui lança un regard imprégné d'une aveugle colère.

— Nous nous retrouverons bientôt, dit-elle d'une voix acérée, et alors, vous aurez à rendre compte de votre conduite.

— Oui, dit Tom, sans se déconcerter, nous nous retrouverons, je l'espère, et désormais, il faudra bien que Dieu choisisse entre nous !

Et il s'éloigna entraînant Ellen après lui.

La pauvre enfant était plus morte que vive.

Comme l'oiseau sous l'œil du vautour, elle sentait son cœur palpiter dans sa poitrine; le souffle s'arrêtait sur ses lèvres, et l'ombre obscurcissait son regard.

Elle eut beaucoup de peine à descendre les trois

étages, et ne recouvra un peu de force et de sécurité, que lorsqu'elle eut pris place dans le fiacre à côté d'Albert.

Ce dernier avait un vague soupçon de ce qui s'était passé. Tout au moins, devinait-il que la présence de Laura qu'il avait vue un moment auparavant avait dû troubler la visite qu'Ellen faisait à Christian.

Dès que la voiture se fut remise en marche, et que la jeune fille eut repris possession d'elle-même, il voulut l'interroger, et lui demanda la cause de son émotion et de son trouble.

— Vous voilà tout émue et tremblante, lui dit-il; avez-vous donc quelque malheur à redouter?

— Non! répondit Ellen; non, je ne le crois pas du moins, mais l'arrivée de cette femme m'a épouvantée.

— Pourquoi?

— Si vous saviez combien j'ai été malheureuse par elle.

— Mais que craignez-vous, enfin?

Ellen pressa son front de ses deux mains.

— Ecoutez, répondit-elle d'une voix saccadée, vous voyez avec quelle rapidité les événements se précipitent; il est probable que ce qui vient d'arriver avancera notre départ pour Angoulême, et je crains bien de n'avoir plus le bonheur de vous revoir.

— Que dites-vous?

— Toutefois, poursuivit Ellen, j'ai plusieurs recommandations à vous faire, et que vous observerez, n'est-ce pas, quoi qu'il arrive.

— N'en doutez pas!

— Il se peut que je parte, sans avoir pu revenir rue

de Lourcine, et dans ce cas, voici ce qu'il faudra que vous fassiez.

— Dites ! dites.

— Quand vous serez bien certain de notre départ, vous irez voir M. Christian Stern.

— Je vous le promets.

— Je lui ai parlé de vous ; il vous connaît !

— Lui !

— Vous lui direz que sous peu de jours vous devez vous rendre à Angoulême, et peut-être vous confiera-t-il des choses que moi je ne puis vous révéler sans son autorisation.

— Et vous croyez qu'il aura assez de confiance ?

— J'en suis sûre.

— Il m'a vu à peine.

— C'est vrai, mais depuis une heure, Albert, il sait que je vous aime !

— Ah ! vous pouvez compter sur moi, Ellen, et le jour où je me rendrai au château, ce sera avec la résolution de n'en sortir que votre époux.

La voiture venait de s'arrêter rue Saint-Honoré, devant l'hôtel de Lille et d'Albion.

— Adieu ! dit-elle, en tendant à Albert sa main nue que celui-ci couvrit de baisers.

— Au revoir ! au revoir ; répondit le jeune enseigne, et je jure Dieu qu'aucun obstacle ne s'opposera bientôt plus à ce que vous soyez ma femme !

[illegible]pendant, après avoir vu Tom et Ellen s'éloigner, [illegible] était entrée dans la chambre, et avait fermé der-[illegible]le la porte restée ouverte.

XVIII

LAURA.

Pendant quelques secondes, Christian Stern demeura muet et interdit, en proie à une agitation sourde, qui jusqu'alors n'avait point osé éclater.

Mais quand il vit la jeune femme entrer dans la chambre, et en fermer la porte d'un geste calme et presque ironique, son humilité et sa faiblesse se soulevèrent en même temps, et il redressa le front d'un air de révolte et de défi.

— Vous! vous! dit-il d'un ton mordant, et en étendant le bras vers la porte, comme s'il eût voulu lui ordonner de sortir... Vous avez eu cette audace et cette impudence de franchir le seuil de cette chamb

Ah! c'est trop de soumission et de lâcheté de ma

et je retrouve mon énergie devant tant d'effronterie et de cynisme!...

— Vous me chassez! fit la jeune femme en souriant.

— Sortez à l'instant! Ne souillez pas davantage cette demeure de votre présence.

— Ceci est du nouveau.

— Malheureuse!

— Et je ne vous reconnais plus.

— Laura!

Christian ne se possédait plus.

Il bondit de sa place, et se précipita vers la jeune femme, l'œil en feu, la lèvre tordue, le poing levé et menaçant.

— A la bonne heure! dit Laura, en pâlissant imperceptiblement, le courage vous est revenu, et vrai! je préfère vous voir ainsi.

— Tais-toi!

— Toutefois il faut reconnaître que vous y avez mis le temps.

— Tais-toi! te dis-je.

La jeune femme haussa les épaules.

— Vous voyez, continua-t-elle avec un calme qui n'était pas au fond de son cœur, vous voyez que de mon côté j'y ai mis une discrétion dont vous devriez me savoir gré. Vous ai-je importuné depuis que nous nous sommes séparés, me suis-je inquiétée de savoir ce que vous étiez devenu, et ne vous ai-je pas laissé une liberté, dont je profitais moi-même selon ma volonté ou ma fantaisie?

— Infamie! murmura Christian.

— Et si je commets aujourd'hui une infraction à la

loi d'indifférence et d'oubli que je m'étais imposée, c'est peut-être plus encore dans votre intérêt que dans le mien.

— Que dit-elle?

— Vous doutez! et pourtant, vous connaissez l'homme contre lequel vous essayez de vous révolter.

— Le misérable.

— Boursault a été cruel, peut-être. Il est résolu à être implacable! Vous seul possédez son secret, et il entend que ce secret meure avec vous!

— Ah! je sais qu'il est capable d'un crime! répliqua Christian, avec un regard d'une sinistre expression.

— Ce ne sont pas vos jours qui sont en danger, répondit Laura.

— Ellen!

— Oui, Ellen, l'enfant que vous avez vue tout à l'heure; qui hier encore eût reculé devant la démarche qu'elle vient de faire, et qui l'a accomplie aujourd'hui avec une audace dont elle doit s'étonner elle-même.

— C'est qu'elle n'est plus seule! repartit vivement Christian.

— Oui!

— C'est qu'elle aime, qu'elle se sent aimée, et que, dans la confiance naïve qu'elle a mise en Dieu, elle espère toucher bientôt au terme de ses épreuves.

— Tu le crois?

— J'en suis sûr.

— Toujours le même!

— Non! non! fit Christian avec un sourire amer; j'ai eu, dans ma vie, des heures de doute cruel et de foi ardente, mais la triste expérience que j'ai faite, la con-

naissance que j'ai acquise du cœur humain, m'ont rendu la force et l'énergie qui me manquaient, et je n'hésiterai pas.

— Que feras-tu ?

— Je dirai tout.

— Christian...

— Je brave vos menaces.

— Prends garde.

— Je n'ai plus peur !

— Pour toi peut-être, et cela se comprend, mais pour elle ! pour Blanche.

Le vieillard eut un frisson, et une lueur d'égarement traversa son regard.

— Oublies-tu qu'elle est encore entre mes mains, continua la jeune femme, en se penchant vers lui, et que tant qu'elle sera là, près de nous, deux dangers la menaceront sans cesse.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! supplia le malheureux.

— Veux-tu qu'on lui dise tout, à elle aussi ; qu'on lui raconte le passé de Christian Stern, afin qu'elle connaisse à son tour le déshonneur et la honte ?

— Ah ! ils me tueront, ils me tueront ! balbutia Christian, en roulant sa tête affolée dans ses bras.

— Si c'est là que tu prétends en venir, parle, dis un mot, et nous ne lui cacherons rien !

Et si, par impossible, son amour pour toi survivait à ces terribles confidences ; regarde-moi bien, Christian ! je n'ai pas changé moi, du moins, et tu sais que je ne menace jamais en vain. Eh bien ! si cela arrivait, je le jure, *par toutes les* choses auxquelles je crois encore, tu n'au-

rais retrouvé Ellen que pour la perdre de nouveau, et cette fois, pour toujours !

Christian baissa le front, et garda un silence plein d'angoisses.

La jeune femme avait croisé les deux bras sur sa poitrine, et son œil fauve semblait fasciner le malheureux vieillard.

Il était là, pantelant, la gorge serrée, les mains crispées sur son fauteuil, n'osant ni lever les yeux, ni prononcer une parole.

Une terreur glacée paralysait sa volonté, et un sifflement âpre comme un râle soulevait sa poitrine.

Ce que venait de dire Laura, il savait, lui, qu'elle était capable de l'exécuter. Ce n'était pas la première fois qu'elle lui tenait un pareil langage, ou lui adressait de semblables menaces, et cette voix qui lui parlait en ce moment éveillait dans son cœur les plus douloureux échos du passé.

Nous dirons plus loin l'histoire de ce malheureux ; histoire de larmes et de sang, dont le souvenir pesait depuis bien des années sur son esprit.

Cette femme qui était devant lui, à cette heure, et qui le menaçait, avait été le mauvais génie de sa vie, l'instrument fatal de son malheur ; et l'on eût dit que la misérable éprouvait une certaine volupté à retourner son poignard empoisonné dans l'épouvantable blessure que sa main avait faite.

— Ah ! tu te tais enfin ! dit-elle ironiquement au bout d'un instant de silence, et te voilà redevenu plus raisonnable. A la bonne heure, et peut-être *allons-nous parvenir à nous* entendre.

— Qu'as-tu donc à me proposer? dit le vieillard en frémissant à la pensée d'un nouveau danger.

— Oh! presque rien, répondit Laura, mais ce qui vient de se passer m'a éclairée, et je veux prendre des mesures qui en préviennent le retour.

— Quelles mesures?

— Dès demain, tu quitteras ce logement.

— Moi!

— Je t'ai retenu moi-même un nouvel appartement, loin d'ici, dans un quartier non moins excentrique, et où j'espère que personne n'ira te découvrir. Acceptes-tu?

Christian fit un geste résigné.

— J'accepte, répondit-il.

— Et tu me jures que tu ne feras connaître à âme qui vive ta nouvelle adresse?

— Je le jure!

— Du reste, ajouta la jeune femme, ces conditions que je t'impose seront probablement modifiées d'ici à quelques mois.

— Comment?

— Boursault songe à s'éloigner de France.

— Ah!

— Et dès que cette résolution sera définitive, qui sait! peut-être qu'avant de s'éloigner, il consentira à te rendre Ellen!

Christian Stern joignit les mains.

— Oh! si cela était! murmura-t-il d'une voix suppliante.

— Cela sera — si je le veux, répondit Laura — mais *d'ici là, tu* observeras la discrétion la plus absolue.

— Sur ma vie ! sur ma vie !

— Tu quitteras la rue de Lourcine.

— Demain !

— Et tu garderas un secret rigoureux sur ton nouveau domicile.

Le vieillard leva la main, comme pour appeler Dieu à témoin de l'engagement qu'il prenait.

— C'est bien ! approuva la jeune femme dont la lèvre se crispa de dédain et d'ironie, et maintenant adieu, et sur ta vie, sur celle d'Ellen, n'oublie jamais ce que tu viens de promettre !

Or, pendant un mois, à la suite de cette scène, Christian se conforma avec la plus complète soumission aux conditions qui lui avaient été imposées.

C'était un caractère particulièrement faible, timide à l'excès, et incapable d'une résolution énergique ou qui demandât une certaine tenue dans la fermeté.

Il déménagea donc, dès le lendemain, alla se réfugier dans les quartiers éloignés de Belleville, et attendit là, modestement, presque patiemment, l'accomplissement des promesses qu'on lui avait faites.

Un mois se passa sans que rien vînt troubler son paisible réduit, et peut-être eût-il commencé à s'inquiéter d'un aussi long silence, si un événement tout à fait inattendu n'était venu brusquement le rejeter dans un ordre d'idées et de sentiments tout nouveau.

C'était le matin.

Neuf heures venaient de sonner, et il allait sortir, quand il entendit frapper à la porte.

C'était la première fois depuis un mois !

— Entrez ! dit-il, d'une voix troublée.

Un homme entra qu'il ne connaissait pas.

Figure un peu sombre, œil dur, tenue de militaire en bourgeois.

— M. Christian Stern ? demanda l'inconnu.

Et comme le vieillard hésitait à répondre.

— C'est vous ! ajouta-t-il aussitôt. J'ai là votre signalement. Je vous reconnais.

— Mais ! balbutia Christian.

— Ne faisons pas d'esclandre, interrompit son interlocuteur, je suis agent de police : je viens vous chercher et vous allez me suivre.

— Qu'ai-je donc fait ? balbutia le malheureux, qui devint pâle comme un suaire.

— Vous n'avez rien fait... nous nous expliquerons en route... mais, je vous le répète, il faut me suivre.

— Et où me conduisez-vous ?

— Ne raisonnons pas, d'ailleurs toutes ces questions sont inutiles, attendu que j'ai reçu l'ordre de n'y pas répondre ; encore une fois, résignez-vous ; n'ameutons pas le public, j'ai en bas des hommes qui vous prendraient de force, si vous faisiez mine de n'y pas mettre de bonne volonté.

Christian n'y comprenait rien. Toutefois, il vit bien qu'il n'y avait pas à résister.

Il suivit donc l'agent qui venait d'ouvrir la porte, et descendit dans la rue.

Une fois là, il remarqua qu'il ne s'y trouvait aucun *des hommes* qu'on lui avait annoncés.

Mais il aperçut une chaise de poste dans laquelle son compagnon l'invita à monter.

Il obéit.

— Et maintenant, dit l'agent, pendant que la voiture s'ébranlait, tout s'est passé à merveille — et à moins d'accident, demain soir, nous serons à Angoulême!

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

I

SENTIERS FLEURIS.

Il faisait une de ces soirées charmantes qui semblent être comme une caresse du printemps.

Le soleil déclinait au loin, baignant de sa lumière d'or rouge les vaporeux contours de l'horizon. Un souffle tiède et parfumé courait dans les sentiers fleuris, et l'on n'entendait plus que ce murmure harmonieux et doux que l'on prendrait volontiers pour la respiration de la nature assoupie.

A cette heure qui n'était plus le jour, et qui déjà touchait à la nuit, deux jeunes femmes et deux jeunes gens s'acheminaient à pas lents dans la route qui mène du château de Boursault au bourg de Merlac.

Les deux jeunes femmes avaient pris les devants, et

elles s'en allaient se tenant par le bras, tantôt jetant à la brise du soir les notes pures de leur rire aigu, plus souvent chuchotant à voix basse de ces confidences que le jour n'a jamais entendues, et que le cœur ne laisse échapper qu'à la nuit close !

— Oh ! pourquoi ne devez-vous pas rester toujours près de nous ! disait Ellen à Jeanne de Renneville, si vous saviez comme le temps passe vite depuis que vous êtes ici, et il me semble que je n'ai jamais été si heureuse !

— Pauvre Ellen ! chère petite sœur, répondait Jeanne ; je comprends ce que vous devez souffrir, ici, toute seule, avec la crainte de n'en point quitter ! Mais nous voici, Charles et moi ; notre excellent père ne doit pas tarder d'arriver ; nous l'attendons d'un moment à l'autre, et il n'est pas possible que vous ne réussissiez pas à vaincre les résistances de M. Boursault.

Ellen remua tristement la tête.

— Ce n'est pas de M. Boursault qu'il s'agit, répondit-elle avec mélancolie : et je dois même reconnaître que depuis notre retour au château, ses dispositions paraissent plus bienveillantes à mon égard. Mais il y a autre chose, voyez-vous qui s'oppose à mon bonheur, et que je ne puis vous dire.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il y aurait du danger à parler.

— Vous êtes menacée ?

— Oh ! pas moi.

— Et qui donc ?

Jeanne prit dans ses mains la jolie tête d'Ellen, et la baisa à diverses reprises.

— Allons! allons! dit-elle en souriant, je ne veux plus parler de tout cela, et je remets mes réflexions pour le jour de la grande conférence. Attendons, en conséquence, l'arrivée de M. le juge d'instruction, et ce jour-là, je le jure, votre sort et celui de M. Albert seront irrévocablement arrêtés!

Ellen ne répondit pas, et elles continuèrent leur promenade.

Cependant, à une cinquantaine de pas derrière, Albert et Charles de Renneville cheminaient tout en fumant un cigare, et le sujet de leur conversation ne différait guère de celui des deux jeunes femmes.

Comme Jeanne l'avait dit à Ellen, Charles de Renneville répétait à Albert :

— M. Villeneuve doit arriver demain au château, et nous ne le laisserons pas partir qu'il n'ait pris, d'accord avec M. Boursault, une décision qui assure votre bonheur.

Et Albert à son tour remuait la tête avec mélancolie.

— Malheureusement, ce n'est ni de mon père, ni de M. Boursault que cela dépend désormais.

— Et de qui donc?

— D'Ellen.

— Elle ne refuse pas, j'espère.

— Sans doute... et je ne puis douter de son amour... mais elle n'est pas libre.

— Comment!

— Il y a dans cette famille un mystère que je n'ai pu pénétrer... qu'Ellen n'a pas voulu me révéler encore et qui peut remettre tout en question.

Charles de Renneville fronça le sourcil.

C'était un jeune homme comme la nouvelle génération en a produit beaucoup, à l'esprit net, au sens pratique, et qui ne croyait pas plus aux mystères qu'aux miracles!

Certes, il aimait Jeanne d'un amour profond, et il est vraisemblable qu'il eût été bien cruellement éprouvé si quelque obstacle infranchissable s'était dressé entre elle et lui, — mais son amour, à lui, ne ressemblait en rien à l'amour d'Albert, et il y avait dans la mélancolie de ce dernier, dans son indécision, et jusque dans son excessive délicatesse un sentiment dont l'analyse échappait à son esprit essentiellement parisien et, par conséquent, un peu sceptique.

Il frappa donc familièrement sur l'épaule du jeune enseigne, et le regarda bien en face à travers les premières ombres du crépuscule.

— Voyons, voyons, dit-il, d'un ton où perçait peut-être un peu d'ironie, tout ceci n'est pas sérieux, je suppose, et nous avons passé l'âge où nous nous intéressions aux charades. Ellen vous aime, ce n'est pas douteux ; elle ne demande pas mieux que de se laisser épouser, cela est encore manifeste, et si MM. Boursault et Villeneuve donnent leur consentement, il n'y a pas de mystère qui tienne ! il faudra bien que vous marchiez à l'autel !

Albert garda un moment le silence, puis il secoua la tête, comme pour chasser une pensée importune.

— Vous raisonnez là, répondit-il, comme un homme qui n'a pas trouvé encore d'obstacles sérieux sur sa route, et qui, d'ailleurs, n'a jamais eu rien à redouter pour son bonheur. Mais ici, mon ami, je vous assure

que la situation est bien différente, et si je pouvais vous confier le peu que je sais, vous changeriez bien vite de ton et de langage.

— Vous m'effrayez.

— Ce n'est pas là le sentiment que j'éprouve; mais il y a en moi une appréhension que je ne puis vaincre, et qui pèse lourdement sur mes résolutions.

— A quoi se rattache cette appréhension, ou plutôt, qui l'a fait naître?

— Je ne saurais le dire.

— Vous n'avez rien tenté pour éclairer vos doutes?

— J'ai fait beaucoup déjà.

— Et vous n'avez pas réussi?

— Pas encore.

— Cependant, il faut sortir de cette situation.

— Vous avez raison.

— Le plus tôt alors sera le mieux.

— C'est mon avis.

— Eh bien, j'insiste de nouveau pour que M. Villeneuve soit appelé à prendre une détermination, qui, si elle n'amène pas un résultat immédiat, provoquera du moins de la part d'Ellen une réponse catégorique et franche.

Albert passa la main sur son front.

— Soit! dit-il, je le veux bien, et je n'ai qu'à gagner moi-même à ce qu'il en soit ainsi; seulement, avant de rien faire en ce sens, j'entends parler à Ellen; peut-être, devant ma volonté résolûment exprimée, consentira-t-elle à sortir de sa réserve, et nous éviterons ainsi les conséquences fâcheuses que je prévois.

— *C'est* convenu! répondit Charles de B

et croyez bien que mon insistance n'a d'autre mobile que le désir de vous voir heureux. Vous m'avez donné votre sœur, Albert; c'est une dette sacrée que j'ai contractée envers vous, et je veux l'acquitter, en partie du moins, en m'employant à assurer votre bonheur.

Les deux hommes se serrèrent la main, et pendant quelques minutes, ils avancèrent l'un à côté de l'autre sans échanger une parole.

La nuit était venue.

La lune montait à l'horizon, et le tableau qui se déroulait sous leurs yeux avait tout à fait changé d'aspect sous sa lumière douce et voilée.

C'était le même calme harmonieux et tendre, les mêmes senteurs parfumées, mais avec quelque chose de plus pénétrant et de plus intime.

On eût dit que les deux jeunes gens et les deux jeunes femmes subissaient, malgré eux, l'influence magnétique de cette heure délicieuse, car leurs regards noyés de molles langueurs s'oubliaient à contempler le spectacle que leur offrait la nature ; leurs cœurs battaient plus fort, et la parole s'était, pour ainsi dire, arrêtée sur leurs lèvres émues.

Tout à coup une voix s'éleva au milieu du silence, et jeta à la nuit sereine quelques vers d'une romance fort en vogue à l'époque où se passe notre récit :

Quand tout renaît à l'espérance,
Et que l'hiver fuit loin de nous,
Sous le beau ciel de notre France
Quand le printemps revient plus doux.

Charles de Renneville sortit brusquement de sa rêverie pendant qu'Albert se prenait à tressaillir.

— Quel est donc l'imbécile qui vient insulter à cette belle nuit de sa voix aigre et fausse? dit Charles, en riant.

Mais Albert était devenu soucieux.

— Ne dites pas de mal de cet imbécile, répliqua-t-il, en essayant de prendre le ton enjoué, car si je ne me trompe, c'est pour vous qu'il est venu dans le pays.

— Vous le connaissez ?

— Je le crois.

— Qui est-ce donc ?

— Nivert.

Charles de Renneville se redressa avec un éclair dans les yeux.

— Oh! oh! dit-il, vous avez raison, l'agent chansonnier, ce doit être lui; Mais il y a longtemps qu'il est dans les environs?

— Probablement.

— Vous l'avez vu?

— Pas encore, puisque je ne suis arrivé que depuis deux jours. Mais si vous voulez bien me permettre de vous quitter un moment, je ne serai pas fâché de lui dire quelques mots.

— A votre aise.

— Vous irez rejoindre Jeanne, je prendrai rendez-vous avec Nivert, et je vous rattraperai avant dix minutes.

— Qu'il soit fait selon votre désir, fit Renneville, et quand vous en aurez fini avec Nivert, à mon tour, je serai curieux de l'interroger.

— A tout à l'heure, en ce cas.

— A tout à l'heure!

Charles de Renneville quitta sur ces mots le jeune enseigne de vaisseau, et un instant après, il rejoignait Jeanne et Ellen.

Quant à Albert, il s'était dirigé du côté où la voix s'était fait entendre, et il n'avait pas fait cinquante pas qu'il se trouvait en présence de l'agent, qui, lui-même, était venu à sa rencontre.

— Enfin! vous voilà, mon officier, dit Nivert, en saluant avec empressement; vous avez entendu la romance, et vous vous êtes dit : mon homme n'est pas loin. Eh bien, tout est pour le mieux. Vous avez à me parler, moi aussi, et je vais vous reconduire un bout de chemin.

Albert fit un signe qui voulait dire qu'il acceptait, et ils se mirent aussitôt à marcher côte à côte, dans le sentier ombreux.

— Et d'abord ! reprit Nivert, au bout d'un instant, je dois vous dire que j'ai bien reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, il y a une quinzaine de jours, et dans laquelle vous m'annonciez la disparition du nommé Christian Stern.

— Et qu'avez-vous fait? demanda Albert.

— Je ne vous raconterai pas cela par le menu, mais je puis vous assurer que tout va bien de ce côté, et qu'à l'heure présente, à moins d'accidents imprévus, ledit sieur Christian Stern doit être en notre pouvoir.

— Que voulez-vous dire ?

— Ne vous préoccupez pas du reste, qu'il vous suffise 'prendre que nous savons où il est, et que, lorsque

l'envie vous viendra de le voir, nous pourrons vous donner toute satisfaction sur ce point.

— Où est-il donc ?

— N'anticipons pas sur les événements, comme disaient les romans que j'ai dévorés dans ma jeunesse, chaque chose viendra à son jour, et la ville de Jonzac elle-même n'a pas été bâtie en une seconde.

— Enfin, insista Albert, je puis rassurer les personnes qui s'intéressent au sort de ce Christian Stern ?

— Parfaitement, et vous pouvez dire à Miss Ellen qu'il est entre bonnes mains.

Albert regarda son interlocuteur avec étonnement.

— Miss Ellen ! répéta-t-il, vous supposez...

— Je ne suppose absolument rien ; mais je suis bien aise de vous prouver que nous connaissons notre métier, et bien que, depuis un mois, je me *ballade* dans ce lointain département, vous pouvez voir que j'ai toujours l'œil sur la capitale.

Albert se tut et demeura un moment pensif.

— Du reste, continua Nivert ; je n'ai à exprimer aucun regret sur le voyage que l'on m'a fait faire, et j'ai même eu la chance d'avoir un compagnon de route dont la société m'a rendu le trajet moins ennuyeux.

— Qui cela ?

— M. Boursault.

— Vous l'avez vu ?

— Je l'ai trouvé, cour des Messageries, le jour même de mon départ ; et voyez ce que c'est que les préventions ! dans le premier moment, sa rencontre m'a été particulièrement désagréable.

— *Pourquoi ?*

— Eh ! on ne sait pas : la sympathie naît de si peu de chose, on ne se rend jamais un compte sincère de ces mouvements du cœur : il me restait dans l'esprit des préventions obstinées contre le propriétaire de la *maison du damné*, et en le trouvant à la diligence, j'avais éprouvé une sorte de méfiance, qui n'a pas tenu au delà du quatrième relais.

— Vraiment ?

— C'est un homme excellent de tous points, qui s'est beaucoup intéressé à moi, qui m'a accablé de questions sur la branche de commerce à laquelle j'avais l'honneur d'appartenir, et quand je lui eus avoué humblement que je voyageais dans les trois-six, il n'est pas de politesses dont il n'ait voulu m'accabler.

— Alors, vous êtes devenus les meilleurs amis du monde.

— Eh ! pas tout de suite. Pendant la première journée, il resta encore un peu d'hésitation dans les manifestations de cette amitié, née de la communauté obligée du voyage ; mais au matin de la seconde, tout nuage avait disparu.

— D'où venait ?...

— Nous nous étions reconnus !

— Comment !

— Voyez-vous, Monsieur Albert, dans ce monde de convention, les groupes sympathiques se forment en raison directe de la communauté des goûts. Si vous aimez la pêche, et que je ne puisse pas la souffrir, il serait inutile de tenter un rapprochement ; nous ne pourrions jamais nous souffrir ! Mais si j'adore la chasse et que, de votre côté, vous viviez tout l'été dans l'espoir

de tuer un lièvre ou une bartavelle pendant l'hiver, il n'y a pas d'angles qui tiennent, il faudra tôt ou tard que nous nous emboîtions ! c'est ce qui est arrivé.

— Vous vous êtes emboîtés, M. Boursault et vous ?

— Comme deux chevaux de frise !

— Mais vous êtes donc chasseur, Monsieur Nivert? objecta Albert avec une pointe d'enjouement.

Un éclair, vite éteint, brilla dans l'œil de l'agent.

— Il ne faut railler aucune passion, répliqua-t-il aussitôt, avec une certaine vivacité ; moi, je les respecte toutes, surtout quand leur développement ne peut porter atteinte à l'ordre qui est la sauvegarde des sociétés ! Quoi qu'il en soit, dès que nous avons été suffisamment édifiés, M. Boursault et moi, sur nos goûts respectifs, ça a marché comme sur des roulettes, et, en arrivant à Angoulême, j'étais convié, par mon compagnon, à une chasse au loup ou au sanglier qu'il doit donner peu de jours après l'arrivée de M. Villeneuve.

— En effet.

— On vous en a parlé ?

— Je puis ajouter même qu'il se fait, à ce sujet, des préparatifs qui décèlent chez M. Boursault tous les symptômes de la passion dont vous parlez.

— C'est parfait ! et je vois que mon amphitryon ne m'avait pas trompé.

— Alors, nous vous verrons à cette solennité cynégétique ?

— N'en doutez pas !

— Peut-être même vous rendiez-vous au château au moment où je vous ai rencontré ?

Nivert remua la tête.

— N'en croyez rien! répondit-il. J'ai établi mon quartier général à Merlac, et n'ai aucune envie de m'en éloigner. Seulement, je vous savais dans les environs, et, comme je désirais vous parler...

Au moment où Nivert prononçait ces derniers mots, un coup de sifflet, modulé à la façon d'un signal, retentit tout à coup dans la nuit, et vint arrêter la parole sur ses lèvres.

Albert fit un mouvement.

— Qu'est-ce que cela? dit-il un peu inquiet.

Nivert se prit à rire.

— Oh! peu de chose, répondit-il; un appel qui m'est adressé, et ne menace personne. J'attendais quelqu'un et c'est son arrivée que l'on m'annonce.

— Vous me quittez?

— Nous nous sommes dit à peu près tout ce que nous avions à nous dire. Seulement, avant de nous quitter, permettez-moi de vous faire une recommandation que je n'ai pas eu le temps de vous adresser avant mon départ de Paris.

— Quelle recommandation? fit Albert.

— Surtout ne m'en veuillez pas de mon indiscrétion.

— Parlez.

— Eh bien! on dit dans le pays qu'il y a promesse de mariage entre Mlle Ellen et M. Albert Villeneuve.

— Monsieur...

— Et à ce propos, je ne saurais trop vous inviter à faire toutes vos réflexions.

— Qu'est-ce à dire?

— Rien autre chose que ce que je dis.

— Cependant...

— Je sais qu'on a généralement tort de se mêler des affaires des autres ; mais dans la question présente, il m'est impossible de garder la neutralité.

— Expliquez-vous au moins plus clairement.

Nivert allait répondre, quand un second coup de sifflet plus persistant que le premier se fit entendre.

— Vous voyez ! dit l'agent en saluant ; je ne lui fais pas dire, mon homme est évidemment pressé et je me retire tout en vous renouvelant les assurances de mon entier dévouement.

Et il s'éloigna à pas rapides, sans attendre de nouvelles instances de la part d'Albert.

Ce dernier était fort soucieux, et ce ne fut qu'après quelques minutes de trouble et d'hésitation qu'il se décida à se remettre en marche.

Jeanne et Ellen s'étaient arrêtées au détour du chemin pour l'attendre et quand il les rejoignit, il vit Charles de Renneville prendre le bras de sa femme et s'empressa d'offrir le sien à Ellen.

Puis, le petit groupe se dirigea vers le château qui n'était plus qu'à une faible distance.

— Quelle est donc la personne avec laquelle vous causiez ? demanda Ellen, au bout d'un instant.

— Cette personne, vous la connaissez, Ellen, répondit Albert, c'est celle à laquelle nous avons dû de découvrir la retraite de M. Christian Stern.

— Nivert?

— Lui-même.

— Que fait-il dans le pays ?

— Je l'ignore. Seulement il vient de nous rendre un nouveau service.

— Lequel ?

— Vous savez que, depuis la visite que vous lui aviez faite, Christian Stern avait encore une fois disparu.

— Eh bien ?

— Eh bien, grâce au zèle de Nivert, toutes les craintes que vous aviez conçues à ce propos vont enfin disparaître.

— Il l'a retrouvé ?

— Il m'en a donné l'assurance.

La main d'Ellen trembla dans celle du jeune enseigne, et il y eut un moment de silence.

Mais il ne fut pas de longue durée, car elle reprit presque aussitôt :

— Je viens de causer longuement, tout à l'heure, avec Mme de Renneville, poursuivit Ellen, et vous devinez sans peine quel a été le sujet de cette conversation.

— Notre mariage !

— Oui, notre mariage, c'est cela, et votre sœur, d'accord avec M. de Renneville, a résolu de parler à M. Villeneuve.

— Ah ! je suis certain que mon père se fera une joie de vous appeler sa fille.

— Je le crois, mon ami, et si j'avais douté de son cœur, je ne vous aurais rien dit.

— Qu'avez-vous donc alors ?

— J'ai peur.

— De quoi ?

— De tout... de rien... que sais-je ; tenez ! c'est ce bonheur auquel je suis si peu habituée, et qui m'épouvante.

Albert fit de la tête un geste énergique.

— Ah ! soyez sans crainte ! répliqua-t-il, et une fois

votre époux, je défie toutes les puissances humaines de vous arracher de mes bras.

Seulement, ajouta-t-il d'une voix douce et suppliante, il y a dans votre existence un secret qui la trouble, et que vous vous refusez à me confier. Pourquoi? C'est là ce qui entretient vos craintes, et vous livre sans défense à toutes les appréhensions de dangers peut-être moins sérieux que vous ne le pensez. Si vous vouliez, Ellen, si vous consentiez à me tout dire, croyez-vous que nous ne serions pas assez forts, à nous deux, pour éloigner toutes les menaces, et ne pensez-vous pas que votre secret serait fidèlement gardé par l'homme qui vous aime, et qui donnerait sa vie pour faire la vôtre heureuse et calme?

Le cœur d'Ellen se souleva dans sa poitrine à ces paroles, pendant que deux larmes coulaient silencieusement le long de ses joues.

— Oui, vous avez raison! répondit-elle, avec une douce mélancolie...

— N'hésitez plus.

— Vous le voulez?

— Je vous en conjure.

— Soit donc! fit la jeune femme vaincue, et puisque aussi bien je me sens moi-même à bout de discrétion et de réserve devant tant d'amour et de dévouement, Albert, apprenez donc que ce mystérieux locataire de la rue de Lourcine, ce Christian Stern...

— Achevez.

Ellen allait poursuivre, mais à ce moment la parole s'arrêta glacée sur ses lèvres, et elle serra avec épouvante le bras du jeune enseigne.

II

LE JUGE D'INSTRUCTION.

M. Boursault était devant elle !

Le premier sentiment qu'éprouva Ellen fut tout de stupeur et d'inquiétude, et elle dut penser qu'il avait surpris, en partie du moins, la confidence qu'elle faisait à Albert.

Mais elle se remit bientôt de son épouvante, en voyant M. Boursault tendre la main au jeune enseigne et la lui serrer avec une affectueuse sympathie.

— J'espère, mon cher Albert, dit-il en même temps, d'un ton net et franc, que vous ne m'en voudrez pas, si je ne remplis point auprès de mes hôtes, comme je le devrais, mes devoirs de châtelain. Mais je suis très-préoccupé par les préparatifs de notre chasse prochaine, et

j'apporte un certain amour-propre à ce que rien ne manque à cette solennité.

Albert s'inclina en souriant.

— Vous êtes tout excusé, Monsieur, répondit-il, croyez bien que M. et Mme de Renneville et moi, nous emporterons de notre séjour ici le plus excellent souvenir.

— A la bonne heure ! fit Boursault ; du reste, je ne doute pas que Ellen ne mette tous ses soins à me remplacer ; l'amitié que lui témoigne Madame de Renneville est le plus sûr garant qu'elle fait de son mieux.

Tout en parlant ainsi, on avançait vers le château.

— Au surplus, continua Boursault, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer : elle est arrivée ici, pendant votre absence, et j'ai été le premier à l'apprendre.

— Quelle nouvelle ? demanda Albert.

— Villeneuve arrive demain.

— Mon père !

— Il m'a écrit un mot pour me l'annoncer, et à moins de retard qu'il ne peut prévoir, il sera, me dit-il, demain dans la journée au château.

Et M. Boursault ajouta, sur un ton et avec une intention qui frappèrent Ellen et Albert :

— Demain donc, je compte avoir avec ce cher Villeneuve un entretien auquel vous ne serez peut-être pas étranger... et dont nous vous ferons connaître le résultat important, dès l'issue même de l'entretien.

Albert ne répondit pas... mais une vive rougeur colora ses joues, et à travers l'ombre, il échangea un regard significatif avec Ellen.

Le lendemain, ainsi qu'il l'avait annoncé, M

neuve arrivait à Merlac vers trois heures de l'après-midi.

Une voiture l'attendait depuis midi pour le conduire au château.

Le retard provenait de ce que M. Villeneuve s'était arrêté à Angoulême, où il avait eu, avec les principaux employés de la Banque, une conférence qui n'avait pas duré moins de deux heures.

Le sujet de cette conférence, nous avons à peine besoin de le dire, était la fameuse affaire des faux billets de banque.

Jusqu'alors, malgré toute l'activité et le zèle déployés par la police et l'administration, on n'était parvenu à saisir aucun indice; le faussaire échappait à toute recherche et rien ne donnait lieu de penser que l'on dût prochainement parvenir à l'atteindre.

Toutefois, le cercle des investigations s'était peu à peu resserré, grâce à l'habileté de Nivert, et d'après certaines inductions tout professionnelles, on en était arrivé à cette conviction que le criminel devait habiter dans le midi de la France, et peut-être même dans le département de la Charente ou celui de la Charente-Inférieure.

En quittant Angoulême, M. Villeneuve était monté en voiture, avec Nivert qu'il désirait interroger à son aise, et pendant le trajet ils avaient eu ensemble une longue et minutieuse conversation.

Depuis son départ de Paris, Nivert n'avait fait part à sonne des observations recueillies par lui, le jour où ait découvert la retraite de Christian Stern... Mais rvations devaient servir à un esprit aussi vif que

le sien, dans la mission qu'il remplissait, et elles avaient été une sorte de base nouvelle pour les déductions auxquelles il était arrivé.

Les faits acquis jetèrent, en effet, une lumière inattendue sur la piste qu'il cherchait, et il ne tarda pas à éprouver un sentiment, pour ainsi dire mixte, qui lui communiqua bien des perplexités.

Il croyait deviner, et en même temps il craignait de se tromper ; il fut vingt fois sur le point de s'ouvrir à Albert, et vingt fois la parole s'arrêta sur ses lèvres.

D'ailleurs, il ne voulait pas trahir le secret que ce dernier lui avait confié, et son embarras était vraiment grand.

Quand il apprit que M. Villeneuve arrivait à Angoulême, il s'empressa d'aller à sa rencontre et, résolu à faire son devoir, tout en observant la discrétion promise, il saisit cette occasion pour se décharger du poids énorme qui le gênait.

Aussi, quand il quitta M. Villeneuve, un peu avant Merlac, le juge était fort préoccupé, et c'est d'un front assombri qu'il accueillit les hôtes du château venus à sa rencontre.

Il ne fallut rien moins que la joie sereine de Jeanne et l'accueil expansif et cordial de Boursault pour lui rendre un peu de gaieté et de bonne humeur.

Toutefois, — et Ellen surtout le remarqua, — ce fut avec une sorte d'embarras et de froideur sévère qu'il serra la main que lui tendait Albert.

M Villeneuve pourtant aimait son fils, plus encore peut-être qu'il n'aimait Jeanne. D'où venait donc ce malaise qu'il éprouvait à le revoir?

Les premiers moments qui suivirent l'arrivée au château semblèrent exercer une heureuse distraction sur son esprit. Le dîner fut particulièrement très-gai, et aucune préoccupation ne vint altérer l'expansion générale.

Boursault menaça son vieil ami de toutes les tyrannies qu'un propriétaire peut imposer à ses hôtes; et lui promit de lui faire parcourir dès le lendemain toutes les dépendances du château.

Jeanne raconta les enchantements du voyage d'Italie qu'elle venait de faire. Albert dit quelques particularités de ses expéditions, et quand on se leva de table, deux bonnes heures s'étaient écoulées sans que l'on s'en fût presque aperçu.

C'était le moment de la promenade et du cigare ; on quitta donc la salle à manger, et on se répandit dans le jardin.

Mais au moment où Albert se disposait à aller offrir son bras à Ellen, M. Villeneuve l'arrêta et l'entraîna à l'écart :

— Albert, lui dit-il alors, je n'ai pas jusqu'à présent trouvé un instant favorable pour vous parler, et cependant je désire vivement avoir un entretien avec vous.

— Mais, tout de suite, mon père, répondit le jeune homme.

— Non, continua M. Villeneuve, ici nous ne nous appartiendrions pas, nous pourrions être dérangés, et je désire qu'il nous soit permis de causer sérieusement des choses sérieuses que j'ai à vous dire.

Albert regarda son père avec étonnement.

Jamais encore M. Villeneuve ne lui avait parlé de ce ton solennel.

— Mon Dieu, mon père, répliqua-t-il inquiet, que se passe-t-il ? C'est la première fois que je vous entends me parler avec cette froideur, et je dirai presque, cette sévérité. Il s'agit donc de choses graves ?

— En effet.

— Et ne pouvez-vous me dire...

— Non, pas en ce moment ; mais ce soir, quand je me serai retiré dans ma chambre, je vous attendrai.

— Ah ! je n'y manquerai pas, s'écria Albert, je n'y manquerai pas, je vous le jure.

Et il s'éloigna.

Comme il arrivait dans le jardin, fortement impressionné par les quelques mots qu'il venait d'échanger avec son père, il sentit un bras de femme se glisser doucement sous le sien.

C'était le bras d'Ellen.

— Albert, dit en même temps la jolie enfant d'une voix que l'émotion faisait trembler, Albert, vous venez de parler à votre père ; que vous a-t-il dit ?

— Mais, rien... balbutia le jeune homme avec hésitation.

— Oh ! ne me trompez pas, mon ami, répondit Ellen, moi, qui suis habituée à souffrir, j'ai acquis tous les courages, et l'on peut tout me dire ; tout à l'heure, j'ai bien remarqué ce qui s'est passé. Après dîner, M. Villeneuve vous a suivi du regard, et comme vous alliez sortir, il vous a arrêté.

— C'est vrai, dit Albert.

— *Son visage* avait perdu son air de bonté habi-

tuelle ; et ses regards avaient une expression qui m'a glacée.

— Vous vous exagérez.

— Que vous a-t-il dit?

— Il veut me parler.

— De quoi?

— De choses graves.

— Lesquelles?

Albert se prit à sourire, en dépit de l'horrible inquiétude dont il était torturé.

— Ce n'est pas mon père, répliqua-t-il avec un enjouement contraint, c'est vous, Ellen, qui êtes le juge d'instruction; et la vivacité que vous mettez à m'interroger ferait supposer que vous avez des préventions contre l'accusé.

Ellen sourit à son tour, mais en même temps, une larme trembla au bord de ses paupières.

— Peut-être avez-vous raison, dit-elle avec tristesse; mais vraiment, le trouble au milieu duquel je vis finira par me rendre folle... Voyez! j'avais cru que votre père était irrité contre vous.

— Quelle idée!

— Il me semblait que son œil était sévère, et que sa voix avait certaines intonations de dureté dont vous paraissiez souffrir.

Albert entraîna Ellen vers le groupe formé à quelques pas par Jeanne et son mari, auprès desquels s'étaient assis MM. Villeneuve et Boursault.

— Venez! venez! lui dit-il; chassez ces vilaines pensées qui vous sont venues, et surtout essuyez ces larmes *qui voilent* vos beaux yeux. Ellen! Ellen! quoi qu'il

arrive, quelque obstacle que je puisse rencontrer sur notre chemin, quelle puissance humaine pourrait nous empêcher désormais d'être l'un à l'autre!

Le reste de la soirée se passa sans autre incident.

A un moment pourtant Boursault avait voulu entraîner M. Villeneuve, sous le prétexte de lui faire une communication importante.

— Non! mon ami, avait-il répondu, n'insiste pas. Ce soir est tout entier consacré au bonheur de nous retrouver chez toi, et, comme les anciens, nous remettrons à demain les affaires sérieuses!

Deux heures plus tard, chacun était rentré dans son appartement, et le silence le plus profond enveloppait la somptueuse demeure.

Dix heures venaient de sonner.

A ce moment, le jeune enseigne sortit de sa chambre et se dirigea sans bruit vers celle de son père.

Il était très-pâle, et sa poitrine battait avec force. Mais il avait pour le moins autant de curiosité que d'émotion, et quelques secondes après, il frappait résolûment à la porte de M. Villeneuve.

— Entrez! dit la voix du juge.

Et Albert entra.

tuelle; et ses regards avaient une expression qui m'a glacée.

— Vous vous exagérez.

— Que vous a-t-il dit?

— Il veut me parler.

— De quoi?

— De choses graves.

— Lesquelles?

Albert se prit à sourire, en dépit de l'horrible inquiétude dont il était torturé.

— Ce n'est pas mon père, répliqua-t-il avec un enjouement contraint, c'est vous, Ellen, qui êtes le juge d'instruction; et la vivacité que vous mettez à m'interroger ferait supposer que vous avez des préventions contre l'accusé.

Ellen sourit à son tour, mais en même temps, une larme trembla au bord de ses paupières.

— Peut-être avez-vous raison, dit-elle avec tristesse; mais vraiment, le trouble au milieu duquel je vis finira par me rendre folle... Voyez! j'avais cru que votre père était irrité contre vous.

— Quelle idée!

— Il me semblait que son œil était sévère, et que sa voix avait certaines intonations de dureté dont vous paraissiez souffrir.

Albert entraîna Ellen vers le groupe formé à quelques pas par Jeanne et son mari, auprès desquels s'étaient assis MM. Villeneuve et Boursault.

— Venez! venez! lui dit-il; chassez ces vilaines pensées qui vous sont venues, et surtout essuyez ces larmes *qui voilent* vos beaux yeux. Ellen! Ellen! quoi qu'il

arrive, quelque obstacle que je puisse rencontrer sur notre chemin, quelle puissance humaine pourrait nous empêcher désormais d'être l'un à l'autre!

Le reste de la soirée se passa sans autre incident.

A un moment pourtant Boursault avait voulu entraîner M. Villeneuve, sous le prétexte de lui faire une communication importante.

— Non! mon ami, avait-il répondu, n'insiste pas. Ce soir est tout entier consacré au bonheur de nous retrouver chez toi, et, comme les anciens, nous remettrons à demain les affaires sérieuses!

Deux heures plus tard, chacun était rentré dans son appartement, et le silence le plus profond enveloppait la somptueuse demeure.

Dix heures venaient de sonner.

A ce moment, le jeune enseigne sortit de sa chambre et se dirigea sans bruit vers celle de son père.

Il était très-pâle, et sa poitrine battait avec force. Mais il avait pour le moins autant de curiosité que d'émotion, et quelques secondes après, il frappait résolûment à la porte de M. Villeneuve.

— Entrez! dit la voix du juge.

Et Albert entra.

tuelle; et ses regards avaient une expression qui m'a glacée.

— Vous vous exagérez.

— Que vous a-t-il dit?

— Il veut me parler.

— De quoi?

— De choses graves.

— Lesquelles?

Albert se prit à sourire, en dépit de l'horrible inquiétude dont il était torturé.

— Ce n'est pas mon père, répliqua-t-il avec un enjouement contraint, c'est vous, Ellen, qui êtes le juge d'instruction; et la vivacité que vous mettez à m'interroger ferait supposer que vous avez des préventions contre l'accusé.

Ellen sourit à son tour, mais en même temps, une larme trembla au bord de ses paupières.

— Peut-être avez-vous raison, dit-elle avec tristesse; mais vraiment, le trouble au milieu duquel je vis finira par me rendre folle... Voyez! j'avais cru que votre père était irrité contre vous.

— Quelle idée!

— Il me semblait que son œil était sévère, et que sa voix avait certaines intonations de dureté dont vous paraissiez souffrir.

Albert entraîna Ellen vers le groupe formé à quelques pas par Jeanne et son mari, auprès desquels s'étaient assis MM. Villeneuve et Boursault.

— Venez! venez! lui dit-il; chassez ces vilaines pensées qui vous sont venues, et surtout essuyez ces larmes *qui voilent* vos beaux yeux. Ellen! Ellen! quoi qu'il

arrive, quelque obstacle que je puisse rencontrer sur notre chemin, quelle puissance humaine pourrait nous empêcher désormais d'être l'un à l'autre !

Le reste de la soirée se passa sans autre incident.

A un moment pourtant Boursault avait voulu entraîner M. Villeneuve, sous le prétexte de lui faire une communication importante.

— Non ! mon ami, avait-il répondu, n'insiste pas. Ce soir est tout entier consacré au bonheur de nous retrouver chez toi, et, comme les anciens, nous remettrons à demain les affaires sérieuses !

Deux heures plus tard, chacun était rentré dans son appartement, et le silence le plus profond enveloppait la somptueuse demeure.

Dix heures venaient de sonner.

A ce moment, le jeune enseigne sortit de sa chambre et se dirigea sans bruit vers celle de son père.

Il était très-pâle, et sa poitrine battait avec force. Mais il avait pour le moins autant de curiosité que d'émotion, et quelques secondes après, il frappait résolûment à la porte de M. Villeneuve.

— Entrez ! dit la voix du juge.

Et Albert entra.

tuelle ; et ses regards avaient une expression qui m'a glacée.

— Vous vous exagérez.

— Que vous a-t-il dit?

— Il veut me parler.

— De quoi?

— De choses graves.

— Lesquelles?

Albert se prit à sourire, en dépit de l'horrible inquiétude dont il était torturé.

— Ce n'est pas mon père, répliqua-t-il avec un enjouement contraint, c'est vous, Ellen, qui êtes le juge d'instruction ; et la vivacité que vous mettez à m'interroger ferait supposer que vous avez des préventions contre l'accusé.

Ellen sourit à son tour, mais en même temps, une larme trembla au bord de ses paupières.

— Peut-être avez-vous raison, dit-elle avec tristesse; mais vraiment, le trouble au milieu duquel je vis finira par me rendre folle... Voyez! j'avais cru que votre père était irrité contre vous.

— Quelle idée!

— Il me semblait que son œil était sévère, et que sa voix avait certaines intonations de dureté dont vous paraissiez souffrir.

Albert entraîna Ellen vers le groupe formé à quelques pas par Jeanne et son mari, auprès desquels s'étaient assis MM. Villeneuve et Boursault.

— Venez! venez! lui dit-il ; chassez ces vilaines pensées qui vous sont venues, et surtout essuyez ces larmes *qui voilent* vos beaux yeux. Ellen! Ellen! quoi qu'il

arrive, quelque obstacle que je puisse rencontrer sur notre chemin, quelle puissance humaine pourrait nous empêcher désormais d'être l'un à l'autre!

Le reste de la soirée se passa sans autre incident.

A un moment pourtant Boursault avait voulu entraîner M. Villeneuve, sous le prétexte de lui faire une communication importante.

— Non! mon ami, avait-il répondu, n'insiste pas. Ce soir est tout entier consacré au bonheur de nous retrouver chez toi, et, comme les anciens, nous remettrons à demain les affaires sérieuses!

Deux heures plus tard, chacun était rentré dans son appartement, et le silence le plus profond enveloppait la somptueuse demeure.

Dix heures venaient de sonner.

A ce moment, le jeune enseigne sortit de sa chambre et se dirigea sans bruit vers celle de son père.

Il était très-pâle, et sa poitrine battait avec force. Mais il avait pour le moins autant de curiosité que d'émotion, et quelques secondes après, il frappait résolûment à la porte de M. Villeneuve.

— Entrez! dit la voix du juge.

Et Albert entra.

III

LE NOM DU FAUSSAIRE.

M. Villeneuve était assis à une table, sur laquelle il feuilletait un volumineux dossier.

Une lampe éclairait vivement la table, et ses rayons rejaillissaient sur le visage du juge d'instruction.

Quand la porte s'ouvrit, il tourna vivement la tête, et en apercevant Albert qu'il attendait cependant, il ne fut pas maître d'un premier mouvement que le jeune enseigne remarqua, mais dont il ne put démêler le caractère.

Il tendit la main à son père qui la lui serra fortement, et sur un signe du juge, il prit place en face de lui.

— Asseyez-vous, Albert, fit M. Villeneuve ; je vous ai dit, il y a quelques heures, que je désirais vous parler, et il est des choses sur lesquelles il est bon, en effet,

que le doute ne plane que le moins longtemps possible.

— Je suis prêt, répondit Albert, à vous donner toutes les explications que vous pouvez désirer.

— J'en suis convaincu.

— Est-ce donc de moi qu'il s'agit ?

— De vous seul.

— Pourtant, il y a quelques jours à peine que je vous ai quitté, et vous ne m'avez pas laissé entrevoir...

— J'ignorais alors les faits qui m'ont été révélés depuis.

— Sur moi ?

— Sur vous-même !

Et le ton dont ces paroles étaient prononcées sembla à Albert si différent de celui que son père employait d'ordinaire avec lui, qu'il sentit un moment sa fierté se révolter et que la rougeur monta à ses joues.

Il pensa que M. Villeneuve avait appris son amour pour Ellen, et il crut voir dans son attitude sévère l'expression d'un blâme pour cet attachement, qu'il ne lui avait pas confié.

— Pardon, mon père, répliqua-t-il aussitôt avec une certaine vivacité ; j'ai pu peut-être, en raison de circonstances exceptionnelles, user depuis quelque temps de réserve envers vous ; mais, si c'est là ce que vous avez à me reprocher, Jeanne qui connaît mon secret, Charles qui s'intéresse à mon bonheur, vous diront mieux que moi à quoi ont tenu cette réserve et cette discrétion qui m'étaient imposées.

M. Villeneuve remua doucement la tête.

— Vous vous trompez, Albert, interrompit-il ; l'entretien que je vous ai demandé ne touchera pas même

à cette question, sur laquelle d'ailleurs, vous le savez bien, votre père n'aura pas d'autre sentiment que vous.

— Alors, je m'y perds.

— Voulez-vous que je m'explique ?

— Ah ! je vous en prie... car il doit y avoir dans tout ceci quelque erreur que je ne puis comprendre.

M. Villeneuve arrêta alors son regard sur son fils, et il reprit :

— Il y a un peu plus d'un mois, dit-il, vous vous êtes abouché avec un des agents de la police de sûreté, du nom de Nivert, et, profitant de ce que vous étiez le fils d'un magistrat, vous l'avez sollicité de rechercher à Paris un homme dont vous désiriez connaître le domicile.

— C'est vrai, répondit Albert, qui malgré lui se prit à frissonner.

— Ce Nivert, qui est d'ailleurs fort habile, se mit donc en campagne, et conformément à vos indications très-précises, il suivit pendant toute une journée une personne que vous saviez, paraît-il, devoir se rendre, à un moment donné, auprès de l'inconnu dont il vous importait de découvrir la retraite.

— Tout cela est de la plus parfaite exactitude, dit Albert, et si vous vouliez me le permettre, je vous expliquerais...

— C'est inutile, répliqua M. Villeneuve ; laissez-moi vous dire tout ce que je sais, et ensuite vous pourrez me répondre à loisir.

— Cependant...

— Je poursuis : Ainsi que je le disais, l'agent dont vous *aviez réclamé* le concours est peut-être le plus habile

que nous possédions, et en moins de vingt-quatre heures, il vous rapportait l'adresse que vous lui aviez demandée.

L'inconnu qui s'appelait Christian Stern, demeurait rue de Lourcine, 17.

— Puis-je répondre? dit Albert.

— Tout à l'heure! jusqu'ici, en effet, la faute n'est pas grande, et à part la légèreté très-répréhensible qui consiste à avoir employé, dans un but d'intérêt personnel, un agent qui ne doit ses services qu'à l'administration, je n'aurais rien à relever sur ce fait, dont je me fusse contenté de vous faire remarquer l'inconséquence, mais là ne s'arrête pas l'affaire, et ce qui suit est autrement important et grave.

— Que voulez-vous dire? fit Albert.

— A cette époque, continua M. Villeneuve, j'étais fort préoccupé, vous le savez, par le mariage de votre sœur. Mon ami Boursault, lui-même, me prenait un temps que j'eusse dû consacrer tout entier à mes fonctions de magistrat, et j'avais un peu oublié peut-être une affaire des plus sérieuses dont la Banque s'était émue, et dont il importait de pénétrer le mystère.

— Les faux billets de banque? dit Albert.

— Vous en avez entendu parler?

— Sans doute, Jeanne et Charles m'ont assuré alors que vous en étiez fort préoccupé.

— Et ils avaient raison... l'audace du faussaire égalait au moins son habileté, et toutes les recherches effectuées par la police, soit à Paris, soit aux alentours des succursales plus particulièrement désignées, étaient restées sans résultat.

— Mais quel rapport?...

— Vous allez comprendre. Ce matin en arrivant à Angoulême, j'ai trouvé Nivert qui m'y attendait.

— Eh bien!

— Et Nivert a cru devoir me faire une confidence, à laquelle j'étais certes bien loin de m'attendre.

— Quelle confidence?

— Le jour même où il aurait suivi l'homme dont vous l'aviez chargé de surveiller les démarches, un fait extraordinaire s'était produit.

— Qu'est-ce donc?

— Dans les trois magasins où il avait vu entrer cet homme, le même jour, on avait présenté de faux billets.

— Est-ce possible!

— Nivert ne l'a su que le lendemain ou le soir, et il n'a pu vous en prévenir.

— C'est une coïncidence sans doute, et ce fait n'a peut-être pas toute l'importance que vous lui attribuez.

— C'est ce que je me suis dit; comme vous aviez recommandé à Nivert la discrétion la plus absolue, je n'ai pas voulu à ce moment pousser plus loin mes questions, et, c'est ma faute, j'ai presque négligé l'incident.

— Ah! je vous dirai tout, mon père.

— Je l'espère... seulement, je vous prie de me laisser achever.

— Qu'y a-t-il donc encore?

— Un dernier renseignement qui jette une déplorable lumière sur ce que je viens de vous dire.

— Parlez! parlez!

M. Villeneuve se recueillit une seconde : une sueur

froide perlait à son front, et l'on eût dit qu'une suprême hésitation arrêtait la parole sur ses lèvres pâles.

Enfin, il fit un effort, releva la tête, et son regard s'attacha avec une douloureuse fixité sur Albert.

— Je vous ai parlé de Christian Stern, poursuivit-il, et vous savez mieux que moi, sans doute, les liens qui peuvent l'unir à l'homme qui est allé le voir rue de Lourcine, et dont vous avez recommandé de taire le nom, à moi surtout!

— Mon père!...

— Vous vous expliquerez. Eh bien, depuis que Nivert est dans ce pays, il a appris de singulières choses sur ce Christian Stern : des choses vagues, à la vérité, et qui n'ont pas encore un caractère complet d'authenticité et de précision. Mais il est certain qu'on l'a vu naguère à Angoulême, et s'il faut en croire les on dit, il aurait été mêlé, il y a quinze ans environ, à une affaire qui semble présenter quelque rapprochement avec celle qui nous occupe.

— Ce serait un faussaire! s'écria Albert, hors de lui.

— On ne dit point cela, mais à travers le vague des révélations, on pourrait supposer qu'il n'est pas exempt de toute complicité.

— Horrible! ce serait horrible!

— N'est-ce pas?

— Mais que concluez-vous, mon père, où voulez-vous en venir?

— La conclusion est cependant facile à tirer, répondit M. Villeneuve; il n'est pas douteux, en effet que ce Christian Stern que l'on retrouve tout à coup, vivant caché dans un coin de Paris, a, dans son présent, un

mystère coupable qu'il essaie de voiler à tous les regards. Nous venons d'apprendre qu'il est lié avec un homme qui peut être, à bon droit, suspecté d'avoir mis en circulation de faux billets de banque, les deux faits s'éclairent donc l'un par l'autre, et quand vous nous aurez fait connaître le nom de cet homme, je crois que la justice pourra être assurée d'atteindre le coupable.

A ces dernières paroles de son père, Albert devint affreusement pâle.

Tout ce qu'on venait de lui apprendre l'avait d'ailleurs étrangement bouleversé, et il cherchait lui-même à se retrouver à travers toutes les obscurités qui l'enveloppaient encore.

Que dire? que répondre? que penser surtout des révélations écrasantes qui lui étaient faites?

Et en ce moment, au milieu de ses perplexités, il ne songea ni à son père, ni à Boursault, ni à la justice, ni à Christian Stern...

Il ne songea qu'à Ellen, et tout son cœur se brisa.

Cependant, M. Villeneuve n'avait cessé de l'observer, et en le voyant garder le silence après la promesse qu'il lui avait faite de tout avouer, son front se rembrunit et sa main se crispa sur le bureau.

— Eh bien, Albert, dit-il, d'un ton impérieux, d'où vient que vous vous taisez, quand l'honneur le plus étroit vous commande de parler?

Albert secoua la tête, comme s'il eût voulu chasser le rêve horrible auquel il était en proie.

— Oui, vous avez raison, répondit-il avec effort et je sens combien mon silence, en un pareil moment, doit,

vous paraître étrange, mais la situation qui m'est faite est terrible, et je ne puis...

— Vous refusez de parler, et d'éclairer la justice!

— Mon père!

— Mais si c'est votre père qui vous interroge aujourd'hui, demain ce peut être le juge d'instruction.

— Ne m'accablez pas!

— Ah! j'étais loin de m'attendre à ce qu'une pareille honte fût réservée à ma vieillesse!

Albert bondit à ces mots, et tout son amour filial se réveilla dans son cœur.

— Non! non, s'écria-t-il, je n'ai pas mérité cette sévérité, et je repousse avec énergie les soupçons odieux que vous exprimez. Ecoutez-moi! mon père, et quand vous m'aurez entendu, vous comprendrez combien vous avez été cruel envers un homme qui n'a permis encore à personne de toucher à son honneur!

— Parlez donc! fit M. Villeneuve, d'un ton un peu radouci, et Dieu veuille que je trouve dans ces paroles l'explication de votre étrange conduite.

Il y eut alors quelques secondes de silence pendant lesquelles Albert parut rassembler ses esprits troublés; puis, il releva le front, et attacha son regard sur le visage impassible de son père.

— Je vous disais tout à l'heure, reprit-il. à quelle réserve, à quelle discrétion j'avais été obligé envers vous, en raison de circonstances exceptionnelles, et c'est là ce qui, malheureusement, a provoqué les soupçons dont je suis l'objet. Mais sur ce point, du moins, je puis vous avouer toute la vérité, et je ne vous la cacherai longtemps.

— Il y a deux années, j'ai été victime d'un accident terrible, auquel j'aurais infailliblement succombé, si je n'avais été secouru et soigné par une jeune fille dont le souvenir est resté profondément gravé dans mon cœur, et que je me suis mis à aimer comme la compagne promise à ma vie.

— Je sais cela, répondit M. Villeneuve.

— Oui ; je vous ai raconté longuement, dans plusieurs de mes lettres, l'amour que j'avais voué à cette enfant, et l'horrible désespoir qui me saisit quand, au moment de quitter l'Islande, j'appris qu'elle était morte, et qu'il fallait renoncer à l'espoir de la revoir jamais.

— Eh bien !

— Eh bien ! mon père, cette jeune fille que je croyais perdue pour toujours, que j'avais vue, étendue glacée sur son lit de mort, Dieu m'avait réservé la joie de la retrouver à Paris.

— Que dites- vous ?

— La vérité.

— Et par quel miracle !...

— C'est ici que commence ce mystère qu'un sentiment de délicatesse m'a empêché d'approfondir, et auquel je me suis trouvé mêlé, sans même me douter qu'il y eût quelque danger à agir ainsi : j'avais trop de reconnaissance et trop d'amour au cœur pour qu'il y eut place à la plus légère défiance, et, même à cette heure, où je parle sous l'impression de vos dernières paroles, j'affirme que la femme que j'aime est au-dessus de toute atteinte, de quelque soupçon que l'on prétende d'ailleurs la menacer.

— C'est elle, cependant, objecta M. Villeneuve, qui a réclamé le concours de Nivert.

— Oui, mon père...

— C'est elle encore qui avait intérêt à découvrir la retraite de ce Christian Stern.

— Je l'avoue.

— Eh bien, tout cela peut être inconscient de sa part, vous le croyez et je veux le croire avec vous ; elle obéit sans doute à une influence dont elle n'a pas cru devoir vous faire connaître l'origine. Mais il y a là, je le répète, une situation fort grave que d'un mot vous pouvez éclaircir, et ce mot, j'espère que vous ne refuserez pas plus longtemps de le prononcer.

Albert eut un geste résolu, et son œil se releva sans trouble.

— Je vous ai dit, mon père, répondit-il avec fermeté, que j'aime, autant que je l'estime, la personne dont vous voulez que je vous livre le secret... Ma vie fût-elle en jeu, que je ne prononcerais pas une parole qui pût trahir la confiance qu'elle a mise en moi, et sur ce point, ma résolution est irrévocable ; seulement, je lui rapporterai demain l'entretien que je viens d'avoir avec vous, je la prierai elle-même de s'expliquer avec un entier abandon, et je vous promets que vous aurez d'elle la plus complète satisfaction.

— Alors, c'est votre dernier mot ? fit M. Villeneuve.

— Mon honneur auquel vous faisiez appel tout à l'heure ne me permet pas d'agir autrement.

— C'est bien ! soit ! allez donc et j'attendrai les résolutions que la nuit vous inspirera.

En quittant son père, Albert voulut d'abord

chez lui, mais il avait la tête en feu, et il descendit au jardin pour respirer.

Les révélations qu'il venait d'entendre étaient bien faites d'ailleurs pour l'épouvanter, et quoiqu'il se sentit disposé à voir un certain parti pris de juge d'instruction dans les déductions de son père ; cependant, il ne pouvait se dissimuler qu'il y avait là de terribles coïncidences qui ne devaient pas être l'unique produit du hasard.

Evidemment, Boursault et Christian Stern se connaissaient de longue date, et il y avait dans le passé de ces deux hommes un mystère commun où leur haine réciproque avait pris naissance.

Mais quel était ce mystère ?

Fallait-il le chercher dans cette ténébreuse fabrication de billets de banque, et en tout cas, n'était-il pas manifeste que l'un de ces deux hommes exerçait sur son complice une autorité, une terreur plutôt, à laquelle ce dernier ne tentait même pas de se soustraire ?

Et puis, quel rôle jouait Ellen dans ce milieu sinistre ? Pour Albert qui ne l'avait vue jamais qu'à travers le mirage de l'amour le plus pur, il était impossible que la jolie fille d'Islande pût être suspectée ! Tout protestait en elle contre une pareille supposition, et la candeur de son front, la limpidité de son regard, tout jusqu'à sa voix si douce dont l'accent avait tant de franchise et de sincérité.

Sans s'en apercevoir, le jeune enseigne était arrivé à cette brèche du parc où il avait failli naguère être grièvement blessé.

A cette heure, il n'avait plus le même danger à redou-

ter ; il franchit donc les pierres éboulées, et gagna la campagne.

La nuit était calme, la lune montait sereine dans le ciel étincelant d'étoiles ; à mesure qu'il avançait, Albert sentait son agitation se calmer, sans que pourtant il fût parvenu à trouver une réponse satisfaisante aux mille questions qui se pressaient sur ses lèvres.

En ce moment, minuit sonna à l'horloge de Merlac, dont les premières maisons n'étaient qu'à quelques pas. Ce bruit l'arracha à ses réflexions, et jugeant qu'il était temps de rentrer au château, il se disposa à en reprendre la route.

Mais comme il avait déjà fait quelques pas dans cette nouvelle direction, il s'arrêta vivement intrigué.

Un coup de sifflet, modulé comme celui qu'il avait entendu la veille, venait de se faire entendre.

C'était un signal sans doute car, presque aussitôt, un second appel de même genre fendit l'air, paraissant répondre au premier.

Et en même temps, il entendit des pas précipités se diriger vers l'endroit d'où le second appel était parti !

Cela se passait à une très-faible distance, et à cette heure de la nuit, tous les bruits arrivaient distinctement à son oreille.

Il écouta !

— Est-ce vous, M. Nivert? demanda alors une voix qu'Albert crut reconnaître.

— C'est moi, M. Tom, répondit M. Nivert... approchez sans crainte, et dites-moi si vous avez quelque bonne nouvelle à m'apprendre.

Au nom de Tom, Albert avait tressailli.

Depuis son arrivée au château, une chose l'avait, en effet, tout particulièrement frappé : c'était de n'y avoir pas rencontré le vieux serviteur.

Il s'était bien promis d'en parler à Ellen, et de lui demander quelques éclaircissements à ce sujet; mais il avait été fort pris depuis son arrivée, et il n'y avait plus songé.

Toutefois, il s'étonnait qu'Ellen ne lui eût pas, de son côté, fait connaître les raisons qui éloignaient momentanément Tom, et ce qui venait de se passer à quelques pas de lui ajoutait encore à l'étonnement qu'il avait éprouvé.

Ainsi, le vieux Tom était en relations mystérieuses avec un agent de la sûreté; ils se voyaient en cachette, la nuit, souvent! car Albert ne doutait plus que ce ne fût lui qui avait interrompu, la veille, son entretien avec Nivert.

A chaque pas qu'il faisait, le jeune enseigne se heurtait donc à un nouveau mystère, et il commençait à craindre que son père n'eût raison dans les soupçons qu'il avait exprimés.

Alors, sa curiosité s'éveilla, ardente, et à son tour, il voulut savoir.

Pour cela faire, il n'avait qu'à se rapprocher des deux hommes qu'il venait d'entendre, et à épier leur démarche, ou surprendre leur conversation.

Son honneur, celui d'Ellen étaient trop intéressés dans la question, pour qu'il pût céder à un mouvement d'hésitation, et dès que la pensée lui en fut venue, il s'empressa de la mettre à exécution.

Les deux hommes, après s'être rencontrés, venaient *de se remettre* en marche.

Albert les suivit.

C'était chose facile.

La lune éclairait la campagne, comme un soleil d'hiver; la nuit était exceptionnellement calme, et, à distance, il pouvait suivre leurs traces et même entendre leurs voix.

La course dura une demi-heure au plus.

Au bout de ce temps, les deux hommes s'arrêtèrent, et Albert prêta l'oreille.

— C'est-ici? demanda Nivert.

— C'est ici, oui, répondit Tom.

— Comment appelez-vous cette ferme?

— La ferme des *Morilles*.

— Et vous êtes sûr que M. Boursault ne vient jamais de ce côté?

— Ce domaine appartient à un gentilhomme campagnard qui est l'ennemi acharné de M. Boursault, répondit Tom, et ce dernier ne met jamais les pieds par ici. Et puis, il y a une raison pour que jusqu'à après-demain, nous n'ayons aucune crainte d'être épiés par lui.

— Quelle raison?

— L'arrivée de M. Villeneuve, et les préparatifs de la chasse.

— Ça, c'est bien pour Boursault, objecta Nivert, mais pour les autres?

— Qui cela?

— Madame Laura...

— J'y ai pensé — seulement, dans le cas où elle se douterait de quelque chose, elle n'aura pas le
faire obstacle à nos projets si nous nous y
adroitement.

— Soit, fit Nivert, je ne demande qu'à vous croire. Toutefois, méfions-nous toujours et ouvrons l'œil. C'est une femme magnifique qui ne me déplairait en aucune circonstance de la vie. Mais elle vous a un polisson de sourcil à faire trembler tout l'olympe, comme disaient volontiers les anciens...

— Voulez-vous que nous entrions? insista le vieux serviteur.

— Je veux ce que vous voulez, Monsieur Tom... Voyez s'il peut nous recevoir, et revenez me le dire. Vous savez, il ne faut forcer personne.

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce.

Celui qui a dit cela n'est pas un chansonnier, mais tout de même, il y a des fabulistes qui ne manquent pas de talent.

Cependant Tom avait quitté un moment son interlocuteur pour pénétrer dans la ferme, et il l'entendit revenir quelques secondes après.

— Venez! dit-il alors, à voix basse.

Et comme s'il n'eût attendu que cette invitation, l'agent le suivit, et disparut.

Albert attendit quelques minutes, espérant qu'un fait nouveau allait peut-être se produire. Mais voyant que rien ne se passait qui fût de nature à éclairer ce qu'il y avait d'obscur dans ce qu'il venait d'apprendre, il quitta son poste d'observation, et reprit résolûment cette fois le chemin du château.

Il était décidé à remettre au lendemain la suite que

ce nouvel incident lui semblait comporter, et sur lequel, en tous cas, il comptait demander des explications à Nivert lui-même.

Mais le lendemain, bien des choses se passèrent qui changèrent le caractère de ses déterminations.

IV

PRÉPARATIFS DE CHASSE.

Le lendemain, en effet, un grand mouvement s'opéra au château.

On était à la veille de la grande chasse promise, et tous les hôtes de Boursault arrivèrent dès le matin et dans la journée, attirés par cette solennité dont on parlait beaucoup depuis quelques jours, et qui avait fini par prendre les proportions d'un événement.

Boursault, Miss Ellen et Laura elle-même, qui passait pour la surintendante du château, durent consacrer tous leurs moments à la réception des hôtes qui leur arri-aient de tous les points du département, et malgré le désir qu'il en avait, Albert dut renoncer à l'espoir tretenir Ellen, ne fût-ce que pendant quelques mi-

A peine, put-il, dans la matinée, échanger quelques paroles rapides avec elle.

— Vous aviez, hier, lui dit-il, commencé une confidence à laquelle j'attachais une grande importance ; nous avons été interrompus par la présence de M. Boursault, et j'ai compris que vous ayez suspendu la communication que vous vouliez me faire. Mais j'ai, plus que jamais, intérêt à connaître le secret que vous étiez disposée à me confier, et je viens vous supplier de nouveau.

Ellen se prit à sourire.

— N'insistez pas aujourd'hui, Albert, répondit-elle ; vous voyez vous-même si je puis me posséder en ce moment ; mais demain, après la chasse qui va avoir lieu, si vous le désirez, je vous dirai tout.

— Vous me le promettez?

— Ne me retenez pas davantage.

— Soit : je vous laisse, Ellen ; mais avant de vous quitter cependant, je veux vous adresser une question... une seule.

— Dites !

— Depuis mon arrivée ici, je m'étonne de ne pas rencontrer une personne que j'étais habitué à y voir.

— Qui cela ?

— Tom !...

Un nuage passa sur le front d'Ellen à ce nom, et elle eut comme un frémissement.

— Vous avez raison, répondit-elle avec tristesse, Tom a disparu depuis quelque temps, et il ne m'a pas fait connaître les motifs de son départ.

— Et vous ne l'avez pas revu?

— Une seule fois.

— Que vous a-t-il dit ?

— Peu de chose... des mots mystérieux, et que je n'ai pas bien compris. Mon enfant, m'a-t-il dit, de loin comme de près, je pense à vous et je vous aime ! Quoi qu'il arrive, ne craignez rien, c'est le vieux Tom qui vous l'assure, chaque jour nous rapproche du dénouement !

— Et c'est tout ?

— C'est tout. Il m'a alors serré la main et il est parti les yeux pleins de larmes.

— Mais ne soupçonnez-vous pas quel est son dessein?

— Je l'ignore.

— Voilà qui est étrange !

— Sans doute, mon ami ; mais j'ai été habituée, depuis ma plus tendre enfance, à considérer Tom comme mon meilleur et mon plus sûr ami, et quoi qu'il fasse, j'ai confiance en lui et j'espère !

En parlant ainsi, la jolie enfant fit un geste d'adieu à Albert, et s'éloigna pour aller recevoir de nouveaux invités.

Le jeune enseigne vit bien qu'il n'obtiendrait pas d'autres éclaircissements, et il se résigna à aller demander à son père un sursis pour les explications qu'il avait à lui fournir.

A son grand étonnement, M. Villeneuve le reçut avec moins de froideur que la veille, et bien que le juge d'instruction ne se départît pas de sa réserve, Albert crut remarquer qu'il était revenu, en partie du moins, sur ses préventions.

A quel sentiment nouveau fallait-il rapporter ce changement ? Albert ne le chercha pas longtemps, et

heureux du sursis qui lui était accordé, il songea à diriger ses observations sur la ferme des Morilles.

C'était là, en effet, qu'était la clef du mystère, et il espérait pouvoir profiter du trouble qui régnait au château, pour pousser ses investigations de ce côté.

Comme il se disposait à sortir dans ce but, après déjeuner, et au moment où il allait franchir la grille du parc, il se trouva tout à coup en présence de Nivert qu'il hésita à reconnaître tant il lui apparut différent de lui-même, sous le costume d'emprunt qu'il portait.

Nivert était affublé d'un costume de chasse au grand complet !

Souliers, guêtres, gilet, veste, gibecière, casquette, rien n'y manquait ! Et vu ainsi, la jambe nerveuse et droite, le fusil sur l'épaule, il avait réellement bon air.

Nivert salua militairement, et Albert lui rendit son salut :

Au rendez-vous fidèle,
Voyez ! nous accourons.

chanta l'agent ; j'espère, que nous faisons preuve de zèle, et que demain, nous pourrons donner un léger échantillon de notre savoir faire.

— Mais vous n'avez jamais chassé le loup ! objecta Albert qui eut bien voulu retenir son interlocuteur, pour le faire causer.

— Pas précisément, répondit Nivert, quoique j'aie fait bien des battues dans la plaine Saint-Denis — mais c'est si fréquenté !

— *Alors, c'est* un plaisir tout nouveau.

Nivert avait mis l'arme au pied.

— Un coup de fusil est un coup de fusil dans tous les pays du monde, répliqua-t-il, mais je ne vous cacherai pas que j'éprouve cependant une certaine appréhension. Que diable ! on a son amour-propre, et je ne serais pas fâché de montrer à tous ces hobereaux de province, comment on patine un flingot dans mon arrondissement.

— Eh bien, il faut prier M. Boursault de vous réserver une bonne place.

— C'est bien ce que je compte faire.

— Il ne refusera pas cette satisfaction à un chasseur parisien.

— Bon ! rira bien qui rira le dernier... d'ailleurs, j'ai mon plan, et je ne quitterai pas mon homme d'une semelle pendant toute la journée de demain, — est-ce qu'on ne vous y verra pas vous-même, mon officier ?

— Je ne suis guère chasseur.

— Alors, vous resterez au château.

— Peut-être.

Nivert cligna de l'œil.

Il avait relevé son arme qu'il venait de replacer sur son épaule, et il faisait mine de s'éloigner.

Mais une pensée le retint, et il se rapprocha d'Albert d'un air presque mystérieux.

— Un mot encore, ajouta-t-il, en souriant avec malice ; vous êtes rentré en bonne santé, cette nuit ?

Albert fit un soubresaut.

— Cette nuit ! répéta-t-il stupéfait... Vous savez donc...

— Pardieu... est-ce que vous croiriez par hasard que,

dans de pareils moments, je mets mes yeux et mes oreilles dans ma gibecière !

— Vous m'avez vu ?

— Oui, et à ce propos j'ai un avis à vous donner. Ce qui se passe à la ferme des Morilles ne vous regarde pas, laissez chacun faire son métier, et attendez, pour agir, que Tom ou moi nous vous fassions signe.

Et sans attendre de réplique, il salua de nouveau, et fit son entrée solennelle dans le château de Boursault.

Albert était resté interdit, et ne savait plus à quelle résolution s'arrêter.

Toutefois, il se rappela que Nivert ne lui avait jusqu'alors donné que de bons avis, et il comprit qu'il valait mieux s'en rapporter encore à ses conseils, malgré tout son désir de pousser plus loin l'aventure.

Il se résigna donc à attendre, et se laissa distraire par le va-et-vient tapageur qui, depuis le matin, remplissait le château et les environs d'un mouvement et d'un bruit des plus pittoresques.

A chaque instant, des équipages de chasse arrivaient dans la cour d'honneur, au son des fanfares éclatantes ; des piqueurs allaient de l'un à l'autre affairés et importants ; les meutes aboyaient dans les chenils, les chevaux piaffaient aux mains des palefreniers, c'était un tableau qui, par certains côtés, rappelait les mœurs, les usages et presque les costumes du moyen âge.

M. Boursault se multipliait au milieu de ce désordre, et sa physionomie avait pris une expression que ni Villeneuve ni Ellen ne lui connaissaient encore.

C'était un véritable chasseur, et la passion se trahissait dans tous ses mouvements.

C'est à peine s'il prenait garde à ses hôtes.

Dès la veille, il avait présidé lui-même aux battues, et il assurait à ses invités, que jamais peut-être, de mémoire de veneur, chasse n'aurait été si bien menée.

Du reste, toute la louveterie officielle des départements circonvoisins était présente, et grâce à l'activité de Laura et au zèle d'Ellen, assistée de Jeanne, chacun avait pu trouver place dans les immenses dépendances du château.

De tous côtés on n'entendait parler que de chiens, de louveteaux, de sangliers, et Dieu sait avec quelle hâblerie naïve on escomptait, dès ce moment, les succès probables du lendemain.

Boursault ne quitta la place que vers minuit, et lorsqu'il put croire que tous ses hôtes avaient regagné leur lit.

Encore fallut-il pour le décider à se retirer qu'il y fût invité par Laura elle-même.

Vers minuit, en effet, un valet vint le prévenir que madame, — c'est ainsi que la domesticité désignait la surintendante, — désirait lui parler avant qu'il se retirât.

Boursault se rendit aussitôt à cette invitation, et dès le premier regard, il comprit que quelque chose d'extraordinaire s'était passé.

Laura était très-sombre, et elle se promenait à pas heurtés, à travers sa chambre, quand Boursault entra.

— Qu'y a-t-il ? demanda vivement ce dernier.

— Il y a, répondit la jeune femme, qu'un grand danger nous menace, et que si tu n'y prends garde, avant quelques jours peut-être nous serons perdus !

— Qu'est-ce à dire ! fit Boursault en tressaillant.

— C'est-à-dire que pendant que tu t'occupes de chasses et de plaisir, nos ennemis veillent et travaillent.

— Quels ennemis?

La jeune femme se rapprocha de Boursault.

— Écoute, dit-elle à voix basse ; et apprends ce qui se passe, et ce que j'ai surpris moi-même, il y a quelques heures. Depuis huit jours Christian a disparu.

— Qu'importe !

— Oui, qu'importe, en effet, qu'il disparaisse ! Mais sais-tu où il se cache, depuis qu'il a quitté Paris ?

— Où cela ?

— A une lieue du château.

— Lui !

— Dans cette ferme des Morilles, où on sait que tu ne te rends jamais.

— Mais qu'y vient-il faire ? Crois-tu qu'il soit plus à craindre de près que de loin ?

Laura haussa les épaules, et fit entendre un ricanement.

— Christian, seul ! Non, assurément, répliqua-t-elle, avec un accent mordant. Mais derrière lui, il y a un homme qui le pousse et lui donne le courage dont il manque.

— Quel homme ?

— Nivert !

— Tu en es sûre ?

Laura eut un regard farouche.

— Ah ! ce Nivert connaît notre secret ! poursuivit-elle ; depuis un mois qu'il parcourt le pays, il a recueil-

bien des bruits, et a fini, j'en suis certaine, par former sa conviction. C'est là qu'est le danger, et pas ailleurs, et s'il est allé tirer Christian de sa retraite, s'il l'a amené dans ces lieux mêmes, c'est qu'il le réserve pour le dénouement, et tu sais bien ce que Christian peut dire.

— Il ne l'osera pas.

— Peut-être.

— Il sait qu'Ellen est entre nos mains ; et qu'à la moindre velléité de trahison !...

— Sans doute.

— Et puis, poursuivit Boursault en baissant encore la voix, si ce Nivert connaît notre secret...

— N'en doute pas !

— S'il a projeté de nous livrer avec l'aide de Christian...

— On ne se sert de lui que dans ce but.

— Eh bien, il y a un moyen de le faire taire.

— Lequel ?

Boursault ne répondit pas tout de suite, mais son regard soupçonneux fit le tour de la chambre, et un sourire d'une bizarre expression vint crisper sa lèvre.

— Nivert est un grand chasseur, reprit-il alors, avec une sorte d'enjouement, et tout à l'heure encore, il m'obsédait pour obtenir d'être placé de manière à ne pas tirer sa poudre aux moineaux.

— A quoi songes-tu ? demanda Laura en frissonnant.

— Le hasard fait quelquefois des choses, que l'on perdrait bien du temps à combiner.

— Que veux-tu faire? insista la jeune femme, en s'approchant si près de Boursault, que ses lèvres touchèrent pre oreille.

Mais Boursault garda le silence.

Et serrant les mains de Laura, il s'éloigna sans ajouter un seul mot, la laissant en proie à une sourde et vague inquiétude.

Dès l'aube, les hôtes du château de Boursault furent réveillés par le bruit des fanfares, les aboiements des meutes, le piaffement des chevaux, et tout ce mouvement tapageur qui précède le départ d'une grande chasse.

La cour était déjà pleine de monde ; les femmes enveloppées frileusement dans d'épaisses couvertures bariolées, avaient pris place dans les équipages élégants, attelés de chevaux de sang ; les piqueurs, la trompe en sautoir, montés sur de magnifiques bêtes, qui ouvraient leurs naseaux fumants à l'air du matin, allaient et venaient, attendant le signal du départ ; chacun enfin était à son poste, et M. Boursault surveillait tout, comme un général en chef à la veille d'engager une grande bataille.

C'était magique.

Le jour n'était pas encore tout à fait venu ; mais déjà une ligne rose que l'on apercevait à travers la buée transparente annonçait le prochain lever du soleil.

Tout présageait donc une matinée splendide, et la perspective d'une fête de ce genre, favorisée par un temps exceptionnel, mettait de la gaîté dans tous les cœurs.

Jeanne de Renneville, son mari et Ellen occupaient avec M. Villeneuve quatre places dans un grand breack qui avait été mis à leur disposition par Boursault. Albert devait *faire route* avec eux, mais au dernier mom-

il s'excusa de ne point les accompagner, et accepta un cheval qui lui était offert et avec lequel il devait suivre la chasse selon que sa fantaisie le pousserait d'un côté ou d'un autre.

Cette détermination d'Albert n'était pas, comme on pourrait le croire, le simple résultat d'un caprice; la veille encore, il se faisait une joie de passer cette journée en compagnie d'Ellen.

Mais le matin, au moment où il descendit dans la cour, il avait fait une rencontre qui l'avait vivement ému et devait changer ses résolutions.

A quelques pas du château dont il s'était éloigné pour échapper au tapage qui s'y faisait, il s'était tout à coup trouvé en face de Tom.

A sa vue, il avait fait un mouvement et s'était empressé d'aller à lui.

Du reste, Tom était loin de chercher à le fuir.

— Enfin, je te rencontre ! fit Albert ; qu'es-tu devenu depuis quelques jours, et d'où vient qu'on ne t'a pas vu au château ?

Tom posa un doigt mystérieux sur ses lèvres.

— Je ne devais plus y rentrer, répondit-il en même temps, seulement je voulais vous parler avant la chasse, et j'ai profité du désordre qui règne de ce côté.

— Qu'as-tu donc à me dire ?

— Un avis seulement, mon officier. Vous allez partir avec les hôtes du château, et nul, excepté Miss Ellen ne s'inquiétera, pendant cette journée, de savoir si vous êtes ici ou là.

— Sans doute.

Eh bien, il faut que nous profitions de cette liber-

té, pour faire une visite qu'il est important de ne pas remettre davantage.

— Quelle visite ?

— Je vous dirai cela.

— Toujours du mystère !

— Toujours, M. Albert ! jusqu'au moment où nous pourrons montrer à tous ce que nous sommes... et ce moment n'est pas éloigné.

— Ne pourrais-tu au moins t'expliquer plus clairement ?

— Nous n'en avons pas le temps... et, d'ailleurs, ce serait trop dangereux.

— Enfin, que veux-tu ?

— Voici... vous allez partir pour la chasse, et vous devez prendre place à côté d'Ellen et de Mme de Renneville. C'est là ce qu'il faut changer.

— Pourquoi ?

— Parce que si vous montez dans le breack, vous ne pourrez pas le quitter quand la fantaisie vous en prendra, et il faut absolument, entendez-vous, absolument !... que vous m'accordiez cette journée.

— A toi ?

— A moi ou à une autre personne.

— Tout cela est bien bizarre.

— Je ne dis pas non.

— Et si je refusais de faire ce que tu demandes ?

Tom remua la tête avec mélancolie.

— Si vous refusiez, M. Albert, répondit-il, je n'aurais qu'un mot à vous dire.

— Et ce mot ?

— C'est que de la démarche que je sollicite de vous dépend la vie même de la jeune fille que vous aimez.

— Ellen !

— N'est-ce pas que vous ne refusez plus ?

— Elle court donc des dangers ?

— Oui, si vous hésitez.

— Ah !... tu peux compter sur moi, Tom... Mais, de ton côté aussi, tu ne me laisseras rien ignorer, tu me diras le mot de cette énigme, tu dissiperas enfin ces ténèbres qui m'enveloppent.

— Je vous le jure.

— Aujourd'hui ?

— Dans quelques heures.

— Bien ! bien ! fit Albert ; à ce prix, je consens à tout ce que tu demandes. Je partirai à cheval, et au lieu de suivre la chasse, je me rendrai à l'endroit que tu m'auras désigné.

— Je vous attendrai au carrefour des Morilles ! répondit Tom.

— Et tu peux être assuré qu'avant deux heures, je serai au rendez-vous.

C'est ce qui explique pourquoi, lorsque la chasse partit, Albert, au lieu de prendre place à côté d'Ellen, suivit le breack à cheval, préparant déjà sa fuite que mille incidents devaient d'ailleurs ne pas tarder à favoriser.

En effet, après une demi-heure de marche, et dès que l'on pénétra sous bois, les cavaliers durent céder le pas aux voitures, et il se trouva presque immédiatement séparé de celle qui portait Ellen et Jeanne.

Il laissa dès lors sa monture prendre le pas, s'arrêta même un moment sous prétexte d'allumer un cigare,

et quand il se vit seul, à l'abri de toute indiscrétion, il fit volte-face et prit le trot en tournant le dos à la chasse.

Nul évidemment ne songeait à lui, il ne rencontra même sur son chemin aucun traînard, et une heure plus tard, il débouchait au carrefour des Morilles.

Dès les premiers regards qu'il y jeta, il aperçut Tom qui l'attendait, et qui s'était levé au bruit des pas de son cheval.

Albert alla vivement à lui.

— Tu vois que je suis exact, lui dit-il à voix rapide ; je tiens ma promesse, comme j'espère que tu tiendras la tienne.

— Le vieux Tom a toujours respecté ses serments, répondit le vieillard, d'un ton grave, et ce n'est pas aujourd'hui qu'il commencerait à trahir la foi jurée. Seulement, nous n'avons pas de temps à perdre, et si vous voulez bien me suivre, nous irons tout de suite à l'endroit où l'on nous attend.

En parlant de la sorte, Tom quitta le carrefour ; et Albert qui était descendu de cheval, et avait passé la bride autour de son bras, se mit à marcher à ses côtés.

Le soleil avait fini par percer la brume matinale, et tamisait ses rayons à travers les arbustes qui surplombaient sur le sentier creux dans lequel les deux hommes venaient de s'engager.

Il faisait un temps splendide.

Un souffle frais, imprégné de senteurs agrestes, courait dans l'air, et les oiseaux gazouillaient le long du chemin.

Mais les splendeurs de la nature étaient impuissantes à distraire le jeune enseigne.

— Où allons-nous ainsi ? demanda-t-il bientôt à son compagnon, qui paraissait peu disposé à engager la conversation.

— Nous allons à la ferme de Morilles, répondit Tom.

— Et il y a là quelqu'un qui désire me voir, et qui m'attend ?

— C'est cela.

— Quelle est cette personne ?

— Vous la connaissez.

— Son nom ?

— Christian Stern.

Albert releva le front.

— Christian Stern est donc au pays ? reprit-il après un silence.

— Depuis quelques jours.

— Qui l'y a amené ?

— Moi.

— Dans quel but ?

— Vous le saurez bientôt.

— Et il désire me parler ?

— Oui, M. Albert ; il faut qu'il vous parle. M. Christian Stern sait déjà que vous aimez Miss Ellen, et que Miss Ellen vous aime, et il est bien naturel...

— Cet homme a donc quelque droit sur Ellen ?

— Comme M. Villeneuve en avait sur Mlle Jeanne.

— C'est son père ?

— Oui... son père !... et vous comprenez que cette *entrevue* qu'il sollicite, il aurait le droit de l'exiger.

Albert eut un regard presque effrayé.

— Son père ! répéta-t-il d'un ton vague, et pendant qu'il cherchait à réveiller ses souvenirs. Mais alors comment se fait-il qu'Ellen se trouve séparée de lui et qu'elle soit allée habiter l'Islande, et quel rôle jouent dans tout ceci M. Boursault et cette Laura, dont la présence m'a souvent inspiré une terreur que je n'ai pas toujours pu maîtriser !

Tom remua la tête par un geste discret.

— Vous apprendrez tout cela si Christian veut parler, répondit-il ; seulement, n'oubliez pas que dès ce moment, — et celui qui vous parle ainsi est un homme qui ne s'effraie pas facilement, — que dès ce moment les plus grands dangers vont menacer l'existence même d'Ellen. — Il faudra donc que, dès ce soir, vous preniez des mesures étroites de protection et de surveillance, et que, tout en conservant la plus rigoureuse discrétion, vous obteniez de Mme de Renneville qu'elle veuille bien s'y associer.

— Ah ! tu m'épouvantes ! s'écria Albert.

— Oui, c'est là que nous en sommes venus, dit encore le vieux Tom ; s'il ne s'agissait que de moi encore, je ferais bien volontiers l'abandon du peu de jours qu'il me reste à vivre, mais elle, la pure et crédule enfant ! Voyez-vous, ils sont capables de tout.

— Ah ! parle ! parle ! insista Albert.

— Non, pas encore, le secret est là, sur mes lèvres, et je ne puis me décider à le laisser échapper, mais demain, si Christian s'obstine à se taire, je vous jure que M. Villeneuve et vous, vous saurez tout !

Du reste, ajouta l'excellent vieillard, nous voici arri-

vés au terme de notre course. La ferme des Morilles est devant vous, et vous allez y pénétrer.

— Ne viens-tu pas avec moi? demanda Albert étonné.

— Non, répondit Tom, ma présence arrêterait peut-être les confidences de Christian, et il vaut mieux que je vous laisse seuls. Toutefois, rappelez-vous bien les recommandations que je vous ai faites.

— Je n'aurai garde de les oublier, dit Albert.

— Alors, à bientôt.

— Quand te reverrai-je?

— Tout à l'heure, probablement, en tout cas à demain; quoi qu'il arrive, je vous l'ai dit, je trouverai moyen de vous voir.

Dès que le vieux serviteur se fut éloigné, Albert hésita un moment à franchir le seuil de la ferme; mais prenant presque aussitôt son courage à deux mains, selon l'expression vulgaire, il poussa la porte de la ferme, et entra dans la salle.

Il y avait là une vieille femme qui filait auprès de la fenêtre.

Elle releva la tête, et se prit à regarder le jeune enseigne avec un commencement de défiance.

Toutefois, le ruban qu'il portait à la boutonnière lui sembla un gage suffisant de loyauté et d'honneur, et elle lui demanda ce qu'il désirait.

— M. Christian Stern! répondit Albert.

— Je ne sais pas s'il est là, dit la vieille, en se levant; mais je vais voir...

Et comme elle allait s'éloigner :

— Dites-lui, ajouta le jeune enseigne, que c'est M. Albert Villeneuve qui réclame l'honneur de le voir.

La vieille passa aussitôt dans une chambre contiguë, quelques secondes après elle reparaissait le sourire sur les lèvres.

— M. Christian Stern attend M. Albert Villeneuve, dit-elle d'un ton gracieux.

Albert ne se fit pas répéter l'invitation, et il pénétra dans la chambre où on l'attendait.

Christian Stern était là, et dès qu'il l'aperçut il lui tendit la main d'un air doux et résigné, et lui indiqua un siége à côté de lui.

V

L'HISTOIRE DE CHRISTIAN STERN.

— J'ai désiré vous voir, Monsieur, dit Christian Stern, parce que j'ai bien des choses à vous dire qu'il faut que vous sachiez. C'est Tom, n'est-ce pas, qui est allé vous chercher?

— C'est Tom, en effet, oui, Monsieur, répondit Albert.

— Et vous n'avez vu aucune autre personne?

— Aucune.

— Il y a une grande chasse aujourd'hui, au château de Boursault; vous avez pu vous éloigner sans être remarqué?

— Je le crois.

— C'était important, pour bien des raisons! Mais il y en a une surtout, qui domine toutes les autres.

— Laquelle?

— La sécurité d'Ellen.

— Vous pensez donc, aussi, qu'elle peut être menacée ?

— Il y a quinze années que je vis avec cette horrible anxiété.

— Comment cela?

— Je vous expliquerai tout. Vous êtes un loyal jeune homme. Ellen m'a dit que l'on pouvait compter sur votre loyauté et votre honneur. La pauvre enfant vous aime, vous l'aimez aussi! Hélas! bien des obstacles vous séparent encore.

— Cependant...

— Tom vous a-t-il dit que je suis le père d'Ellen?

— Oui, Monsieur.

— Et c'est vrai, pauvre enfant! Il y a si longtemps que je suis privé de ses caresses. Mais voyons, ne parlons pas de ces choses-là, et causons plutôt du motif même de cette entrevue.

Depuis le commencement de cet entretien, une idée bizarre s'était emparée de l'esprit d'Albert et quoi qu'il eût fait, il n'avait pu s'en dégager complétement.

Pendant que le vieillard parlait, de temps en temps, il s'était pris à le regarder avec un profond intérêt, et il avait été frappé de l'altération de ses traits, de l'atonie de son regard, et même de la prostration de toute sa personne.

Et par moment, il lui semblait que ce malheureux avait subi une sorte d'affaissement moral qui, sans lui enlever l'usage de ses facultés, le livrait cependant à un abattement contre lequel il était impuissant à réagir.

Mais il n'eut pas le temps de s'abandonner à cette impression, car Christian Stern avait repris la parole, et les choses qu'il devait apprendre lui semblaient bien autrement intéressantes que l'homme qui allait les dire.

— Avant de vous faire connaître l'histoire de ma vie, dit Christian, j'ai besoin d'obtenir de vous une promesse solennelle de ne la révéler jamais à personne, et de me garder sur ce point le secret le plus absolu, jusqu'au jour où je vous délierai moi-même de l'engagement que vous allez prendre.

— Pour Ellen et pour vous, répondit Albert, je vous promets de garder la confidence que vous m'allez faire, n'apportant de réserve à cet engagement que pour le cas où la vie d'Ellen et mon honneur seraient menacés.

— C'est ainsi que je l'entends.

— Dans ces termes, vous pouvez compter sur moi.

— C'est bien! écoutez-moi donc, Monsieur, et si parfois, dans mon récit, vous rencontriez quelques points obscurs, n'hésitez pas à m'interroger, je serai toujours prêt à vous donner tous les éclaircissements qui vous sembleront nécessaires.

Il y eut encore un moment de silence; puis enfin, le vieillard poussa un profond et pénible soupir, et commença :

— Il y a une vingtaine d'années, dit-il, j'habitais Copenhague; j'y venais d'épouser une charmante jeune fille appartenant à une des meilleures familles du royaume, et qui n'avait pas hésité à devenir la femme d'un homme peut-être un peu trop âgé pour elle. J'avais déjà quarante ans à cette époque, et elle en

avait à peine vingt-deux. Elle était riche, moi, de mon côté, j'avais une fort belle fortune et tout nous présageait une existence exempte des soucis ordinaires de ce monde.

Et, en effet, cette époque fut certainement la plus heureuse de toute ma vie !

Pendant les premiers mois qui suivirent notre mariage, nous voyageâmes ; c'était la mode parisienne, et vous savez avec quelle manie on imite à l'étranger toutes les coutumes, tous les usages de votre pays.

Nous visitâmes donc les principales capitales de l'Europe, nous allâmes à Londres, puis de là en Italie, à Venise, puis enfin, nous vînmes à Paris que nous avions réservé comme le terme de notre excursion.

Paris, vous ne l'ignorez pas, Monsieur, à quelque nationalité que l'on appartienne, russe, anglaise, américaine ou danoise, Paris est le point de mire de tous les rêves, le mirage qui nécessairement attire toutes les curiosités et toutes les convoitises.

Ma chère femme et moi, nous n'avions pu nous soustraire à cette fascination, et quand nous arrivâmes dans cette ville unique, il nous sembla que nous mettions le pied dans le paradis terrestre.

Hélas ! je ne me doutais pas alors que nous approchions de la plus cruelle, de la plus douloureuse des catastrophes.

Soit que cette longue suite de voyages et de plaisirs de toutes sortes l'eût particulièrement fatiguée, soit pour toute autre cause que la science moderne n'a pu déterminer, ce qu'il y a de certain, c'est qu'au bout de deux mois de séjour, ma pauvre Blanche mourut, en donnant le jour à l'enfant qu'elle portait dans son sein !

Vous dire la douleur que j'éprouvai, le désespoir qui s'empara de moi, auprès de la pauvre morte, serait absolument impossible, et, bien que près de vingt années se soient écoulées depuis ce jour à jamais néfaste, chaque fois que ma pensée s'y reporte, je sens le même déchirement, ma gorge se serre à m'étouffer, et j'appelle la mort de tous mes cris !

Un instant même, j'eus la pensée de me tuer, ne voulant pas survivre à la chère créature qui venait de me quitter ! Mais, il y avait tout près du lit funèbre un berceau, où dormait l'enfant à laquelle elle avait donné le jour. Je compris qu'il me restait d'impérieux devoirs à remplir, et Dieu m'accorda la force d'accepter cette vie nouvelle qui s'ouvrait devant moi !

D'ailleurs, depuis mon arrivée à Paris, j'avais fait quelques amis.

Un entre autres, qui m'avait accueilli avec une cordialité touchante, et dont les manières ouvertes et franches avaient du premier coup gagné toutes mes sympathies.

Ma pauvre Blanche et moi nous ne pouvions pas nous passer de sa compagnie, et j'en étais même arrivé à prêter l'oreille à certaines propositions d'affaires qui devaient, en me forçant à m'établir à Paris, resserrer plus étroitement encore les liens qui nous unissaient.

Il m'avait connu heureux ; dès qu'il vit que le désespoir menaçait de s'emparer de mon esprit, il ne me quitta plus, vint s'établir près de moi et me montra tant d'amitié et de dévouement, que je me laissai toucher, et lui promis que je n'attenterais pas à mes jours.

— Et comment s'appelait cet homme? demanda Albert avec curiosité.

— Il s'appelait Boursault! répondit Christian Stern.

Du reste, ajouta-t-il presque aussitôt, chaque fois que ces souvenirs me reviennent à la mémoire, malgré les événements qui se sont accomplis depuis, et qui ont modifié mon opinion sur le compte de cet homme, il m'est impossible de croire qu'au moment dont je parle, Boursault apportât dans nos relations une intention préconçue!... Il éprouvait pour moi une véritable sympathie, et tout au plus espérait-il m'entraîner dans des opérations dont il attendait sincèrement beaucoup, mais qui, si elles n'eussent pas réussi, n'auraient entraîné que moi dans leur désastre.

Quoi qu'il en soit, je le répète, les témoignages d'affection dont Boursault m'entoura au moment de cette douloureuse épreuve, me touchèrent profondément, et quand je revins à moi, du fond de mon désespoir, je ne songeai qu'à accepter le moyen qu'il m'avait offert naguère de continuer à vivre l'un près de l'autre, et de nous associer dans une opération qui nous permettrait de réaliser annuellement d'importants bénéfices.

Je ne m'étais jamais occupé de commerce ; mais Boursault était très-entendu en toutes choses : je le laissai donc maître absolu de la direction et je n'eus qu'à me féliciter d'avoir agi ainsi, car au bout de la première année, je pus constater que les résultats obtenus dépassaient tout ce que nous avions pu espérer en commençant!

D'ailleurs, j'eus bientôt un autre sujet de joie bien vive.

Ma fille, — ma petite Blanche : je l'avais appelée ainsi du nom de sa mère — ma fille se développait et grandissait à vue d'œil, et tous les instants de loisir que me laissaient mes occupations commerciales, je les passais près d'elle.

J'étais donc heureux, du moins autant que je pouvais l'être désormais, et je n'aurais demandé à Dieu que la continuation d'un pareil bonheur.

Mais j'arrivais au seuil des terribles événements qui devaient ébranler ma vie, et détruire à jamais toute sécurité.

— Que voulez-vous dire? fit Albert vivement intéressé.

— Un soir, poursuivit Christian Stern, je me trouvais seul dans ma chambre, et je jouais, comme un enfant, avec ma petite Blanche, sur le tapis où on la laissait d'ordinaire s'ébattre en liberté. Tout à coup, la porte s'ouvrit, et Boursault entra.

Oh! cette scène!

Elle est encore présente à ma mémoire, comme si elle s'était passée hier.

Dès le premier moment, je vis que Boursault était préoccupé, et que quelque sombre pensée l'agitait.

Je me levai et j'allai à lui.

— Qu'as-tu donc, lui demandai-je, et que se passe-t-il?

Il secoua la tête avec énergie.

— Ecoute, me répondit-il, il m'est venu depuis plusieurs jours une idée qui m'obsède, et que je n'ai pas osé te communiquer encore, mais il faut bien en arriver là, et aujourd'hui je suis résolu à tout te dire.

— Est-ce un malheur qui te frappe?

— A peu près.

— Parle! parle, et si je puis reconnaître enfin tout ce que tu as fait pour moi...

Boursault me serra la main et s'assit.

— Voici ce que c'est, me dit-il, un mien parent vient de mourir à l'étranger; et moi, qui le croyais riche, j'apprends qu'il laisse des affaires fort embarrassées, et que sa fille va probablement se trouver réduite à la misère la plus douloureuse.

— Ah! s'il faut de l'argent! m'écriai-je.

— C'est mieux que cela...

— Quoi donc?

— Cette fille a aujourd'hui vingt ans peut-être, et elle est belle autant qu'une femme peut l'être. Je ne puis la laisser abandonnée à elle-même, en butte surtout aux séductions de toutes sortes, et aux entraînements qu'à son âge, on n'est pas toujours certain de vaincre. D'autre part, il m'est interdit de la prendre avec moi, car je ne suis pas encore assez vieux, pour ne pas être compromettant, et dans cette situation je venais te demander de vouloir bien lui permettre d'habiter ici, près de toi, et de lui confier, jusqu'au jour où nous lui trouverons un mari, la direction de ta maison et l'éducation de ta fille.

Cette proposition, faite aussi brusquement, me surprit tout d'abord, et je ne sais pourquoi j'éprouvai, en l'écoutant, un pénible serrement de cœur.

Mais je devais tout à Boursault; il avait été si bon pour moi, au moment de mon malheur, que je me trouvai sans force, quand je voulus le refuser.

J'acceptai donc avec résignation. et un mo

tard, sa nièce — il me disait du moins que c'était sa nièce — fut installée dans mon appartement et prit la direction de ma maison.

Toutefois, j'avoue que la répugnance première que j'avais ressentie s'effaça bien vite, dans la compagnie de cette jeune fille et quelques mois s'étaient à peine écoulés, que je m'étais fait une douce habitude de la voir et que ma Blanche elle-même s'était prise à l'aimer comme elle eût fait de sa mère.

— Cette jeune fille était Laura? fit Albert avec un tressaillement.

— Oui, Monsieur, répondit Christian Stern ; elle était adorablement belle, et plus d'une fois, je m'étais surpris, dans les longues soirées que nous passions ensemble, à former des rêves que j'eusse cru à jamais impossibles, que j'eusse taxés de sacriléges, avant son arrivée. Mais il faut que chaque destinée s'accomplisse, et je ne devais plus m'arrêter sur cette pente où je me laissais entraîner.

Une année après, je devenais donc l'époux de Laura, et, je veux être sincère jusqu'au bout, il me semble encore à cette heure que je n'ai jamais été plus heureux !

Hélas ! le réveil devait être terrible !

Le vieillard passa alors sa main osseuse sur son front où perlait une sueur abondante, et sa paupière se prit à battre avec violence.

— Qu'est-il survenu? demanda le jeune enseigne, en rapprochant son fauteuil de celui de Christian.

— Une chose cruelle d'abord, Monsieur, répondit ce

dernier, car six mois après avoir épousé Laura, j'apprenais que la malheureuse était depuis deux années déjà la maîtresse de Boursault.

— Oh! infamie! balbutia Albert.

— Oui, infamie, n'est-ce pas? répliqua Christian. Eh bien, cela n'est rien! et je ne connaissais encore que la moitié de l'abominable machination que les deux misérables avaient ourdie!...

Le vieillard s'arrêta un moment pour reprendre haleine; son visage était livide et, de loin en loin, une lueur passait dans son regard atone.

On eût dit qu'arrivé à cet endroit de son récit, une suprême hésitation arrêtait la parole sur ses lèvres, et qu'il avait peur ou honte de ce qui lui restait à révéler.

Pourtant, il reprit d'une voix relativement calme :

— Non! rien, dit-il, rien n'est comparable à l'épouvantable catastrophe qui allait fondre sur moi!

Je dois vous dire que, peu après mon mariage, j'avais loué ici ce château qui appartenait alors à un gentilhomme ruiné, et ne s'appelait pas encore la maison du damné!

Nous nous y étions installés comme si nous eussions dû y passer notre existence entière ; Boursault qui est grand chasseur y trouvait des distractions selon son goût et y habitait presque constamment.

Une nuit donc — nuit fatale — travaillé par une insomnie persistante — peut-être un avertissement du ciel — j'avais quitté ma chambre, et passant dans celle de Laura, je m'aperçus avec un commencement d'inquiétude, qu'elle ne s'y trouvait pas.

Je n'eus d'abord aucun soupçon, bien entendu; et quand je descendis dans le parc, j'espérais bien l'y rencontrer.

En effet au bout d'un quart d'heure, je crus apercevoir une silhouette de femme se dessiner sous les allées, et je pressai le pas.

De son côté, Laura avait probablement entendu du bruit, et elle s'était arrêtée.

— Est-ce toi? demanda-t-elle, d'une voix dont elle cherchait évidemment à assourdir l'éclat...

Je ne sais quelle pensée me saisit alors, et je me rejetai brusquement dans l'ombre d'un fourré.

— Boursault! c'est toi! ajouta-t-elle aussitôt, voyons, ne me fais pas peur!...

Un nuage passa sur mes yeux à ces paroles, qui étaient toute une révélation; une lueur froide m'inonda tout entier, et je manquai tomber à la renverse.

Cependant, le sentiment de la situation me rendit bientôt tout mon courage... Je voulus connaître jusqu'où allait la honte de Laura et mon déshonneur, et je me relevai l'œil en feu et l'oreille tendue.

Mais elle s'était éloignée!

Avait-elle été réellement prise de terreur? Craignait-elle plutôt de s'être trahie? je n'en sais rien. Ce qu'il y a de certain, c'est que j'entendis son pas s'éloigner rapidement, et que je me mis à la suivre avec mille précautions pour ne pas lui inspirer de soupçons.

Ce ne fut pas long!

Il y avait alors au bout du parc un colombier de forme colossale, et qui restait encore debout, comme un vieux souvenir des priviléges des grands seigneurs au

moyen âge. Ce colombier, Boursault l'a fait démolir depuis, et vous en chercheriez vainement la trace aujourd'hui.

C'est à la porte du vieux colombier que je vis Laura s'arrêter.

Elle y resta un moment indécise, mais bientôt elle frappa quelques coups contre la porte, qui s'ouvrit aussitôt, et par laquelle je la vis disparaître.

Puis, un quart d'heure se passa.

Un quart d'heure qui me parut long comme un siècle.

Enfin, la porte s'ouvrit de nouveau, et cette fois, deux personnes en sortirent.

Laura accompagnée de Boursault.

— Allons, appuie-toi sur mon bras, dit ce dernier, et ne tremble pas. Christian dort, et ne se doute de rien, et puis nous le tenons entre nos mains désormais, et malheur à lui, s'il veut faire le méchant.

Il passèrent à trois pas de moi.

Si j'avais été armé, j'aurais tué le misérable!

D'ailleurs, les quelques mots qu'il ajouta me clouèrent curieux et glacé à ma place.

— Au surplus, continua Boursault, notre fortune est faite! et dans ce colombier que nous venons de quitter, nous trouverons, le jour où nous en aurons besoin, tout ce qu'il faut pour vivre libres et...

La voix s'était perdue dans l'éloignement depuis quelque temps déjà, et j'écoutais toujours.

Qu'avait-il voulu dire? que signifiaient les mots : notre fortune est faite, et que pouvait-il bien y avoir dans ce colombier mystérieux où Boursault allait s'enfermer seul la nuit?

Je voulus savoir.

Une ardente curiosité s'empara de moi et vaguement, instinctivement, l'idée me vint que la possession de ce secret devait me donner le moyen de vengeance que je cherchais!

Lors donc que je fus bien certain qu'ils avaient gagné le château et que je me trouvais seul dans le parc, je m'avançai vers le colombier et j'essayai d'en ouvrir la porte.

Mais elle était fermée!

Toutefois, cet obstacle ne devait pas m'arrêter longtemps, et un quart d'heure plus tard, la porte cédait à la pression que j'opérai à l'aide d'un outil que j'étais allé prendre dans l'endroit où l'on enfermait les instruments de jardinage.

Une fois dans le colombier, je ne remarquai, tout d'abord, rien qui donnât raison à l'espérance que j'avais conçue... Mais après quelques recherches obstinées, je découvris enfin, sous mes pieds, une sorte de trappe que je soulevai, et qui ouvrait sur un escalier dans lequel je n'hésitai pas à m'engager.

Et bien m'en prit!

Car, au bout de l'escalier, j'aperçus une sorte d'atelier disposé en forme de boudoir, et où j'acquis en peu d'instants la preuve manifeste que Boursault était un faussaire!

— Que dites-vous! fit Albert, en se levant.

— Et un faussaire des plus habiles, poursuivit Christian; rien ne manquait, les planches gravées, les outils, les épreuves des faux billets, tout, jusqu'à un registre sur lequel il tenait avec une régularité de comp-

table l'entrée et la sortie, ou pour mieux dire le bilan complet de la fabrication.

— Vous étiez vengé ! dit le jeune enseigne.

— Je le crus, en effet.

— Vous n'avez pas dénoncé cet homme ?

— Vous allez voir, s'il me fut permis de le faire.

— Expliquez-vous !

— Vous comprenez, n'est-ce pas, que mon premier soin fut d'enlever les preuves de son crime dont je n'avais qu'à m'emparer, et je comptais bien, le lendemain, le livrer à la justice et l'envoyer au bagne. Ah ! j'y étais résolu, et je l'aurais fait sans pitié.

— Eh bien ?

— Mais le misérable était sur ses gardes, et la nuit même, voulant vérifier les doutes qui étaient venus à Laura, il pénétra dans ma chambre et constata que j'étais absent ! C'était donc bien moi que Laura avait rencontré dans le parc ; je devais être instruit, dès lors, de leurs relations, et il était urgent de prendre immédiatement des mesures énergiques et promptes.

C'est ce qu'il fit.

Et le lendemain, quand je me présentai devant lui, quand je lui dis la découverte que j'avais faite la nuit, et que je le menaçai de le livrer aux tribunaux, cet homme haussa les épaules, et accueillit mes menaces avec un sourire de dédain.

— Vous êtes maître de faire tout ce que vous jugerez convenable, me répondit-il, mais il est bon cependant de vous bien éclairer sur les conséquences de l'action que vous allez commettre.

A l'heure où je vous parle, Laura a quitté le château.

et elle est probablement hors de vos atteintes; de plus, elle emporte votre fille avec elle, et si vous connaissiez Laura comme moi, vous sauriez quels dangers votre enfant court entre ses mains.

Et puis, il est encore une autre considération qui a peut-être son poids. C'est que si j'ai fabriqué de faux billets de banque, vous m'avez aidé à les mettre en circulation!

— Moi! moi! interrompis-je avec indignation.

— Vous me prenez pour un imbécile, repartit le misérable avec son même sourire sarcastique; et il faut que je vous aie donné de moi une bien triste opinion, si vous pouvez croire que toutes mes précautions ne sont pas prises dans la prévision de ce qui arrive aujourd'hui! Vous êtes mon complice, vous dis-je, et je n'ai qu'à ouvrir vos livres, à vous faire le dénombrement de votre situation, pour vous prouver, à vous-même, que vous n'avez pu, qu'à l'aide de moyens criminels, mener votre vie de luxe, et satisfaire aux fantaisies ruineuses d'une femme jeune et exceptionnellement coquette.

Vous voilà donc averti! conclut Boursault : d'un côté, la vie de votre enfant qui sera menacée, à la moindre tentative de dénonciation; de l'autre, le déshonneur auquel vous ne pouvez pas échapper vous-même, si vous me trahissez!

J'étais atterré...

Je me pris la tête à deux mains; j'éclatai en sanglots, et je roulai inanimé sur le parquet.

J'étais presque fou; je fis une cruelle maladie, et quand je revins à la raison et à la santé, j'appris que

Laura et Boursault avaient disparu en emportant ma fille avec eux.

Que faire ! que dire ! que tenter !

Il fallait courber la tête, et c'est ce que je fis.

Des années se passèrent. De loin en loin, Boursault venait me voir, et quand il me parlait de ma pauvre Blanche qu'il appelait Ellen, quand il me disait qu'elle était grande et belle, les larmes emplissaient mes yeux, et il me semblait que je cédais devant les douces consolations qu'il m'apportait.

— Mais depuis ! depuis... insista Albert.

— Depuis, j'ai revu Ellen, répondit tristement Christian, et toutes mes terreurs sont revenues ! parce que, voyez-vous, Monsieur Albert, vous ne les connaissez pas, vous !... ils sont capables de la tuer.

— C'est impossible !

— Tant que je me tairai, sans doute, mais si je parle. Ah ! ils ne me l'ont pas dissimulé. Si je parle je n'aurai plus d'enfant.

Albert se tut un moment, puis il releva vivement la tête.

— Mais que pourriez-vous dire aujourd'hui qu'ils aient à redouter ?

Christian Stern eut un frisson.

— Je puis les perdre ! répondit-il, à voix basse et en promenant son regard soupçonneux à travers la chambre, mais je ne veux rien dire, je ne dirai rien, tant que la vie de ma chère Ellen ne courra aucun danger ; toutefois, je l'ai dit à Tom, je l'ai répété à M. Nivert, si jamais une menace était proférée, si l'implacable Laura s'oubliait jusqu'à... ! Ah ! sur ma vie, sur mon honneur

qui est intact, Monsieur Albert, je n'aurais plus ni pitié, ni réserve, et je dirais tout!

— Vous savez donc où Boursault a établi le siége de sa fabrication?

Le vieillard garda le silence; ses joues pâlirent, et il baissa les yeux.

— Assez! dit-il alors. Assez, voici le jour qui baisse. Il est temps que vous retourniez au château. Combien je vous envie! Vous allez voir mon Ellen. Dites-lui tout, à la pauvre enfant; dites-lui que nous avons causé, que je vous aime et que je vous bénis.

Albert s'inclina, prit la main que le vieillard lui présentait, et la baisa avec un attendrissement respectueux.

Puis il gagna la porte, et s'éloigna.

Il était tard déjà, et il avait hâte de rentrer au château.

Il avait d'abord espéré qu'il rencontrerait Tom sur sa route, et qu'il prendrait avec lui quelque détermination importante.

Mais Tom ne parut pas.

Au surplus, sa résolution était arrêtée, et il ne voulait pas hésiter plus longtemps.

Son père l'avait interrogé l'avant-veille, il lui avait promis de tout lui dire, et il était décidé à ne lui rien cacher de ce qu'il venait d'apprendre.

Quant à Ellen, les craintes de Christian lui semblaient puériles ou tout au moins exagérées, et en tout cas, il se proposait de prier Jeanne de veiller particulièrement sur la pauvre enfant jusqu'au moment où tout danger aurait disparu.

Comme il approchait du château, l'esprit préoccupé par tout ce qu'il avait appris, il remarqua qu'il y régnait une sorte de mouvement et de trouble inaccoutumés.

A un moment même, un valet passa près de lui, se dirigeant à pas rapides vers le bourg de Merlac.

C'était le valet qui le servait plus spécialement, il le héla.

— Où vas-tu, Jean? lui demanda-t-il.

Jean eut un geste effaré.

— Oh! ne m'arrêtez pas, Monsieur, répondit-il, ne m'arrêtez pas, car je n'ai pas de temps à perdre.

— Mais où vas-tu ainsi?

— Chercher le médecin de Merlac.

— Qu'est-il donc arrivé au château?

— Un malheur, Monsieur, un grand malheur!

Et il disparut en courant.

Or, voici ce qui était arrivé.

VI

LA GORGE AUX LOUPS.

Nous avons assisté au départ de la chasse, et rien ne faisait présager, au moment de quitter le château, qu'il pût arriver un malheur quelconque.

Les voitures étaient parties, chargées de chasseurs et de chasseresses, et les promesses d'une journée splendide ajoutaient encore au plaisir que chacun se promettait de cette solennité.

Une heure après, tout le monde était à son poste, et le signal du branle-bas ne devait pas tarder à être donné.

L'équipage où Boursault avait pris place était parti, entièrement occupé par la fine fleur du département : ils se trouvaient au moins quinze dans une voiture qui, en temps ordinaire, pouvait à peine contenir dix personnes, et c'était un curieux tableau que présentait cette

sorte d'omnibus d'où pendaient, à droite et à gauche, des grappes vivantes de voyageurs.

Boursault s'était hissé tant bien que mal sur l'impériale, et quand la voiture se mit en marche, il était assis entre Nivert et un gros gentilhomme *farmer* des environs.

La position était horrible, et rappelait les plus épouvantables supplices de la torture. Mais l'omnibus devait s'alléger le long de la route, et chacun prenait son mal en patience.

Et puis on ne pensait qu'à la chasse !

Nivert avait allumé une magnifique pipe en écume de mer, qu'il avait achetée pour la circonstance, et de temps à autre, il ne dédaignait pas d'égayer la situation par quelque refrain de circonstance :

Chasseur diligent,
Quelle ardeur te dévore ..

C'était le cas, ou jamais, de rappeler la légende de *Robin des Bois*, et Nivert n'eut garde d'y manquer.

Le gentilhomme *farmer* avait d'abord été un peu désorienté par l'humeur joviale et chansonnière de son voisin, mais la gaîté est communicative, surtout à la campagne, et il n'avait pas tardé à se laisser aller à une aimable et douce promiscuité.

Il avait offert du tabac à Nivert, et Nivert, en revanche, lui avait présenté un bout d'amadou en feu.

La glace avait été rompue immédiatement.

Puis, cette conformité de passion qui les rapprochait à cette heure opère tant de miracles, que cinq minutes

ne s'étaient pas écoulées, sans qu'une réelle intimité ne fût établie entre les deux chasseurs.

Boursault n'avait rien fait pour la troubler ; il y avait même aidé de son mieux.

Cependant on avançait.

De temps à autre, selon ce que nous avons dit, quelques voyageurs se laissaient glisser de la voiture, pour aller prendre le poste particulier qui lui était assigné dans le programme, et, au bout d'une heure, il ne resta plus sur l'impériale que Boursault, Nivert et le gentilhomme campagnard.

— Enfin ! dit Nivert, en ramenant ses jambes qui pendaient en dehors de l'omnibus, on va pouvoir respirer à l'aise. Je ne suis pas de ceux qui voudraient faire de la chasse en chambre, et pourtant, je ne suis pas ennemi d'un certain confort.

— Monsieur habite les environs ? demanda le gentilhomme.

— Pas précisément, répondit Nivert ; et je l'avoue sans honte, je ne viens en province que le plus rarement possible.

— Alors, vous êtes de Paris ?

— Pour vous servir.

Le gentilhomme eut un sourire qui voulait être fin.

— La Babylone moderne ! murmura-t-il, à la façon de Prudhomme.

Nivert le regarda avec étonnement.

— Tiens ! ça se dit donc encore, ces choses-là ! répliqua-t-il d'un ton légèrement persifleur. Mais bah ! il ne faut contrarier personne. Moi, je suis Parisien, né à Paris, vivant à Paris, et n'aimant guère que Paris. Seu-

lement il y a une chose qui m'ennuie, dans *cette capitale du monde civilisé !* — réponse à votre Babylone ! — Et si l'on pouvait courir le cerf ou le sanglier sur les boulevards, je ne pense pas qu'aucune autre ville pourrait lui être comparée !

L'omnibus venait de s'arrêter de nouveau et le noble interlocuteur de Nivert s'était levé.

— Monsieur, dit-il à ce dernier, avec toutes les marques de la plus exquise courtoisie, je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance, et j'espère qu'avant votre départ, vous voudrez bien me venir visiter dans ma modeste demeure.

Nivert s'inclina.

— Ce sera avec un vif plaisir, Monsieur, répondit-il.

— Et M. Boursault ne refusera pas de vous accompagner.

— Alors, sans adieu, et bonne chance, ajouta Nivert.

— Et bonne chance, répondit encore le gentilhomme.

Puis il descendit et sauta à terre.

Un instant après, la voiture reprenait sa marche, et Nivert se tournait vers Boursault.

— Ah ! ça, dit-il, je compte bien que vous allez me dire le nom de ce particulier.

— C'est un des grands noms de nos environs, répondit Boursault, et l'un des hommes les plus considérés.

— Vous l'appelez ?

— M. le comte Sosthène des Vignes de la Roche-Aiguë !

Nivert fit un soubresaut.

— Voilà bien des noms pour un homme seul ! répli-

qua-t-il ; et il faudra que je les inscrive pour me les rappeler. Mais voyons, cher M. Boursault, nous voici seuls à peu près, désormais, et vous allez tenir la promesse que vous m'avez faite.

— N'en doutez pas ! dit Boursault ; dans un quart d'heure nous atteindrons la partie la plus sauvage de cette contrée ; nous y mettrons pied à terre, et je sais un poste d'où vous pourrez tirer quelques bons coups de fusil.

— C'est une attention dont je vous serai reconnaissant toute ma vie !...

— Seulement ne manquez pas la bête, si elle passe à portée.

— Quant à ça, fiez-vous à moi. C'est la première fois que pareil honneur m'est réservé, et vous verrez comment on se comporte dans mon arrondissement.

Boursault approuva en souriant.

— Du reste, ajouta-t-il, je serai derrière vous, si votre habileté vous fait défaut je vous suppléerai, et soyez certain d'avance que ma balle portera !

Un quart d'heure plus tard, la voiture s'arrêtait une dernière fois, et Boursault invitait Nivert à le suivre.

— Nous sommes donc arrivés? fit ce dernier.

— Cinq cents pas encore, répondit Boursault.

— Je vois que vous n'avez rien exagéré et j'ai rarement vu un site plus abrupte, et un lieu plus sauvage.

L'endroit où ils venaient de mettre pied à terre présentait, ainsi que l'observait Nivert, un tableau des plus pittoresques et en même temps des plus sombres.

On l'appelait la *Gorge aux loups*, et il répondait bien, par son aspect sinistre, au nom qu'on lui avait donné !

C'était une sorte de clairière immense, de plusieurs kilomètres de circonférence, où l'on rencontrait des fondrières profondes comme des précipices, sur lesquelles surplombaient des masses colossales de rochers affectant les formes bizarres d'animaux antédiluviens.

A une époque reculée, impossible à préciser, il y avait eu évidemment, dans ce coin désert, une convulsion terrible, quelque éruption volcanique peut-être, à la suite de laquelle le sol avait subi d'horribles déchirements dont il conservait encore l'empreinte.

A partir du fossé où finissait la forêt, toute végétation cessait ; à chaque instant, le pied s'y heurtait à des affleurements de roches siliceuses sur lesquelles végétait une espèce de lichen rougeâtre. De loin en loin, deux ou trois arbustes rabougris ; ici et là quelques mares d'eau croupissante ; puis, planant sur le tout, un silence poignant, sinistre, qui rappelait celui non moins lugubre des nécropoles.

—Brr...! fit Nivert en plaçant son fusil sur son épaule, voilà un lieu qui ne pousse pas à la gaieté, et cette gorge seule suffirait à justifier le nom dont on désigne le château.

— En effet ! répondit Boursault en souriant, mais le loup passera par ici dans deux heures peut-être, et lorsque vous le tiendrez au bout de votre canon, je parie bien que vous ne penserez pas au paysage.

— Ça, vous avez raison.

— Prenons par ici, si vous le voulez bien, et dans cinq minutes, nous pourrons nous mettre à notre aise.

Nivert prit la direction qne son compagnon lui indiquait et s'engagea d'un pied allègre et vif dans un sen-

tier à pente raide, fortement encaissé entre deux parois de rocher, et dont l'extrémité était fermée par un épais fourré de chênes noueux, seuls arbres qui eussent trouvé moyen de pousser dans ce sol semé de scories.

Boursault venait à quelques pas derrière lui.

Et, tout en cheminant dans cet étroit sentier qui semblait un pli sombre creusé au milieu de cette solitude déjà si morne, une idée saugrenue saisit Nivert, et il sentit un frisson courir sur ses épaules.

C'était la première fois que cette idée lui venait, et en moins de quelques secondes elle s'empara de son esprit avec une autorité souveraine.

Depuis le matin, Boursault se confondait en attentions à son égard ; il n'est point de politesses dont il ne l'eût entouré, et il l'avait accueilli et choyé avec des prévenances dont il s'était abstenu envers les personnages plus importants du voisinage.

Cela n'était pas naturel, et il devait y avoir une raison à cette attitude.

Nivert n'y avait point pris garde tout d'abord, mais depuis quelques instants, la vue de ce paysage aux teintes sombres, le silence de cette solitude, l'éloignement où il s'y trouvait de toute habitation humaine, tout cela avait produit sur lui une impression inattendue ; et il se demanda si Boursault n'avait pas joué une terrible comédie, dont le dénouement, préparé avec autant de perfidie que d'adresse, devait être de se débarrasser d'un hôte qu'il savait peut-être à la veille de pénétrer son secret.

Instinctivement, Nivert s'arrêta et fit mine de charger son fusil.

Boursault, qui jouait avec le sien, se prit à rire au mouvement de son compagnon.

— Eh quoi ! lui dit-il avec ironie, vous chargez déjà ?

— On ne sait pas ce qui peut arriver, repartit Nivert, et un chasseur doit toujours être prêt.

— Mais le loup ne passera pas avant une heure.

— Ce qui est fait est fait, dit encore Nivert. Nous autres Parisiens, on ne nous prend pas facilement sans vert !

Sans attendre de nouvelles observations, tout en continuant de marcher, il chargea son fusil.

Et quand il eut introduit une balle dans chacun des canons, il se sentit plus tranquille.

Il venait d'atteindre l'extrémité du sentier: de cet endroit on découvrait la clairière dans toute son étendue.

Le tableau était vraiment saisissant.

Boursault s'assit alors à côté de Nivert, et la conversation reprit sur un ton de familiarité aimable, si bien qu'au bout d'une demi-heure, Nivert vit ses appréhensions se calmer peu à peu, et qu'il se prit bientôt à rire lui-même de la facilité avec laquelle il les avait accueillies.

Bien des distractions vinrent d'ailleurs l'arracher à ces préoccupations.

La chasse était commencée ; de tous les points de l'horizon, le vent leur apportait le bruit des fanfares et les aboiements des chiens ; par instant même, ils voyaient passer au galop effaré de leurs chevaux quelques piqueurs attardés, et l'on comprenait que le moment n'était pas éloigné où ils allaient être appelés à faire leur partie dans cette fête.

— Voici le moment, dit tout à coup Boursault, qui avait l'œil à tout, prenez votre place, et ne bougeons plus.

Il descendit alors la pente du coteau rapide au sommet duquel ils s'étaient arrêtés,et indiqua à Nivert un endroit favorable, au pied d'un arbre, d'où il pouvait attendre la bête, et la tirer à une distance d'une centaine de pas.

Nivert trouva le lieu admirablement choisi, et s'étant assis, son fusil entre les jambes, il invita Boursault à en faire autant.

— Non ! répondit ce dernier, nous nous gênerions à rester l'un près de l'autre, et j'ai choisi un autre emplacement. Ne vous inquiétez pas de moi, d'ailleurs, et vous me retrouverez après l'action.

Puis il remonta la pente à pas lents, et alla se poster à vingt pas au-dessus de l'agent, et à peu près dans la même direction.

Nivert fronça le sourcil.

De la place qu'il occupait, Boursault le dominait entièrement, et tout en ayant l'air de viser le loup, il pouvait lui envoyer une balle en plein corps.

Tous ses soupçons revinrent à la fois.

Mais que faire pour sortir de ce mauvais pas ? c'était difficile.

Et puis, il n'eut pas même le temps de la réflexion, car Boursault venait à peine de s'arrêter quand un bruit se fit entendre, et qu'à cinq cents pas environ on vit déboucher la bête si impatiemment attendue.

— A vous ! cria Boursault, en épaulant lui-même son arme.

Nivert s'adossa de son mieux contre l'arbre au pied duquel il était assis, et persuadé qu'il pouvait dans cette attitude défier toute tentative criminelle, il arma son fusil et attendit.

Ce ne fut pas long.

Une minute à peine, au bout de laquelle deux coups de fusil et deux cris partirent presque en même temps.

Le loup n'avait pas été touché, mais le malheureux Nivert venait de rouler, baigné dans son sang.

Boursault se précipita vers lui pour se rendre compte de la gravité de la blessure. Il était fort pâle, profondément agité, et proférait des paroles sans suite qui semblaient attester la vive douleur qu'il éprouvait.

— Affreux! c'est affreux! disait-il; la balle aura ricoché — qui aurait pu prévoir? Ah! jamais plus je ne toucherai une arme de ma vie!

Et tout en parlant de la sorte, il essayait de soulever le corps de Nivert évanoui, et d'ouvrir ses vêtements pour étancher le sang qui coulait en abondance.

A un moment, le blessé ouvrit les yeux et comme il se vit entre les bras de Boursault, il eut un mouvement d'horreur et de colère.

— Misérable! assassin! balbutia-t-il en le menaçant du regard. Ah! tu ne jouiras plus longtemps du fruit de tes crimes, et demain! demain!...

Il ne put achever.

Un hoquet le prit à la gorge, et il ferma les yeux pour retomber sur le sol.

Boursault s'agenouilla alors près de lui, déchira sa veste de chasse, et se mit à examiner son état.

Puis, prenant dans sa poche un couteau catalan qu'il portait toujours sur lui, il l'ouvrit d'un coup sec et résolu, et ayant saisi la lame entre ses doigts, il en approcha la pointe des lèvres de la blessure.

Toutefois, au moment où il allait, d'un mouvement énergique, en rendre la guérison impossible, un bruit se fit entendre à peu de distance, et il referma vivement son arme pour se relever effaré.

Dans le sentier qui passait au-dessous de lui, trois ou quatre piqueurs à cheval s'avançaient à pas lents, et sans se douter du drame qui venait de s'accomplir.

Boursault eut un moment d'hésitation.

S'il les laissait passer, il avait le temps de consommer son crime, et c'était fait de Nivert!

Mais il n'osa pas.

Il craignit, en effet, que plus tard en relevant les détails de l'accident, on ne vînt à s'étonner qu'il ne se fût pas empressé d'appeler à son aide.

Sa maladresse était déjà bien extraordinaire et assez difficile à faire accepter... et il ne fallait pas aggraver la situation, par une négligence qui ne pouvait manquer d'accentuer les soupçons...

Du reste, l'examen rapide qu'il avait fait de la blessure de Nivert ne lui laissait guère de doute, et il était convaincu que le malheureux n'en reviendrait pas.

Ces réflexions lui prirent à peine quelques secondes, et quand il se décida à réclamer le secours des piqueurs, ces derniers se trouvaient justement à portée de la voix.

Nous avons à peine besoin de dire ce qui suivit.

Nivert était dans un état qui ne lui permettait pas de remuer, et on ne pouvait lui prodiguer, en ce lieu solitaire, les soins nécessaires.

On s'empressa, en conséquence, d'improviser un brancard fait de branches d'arbres ; et quand on y eut installé aussi bien que possible le blessé, les quatre hommes l'enlevèrent sur leurs épaules, pour le porter au château.

Boursault s'était multiplié pendant tout ce temps.

Les piqueurs étaient vraiment touchés des manifestations de sa douleur, qui, par moment, atteignait les proportions d'un véritable désespoir.

Et pendant tout le trajet, il ne cessèrent de causer entre eux du triste accident qui allait troubler la joie d'une si belle journée.

Le trajet effectué dans ces conditions fut très-long, et ce n'est que vers le soir qu'ils arrivèrent au château.

On dépêcha immédiatement un des domestiques à Merlac avec ordre de ramener le médecin, et c'est ce domestique qu'Albert avait rencontré.

Dès que Jean eut disparu, le jeune enseigne pressa donc le pas de son cheval, et franchit en peu de minutes la distance qui le séparait du château.

Il avait hâte d'apprendre quel était ce grand malheur dont on venait de lui parler, et le souvenir des craintes exprimées par Christian Stern lui faisait redouter qu'Ellen ne fût mêlée à la catastrophe annoncée.

Mais il ne tarda pas à être rassuré sur ce point.

Nivert était au plus mal, et Boursault paraissait inconsolable.

On ne connaissait d'ailleurs ce qui s'était passé que par le récit incohérent qu'en avait fait ce dernier, et l'on peut croire qu'il avait arrangé les choses de façon à ce que l'on ne pût accuser que la fatalité.

Cependant deux personnes ne s'y trompèrent pas.

Ce fut Albert d'abord, qui vit dans ce fait la confirmation de ce que Christian Stern venait de lui apprendre; ce fut ensuite M. Villeneuve lui-même à qui Nivert, sans s'ouvrir tout à fait, avait confié en partie les soupçons qui lui étaient venus, et lui avait révélé, la veille de la chasse, que Boursault était l'inconnu dont il avait surveillé les démarches.

M. Villeneuve persista pourtant à croire qu'il n'y avait dans tout ceci qu'une de ces coïncidences terribles dont les procès criminels offrent parfois des exemples si invraisemblables; mais la blessure faite à Nivert dans un lieu écarté, loin de tout témoin, par un homme dont l'adresse était de notoriété publique, venait de le rejeter violemment sur la voie du doute et du soupçon.

Toutefois, il hésitait encore à penser que son ami fût capable d'un pareil crime!

Il l'avait connu honnête, bon, généreux; il ne pouvait admettre qu'il eût changé, à ce point de devenir faussaire et assassin.

Nivert n'avait pas repris ses sens.

On lui avait dressé un lit dans une des salles du rez-de-chaussée; le médecin ne devait pas tarder d'arriver et en attendant, M. Villeneuve s'était en quelque sorte constitué le surveillant du blessé, attendant qu'il rouvrît les yeux et prêt à recueillir sa première parole qui devait être une révélation!

Il avait défendu qu'on laissât entrer personne, ne faisant d'exception que pour le médecin que l'on attendait de minute en minute.

Boursault était rentré dans sa chambre, et continuait la comédie du désespoir. Il s'était jeté dans les bras de Jeanne et d'Ellen, disant qu'il ne se pardonnerait jamais un pareil malheur; puis il s'était enfermé et refusait obstinément de voir personne.

C'était navrant.

Toutefois, dès qu'il se vit seul, il se redressa avec énergie, ouvrit une porte de communication qui donnait de sa chambre dans l'appartement de Laura, et alla trouver la jeune femme.

Celle-ci l'attendait.

Elle le reçut avec un regard sombre et un front pâle.

— Enfin! dit-elle, d'un ton concentré, enfin te voilà! moi, je mourais ici de terreur et d'impatience.

— Que crains-tu donc? fit Boursault, et ne fallait-il pas aller jusqu'au bout?

— Comment va Nivert?

— Très-mal.

— Tu ne l'as pas tué?

— Pas tout à fait.

Laura eut un ricanement.

— Ah! pour une fois que tu manques le but, dit-elle d'un ton amer, il faut avouer que tu choisis mal le moment.

— La main m'a tremblé! fit Boursault.

— Vraiment! mais il ne s'agit pas de Nivert, en ce moment, et il faut prendre immédiatement une résolution.

— Pourquoi ?

— Parce que demain, dans une heure peut-être, la fuite sera impossible.

— Qu'y a-t-il donc ?

— Il y a que le jeune officier a passé une partie de la journée chez Christian, et qu'à cette heure, il ne doit rien ignorer de ton histoire !

— Christian n'aurait pas osé ! fit Boursault d'un air de défi.

La jeune femme haussa les épaules.

— Oui ! dit-elle, d'un ton incisif, cela devait être. Il y a une heure dans la vie de tous les coupables, où la folie de la confiance s'empare de leur esprit et les pousse aux fatales imprudences qui les perdent. Tu en es là, aujourd'hui ; le danger t'enlace de toutes parts, et tu te raidis dans ta volonté de lutter. Tu as cessé d'avoir peur, tu repousses toute prudence, et, c'est moi qui te le dis, dès ce moment, tu es perdu.

— Mais que faut-il faire ? s'écria Boursault, frappé de l'accent dont Laura lui parlait.

— Il faut fuir, répondit celle-ci, fuir, tout de suite, sans attendre que le médecin arrive de Merlac et qu'il rende à Nivert, ne fût-ce que pour une minute, l'usage de la parole. Si Nivert parle, c'est fini ! car le premier mot qui tombera de ses lèvres sera : Assassin ! et, le second, faussaire ! Quelle contenance feras-tu cependant devant cet homme que tu n'as pas eu l'adresse de tuer ! Pars donc ! ne perds pas une seconde, et ne t'arrête pas en route pour écouter ce qui se dira après ta dispari-

Mais toi-même ! fit Boursault fortement ébranlé.

— Moi! répliqua Laura, avec un regard farouche; qu'importe! est-ce que j'ai le moindre danger à redouter? Que peuvent-ils contre moi, suis-je ta complice, trouverait-on rien qui m'accuse et puisse me condamner?... Ne t'inquiète donc pas de ce que tu laisses derrière, et fie-toi à moi, pour assurer notre vengeance commune.

Boursault allait peut-être céder. Mais un sentiment plus fort que sa volonté même le retint.

Il fit un geste violent.

— Non ! dit-il avec force. Non! c'est impossible. Si je fuis, comme tu me le conseilles, je m'avoue coupable! Je ne puis plus qu'errer misérable, cherchant partout un pays où l'extradition ne puisse me venir appréhender au corps!... C'est insensé, et mieux vaut braver ici un danger que d'ailleurs je m'obstine à ne pas croire imminent.

— Alors, tu restes? fit Laura.

— Je reste, répondit Boursault... au moins, jusqu'au moment où nous pourrons fuir ensemble, après avoir réalisé cette fortune dont nous ne pouvons plus nous passer.

Laura allait répliquer. Le bruit d'une voiture qui entrait dans la cour vint suspendre la parole sur ses lèvres.

— Entends-tu! fit-elle d'un ton ardent.

Boursault avait couru vers la fenêtre, dont il souleva le rideau.

— C'est le médecin de Merlac! dit-il, avec un frémissement.

— Il va se rendre auprès du blessé, ajouta

femme; il va le rappeler à la vie; dans quelques minutes, Nivert parlera!

— Eh bien, qu'il parle! répliqua Boursault, il ne peut articuler aucune preuve, et je les défie de rien tenter contre moi!

Laura baissa le front.

— Soit, donc! dit-elle d'un ton saccadé et mordant; soit! du reste, je veille, moi aussi, et à la moindre tentative, je sais ce que j'aurai à faire.

Cependant, le médecin s'était rendu, dès son arrivée, auprès du blessé.

Nivert était toujours étendu sans mouvement; la poitrine oppressée, les joues en feu, l'œil clos.

Une fièvre ardente brûlait son sang, et de temps à autre, un cri de douleur s'échappait de ses lèvres.

C'était tout!

Le médecin s'approcha du lit, lui prit la main et consulta le pouls.

Puis, il remua la tête.

— N'y a-t-il pas d'espoir? fit M. Villeneuve à voix basse.

— Bien peu! répondit le médecin; la blessure est des plus graves, il y a eu épanchement; le moindre incident peut le tuer.

— Croyez-vous qu'il y ait danger à le faire parler?

— Sans aucun doute... Toutefois, s'il se réveille naturellement, on pourrait obtenir de lui... mais, tenez! voilà qu'il vient de remuer, et si je ne me trompe...

Le médecin se tut, et posa un doigt sur ses lèvres, pendant que M. Villeneuve, pâle, anxieux, haletant, épiait les moindres mouvements de Nivert.

VII

BIZARRE PROPOSITION.

Ce dernier avait fait un mouvement, mais il ne recouvra pas tout de suite ses sens, et pendant les quelques minutes qui suivirent, il crispa ses doigts nerveux sur les draps de son lit et poussa de profonds soupirs comme sous l'empire d'une souffrance aiguë.

— Le pouls est très-fréquent, dit le médecin; la fièvre est intense. Le malheureux est dans un déplorable état.

— Ne craignez-vous pas qu'il vous entende? objecta M. Villeneuve.

— Oh! il n'a pas encore conscience de sa position; et s'il parle, il ne faudra accorder qu'une médiocre attention aux paroles qui lui seront arrachées par le *délire...*

— Voilà qu'il ouvre les yeux.

— En effet.

— Désirez-vous que je me retire?

— Nullement. Vous pourrez m'être utile au contraire, et votre présence l'aidera peut-être à rappeler ses souvenirs.

Nivert avait ouvert les yeux.

Mais il ne put d'abord percevoir que vaguement les objets qui l'entouraient.

Un feu sombre brillait au fond de l'orbite, la poitrine continuait de siffler avec des hoquets horribles, et de temps à autre, il jetait ses bras au-devant de lui, comme pour chasser une image importune.

— Ah! ah! c'est fini, dit-il tout à coup; partons! pas de retard.

Vite en campagne!

Qui est là? Peuh! tu vas voir. Une pipe! rue de Lourcine.

Il s'arrêta, et ses mains pressèrent son front, pour se porter un instant après sur sa blessure, dont il parut vouloir arracher l'appareil.

Le médecin lui retint le bras.

— Tenez-vous tranquille, mon ami! lui dit-il avec douceur; vous souffrez donc toujours?

Nivert le regarda d'un œil vitreux.

— Tiens! te voilà! dit-il, comme s'il l'eût reconnu; bien des choses chez toi, et à Madame Sosthène. Brr... en route. Ah! ah! nous y voici! Où est mon flingot? attends.

Il eut un grincement de dents qui amena quelques perles d'écume au coin de sa bouche.

Le docteur fit signe à Villeneuve d'approcher, et ce dernier se pencha vers le blessé.

— Nivert! dit-il d'un ton grave, regardez-moi, je vous prie, me reconnaissez-vous?

Nivert tourna son regard vers celui qui lui parlait, et haussa les épaules.

— Bon! voilà l'autre à présent, continua-t-il; ils y passeront tous... et les femmes, de plus! Assez!... fichez-moi la paix... Non!... attendez! Voilà le loup! attention!... Et lui, qu'est-ce qu'il fait là?... En joue! feu!...

Pendant qu'il parlait de la sorte, Nivert s'était levé sur son séant; et sa voix avait pris tout à coup un accent d'énergie inouïe. Quand le dernier mot s'échappa de ses lèvres, il eut comme un soubresaut, à la suite duquel il retomba lourdement sur son lit.

— Il se rappelle, je crois! fit M. Villeneuve, à voix basse.

— Silence! ordonna le docteur.

Le blessé venait de se relever; cette fois, son œil était moins troublé, et quand il aperçut M. Villeneuve, un frisson courut sur ses épaules.

— Misérable! balbutia-t-il, assassin! mais je te tiens, je sais tout! tu ne m'échapperas pas, nous te ferons couper le cou ce soir. Oh! il ne faut pas le laisser échapper et je veux aller moi-même...

Il sortit une jambe de dessous les couvertures.

— Où voulez-vous aller? demanda le docteur.

Un éclat de rire saccadé lui répondit.

— Imbécile! dit Nivert, mais regarde d

derrière l'arbre, et si on ne l'empêche pas, si on ne le tue pas comme un chien...

Mais non! ajouta-t-il, en élevant la voix; il faut en finir. Venez! il ne mourra que de ma main. Venez! nous le tuerons. A moi! à l'aide! on m'assassine!

Il ne put en dire davantage.

Une sorte de râle sifflait dans sa gorge; une flamme sombre éclairait de nouveau son regard, et le médecin dut user de toute sa force pour dégager son bras qu'il tenait sous ses doigts crispés.

D'ailleurs, il était à bout : sa poitrine se soulevait par mouvements saccadés, et il tendit sa lèvre avide au docteur.

— A boire! la gorge me brûle... j'ai soif! dit-il.

Et il retomba, les membres inertes, sur le lit.

Le docteur prit alors une cuillerée d'une potion qu'il avait préparée lui-même, et dès que le blessé l'eut avalée, il parut devenir plus calme; ses yeux se fermèrent; le sommeil le reprit.

— Maintenant, dit le docteur à M. Villeneuve, je crois qu'il n'est pas utile que vous restiez ici; ce malheureux aura vraisemblablement une nuit pleine de visions. Faites-moi envoyer un domestique robuste, je resterai avec lui auprès du blessé.

M. Villeneuve approuva du geste; mais avant de se retirer, il attira le docteur dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Deux mots seulement, lui dit-il, et je me retire... Je ne sais si j'ai l'honneur d'être personnellement connu de vous.

— Non, Monsieur, répondit le médecin.

— Je suis M. Villeneuve, juge d'instruction à Paris, et si j'ajoute ma qualité à mon nom, c'est que c'est surtout le juge d'instruction qui a besoin de votre concours.

Le docteur s'inclina.

— Qu'y a-t-il donc, Monsieur? dit-il avec étonnement.

— Voici : — pour des causes tout à fait étrangères à l'événement qui nous occupe, je désire que personne du château, à l'exception du domestique que je vais vous envoyer, ne puisse cette nuit pénétrer dans cette chambre.

— Cependant?

— Personne, je le répète.

— Mais, si M. Boursault?

— Pas plus M. Boursault, pas plus mon fils lui-même que les autres hôtes du château.

— C'est bizarre, objecta le docteur.

M. Villeneuve l'enveloppa d'un regard ferme et presque sévère.

— Nous exerçons tous deux, Monsieur, dit-il, une profession dont la discrétion est une des principales vertus. Je ne puis rien vous dire de ce que je pense, ni de ce que je veux faire; mais je compte que je trouverai chez vous le concours sérieux et dévoué que je suis en droit de requérir.

Le docteur fit un mouvement.

— Pardon, Monsieur, répondit-il vivement; j'ignorais, je ne croyais pas...

— Alors, vous voudrez bien vous conformer à mes instructions.

— Elles seront observées de la façon la plus rigoureuse.

M. Villeneuve tendit la main à son interlocuteur, qui la serra respectueusement, et il gagna sa chambre à pas rapides.

Cependant, à la tombée de la nuit, Albert était sorti du château et s'était dirigé vers le chemin qui conduisait à la *ferme des Morilles*. Bien qu'il n'eût pas pris rendez-vous avec Tom, il comptait que le vieux serviteur, instruit de l'événement qui venait de s'accomplir, ne manquerait pas de rôder dans les environs, avec l'espoir de le rencontrer lui-même.

Il lui semblait qu'il y avait quelque résolution à prendre à la suite de cet incident, et en tout cas, il désirait se concerter avec lui, sur la conduite qu'il allait avoir à tenir.

Un moment, nous l'avons dit, il était décidé à confier à son père tout ce qu'il venait d'apprendre.

Mais M. Villeneuve fut inabordable pour tous, et Albert pensa que, de son côté, il devait être fort ému de ce qui s'était passé.

Il sortit donc, et, comme il l'avait prévu, il eut à peine fait quelques centaines de mètres qu'il trouva Tom venant à sa rencontre.

Tom s'était trouvé à Merlac quand le bruit de l'accident de chasse s'y était répandu et il avait pressé le pas pour vérifier le fait par lui-même.

Albert lui donna rapidement les renseignements qu'il venait de recueillir.

Quand il eut fini, le vieux serviteur remua tristement la tête.

— Je m'en doutais! répondit-il, après un moment de silence; et sans en prévenir Nivert, je lui avais recommandé de ne pas s'exposer. Mais il ne prévoyait pas, ni moi non plus, qu'il devait se trouver seul avec Boursault, du côté de la *Gorge aux loups*.

— Tu crois donc que cet accident...

— Cet accident était préparé, répondit Tom; et il n'y a qu'une chose qui m'étonne, connaissant l'adresse de Boursault : c'est que Nivert ne soit pas resté sous le coup.

— Je crois qu'il n'en vaut guère mieux, objecta Albert.

— Et c'est là le malheur, répliqua Tom. Nivert en était arrivé, en quelques jours, à exercer une influence considérable sur Christian Stern. Tandis que maintenant...

Tom fit un geste de découragement.

— Et vous ne savez pas s'il a parlé? reprit-il presque aussitôt.

— Je ne pense pas.

— Allons, dit Tom, il n'y a pas d'autre moyen, et il faut absolument la sauver.

— De qui parles-tu là? demanda Albert.

— Je parle d'Ellen, Monsieur l'officier.

— Et ton front est soucieux, ta main est glacée et tremblante, qu'as-tu donc?

Le vieillard fit un geste énergique.

— Non! non! dit-il, il ne faut plus de faiblesse, ou ils feront d'elle ce qu'ils ont fait de ce pauvre Nivert.

Albert voulut prendre les mains du vieillard, mais ce dernier ne faisait plus attention à lui, et

morne et fixe semblait refléter la pensée sombre qui, en ce moment, traversait son cerveau.

Tout à coup, il se redressa.

— Monsieur Albert! dit-il d'une voix vibrante, vous aimez Miss Ellen, n'est-ce pas? et vous m'avez dit que le jour où sa vie serait menacée, vous n'hésiteriez pas sur le parti à prendre pour la sauver?

— Ah! je le jure encore! fit le jeune enseigne.

— Eh bien, ce jour est venu, et j'en appelle à tout votre courage.

— Que faut-il faire?

— Une chose bizarre, effrayante, dont la pensée seule troublerait les plus courageux. Mais il n'y a pas d'autre moyen, voyez-vous, et quand vous le lui aurez expliqué... vous... vous qu'elle aime autant que Dieu; quand vous le lui aurez dit, vous la trouverez confiante et soumise, et elle obéira.

— Et quelle est cette proposition?

Tom garda un moment le silence, comme s'il eût été en proie à une cruelle hésitation; puis, il se rapprocha du jeune enseigne, et se mit à lui parler à voix si basse que c'est avec peine que ce dernier l'entendit.

Toutefois, à mesure qu'il avançait dans cette mystérieuse confidence, une pâleur de marbre envahissait ses traits, et un voile sombre obscurcissait son front.

— Eh quoi! tu veux... mais c'est horrible! c'est tenter Dieu!

Tom regarda brusquement le jeune officier.

— Si vous attendez à demain, répondit-il d'un ton presque sévère, peut-être la pauvre enfant sera-t-elle à jamais perdue!

Albert rentra au château plus soucieux et plus préoccupé qu'il ne l'avait jamais été.

Ce que Tom venait de lui dire était de la dernière gravité, et chaque fois qu'il y arrêtait sa pensée, il se sentait envahi par une terreur pour ainsi dire superstitieuse.

Il comprenait bien, cependant, qu'il n'y avait pas à hésiter, et qu'il ne fallait pas reculer devant la résolution qu'on lui indiquait. Il était convaincu, d'ailleurs, que c'était là le seul moyen auquel il devrait s'arrêter.

Il trouva Jeanne et son mari réunis à Ellen, et causant dans un petit salon, situé à l'aile droite du château.

Dès qu'il parut, Jeanne vint à sa rencontre.

— Eh bien! Albert, lui dit-elle, tu sais, n'est-ce pas, que ce pauvre Nivert est presque condamné par le médecin?

— On me l'a dit, fit le jeune enseigne.

— Nous avons vu M. Boursault; il est inconsolable, et le fait est que c'est terrible d'avoir à se reprocher la mort d'un homme!

— Oui, sans doute, dit Albert.

— Ah! si tu l'avais vu!... il pleurait, s'arrachait les cheveux, et jurait de ne plus toucher une arme de sa vie.

— Il fera bien.

— Du reste, il ne veut plus habiter ce château; et il nous disait qu'il était tout disposé à s'en défaire.

Albert eut un sourire amer.

— Je comprends cela, répondit-il d'un ton vague; et

vous aussi, Miss Ellen, vous l'avez vu, il vous a parlé, et il vous a dit les mêmes choses ?

— Et que vouliez-vous qu'il me dît, fit Ellen.

— Rien, assurément. Toutefois, à vous, il aurait pu...

— Quoi!

— Non, je suis fou! Cet événement m'a tout bouleversé. Et puis... voyez-vous...

Albert prit, en parlant ainsi, les mains d'Ellen, et l'entraîna doucement vers la porte-fenêtre entr'ouverte.

— Ellen, dit-il alors vivement, je voudrais vous parler.

— A moi?

— A vous... oui... à vous seule.

— Mais votre sœur?

— Ma sœur ne doit pas entendre ce que j'ai à vous dire.

— Comment!

— Oh! pardonnez-moi, Ellen, ne faites pas attention à ce que mes paroles peuvent avoir d'étrange; je suis un peu surexcité aujourd'hui, et je compte beaucoup sur votre indulgence, sur votre amour!

— Que se passe-t-il donc?

— Venez quelques minutes... là, dans le parterre... ne me refusez pas.

— Mais, vous savez bien, Albert, que je n'ai plus d'autre volonté que la vôtre.

Quelques secondes après, ils étaient tous les deux dans le jardin, Ellen le bras appuyé sur celui d'Albert, et ce dernier, ému, agité, en proie à un trouble profond.

— Eh bien! voyons! dit la jeune fille, avec une pointe de mutinerie railleuse, nous voici seuls, loin de tout regard. Vous voyez si je suis obéissante, et j'attends que vous me fassiez cette confidence que votre sœur même ne doit pas entendre.

Albert remua tristement la tête.

— Vous raillez, Ellen, répondit-il, et ce n'est pas ainsi que je voudrais vous voir! car les choses que j'ai à vous dire sont bien graves.

Ellen redevint sérieuse.

— Mon Dieu! dit-elle, voilà que vous allez m'effrayer.

Albert prit dans ses mains les mains de la jeune fille.

— Ellen! dit-il alors, vous avez bien confiance en moi, n'est-il pas vrai?

— Vous en doutez?

— Non, non, je n'en doute pas; mais à cette heure, tenez... j'hésite... je me trouble, et je ne me rassurerai tout à fait, que lorsque vous m'aurez répondu dans toute l'expansion sincère de votre cœur. Ellen! vous m'aimez?

— Oui, Albert, oui, je vous aime!

— Et vous avez foi en moi?

— Comme en Dieu!

— Enfin, quelque demande que je vous fasse, quelque prière que je vous adresse, si bizarre même que vous paraisse ma conduite, vous ne refuserez rien de ce que je réclamerai de vous?

— Rien! Albert! je vous le jure, parce que je sais bien que vous n'aurez rien à solliciter de moi que je ne puisse vous accorder!

Albert baisa longuement les deux mains de la jeune fille.

— Merci! dit-il. Merci, votre réponse me rend une partie du courage dont j'ai besoin.

Il y eut un silence.

Ils marchaient appuyés l'un près de l'autre; et maintenant Ellen était presque aussi émue et troublée que le jeune enseigne.

— Eh bien! dit-elle tout à coup, comme pour échapper à sa propre émotion, voici maintenant que vous ne dites plus rien!

Albert secoua le front.

— Ellen! reprit-il d'un ton un peu plus ferme, il y a quelques heures, j'ai vu votre père!

— Que dites-vous! fit la jeune fille avec un cri.

— Christian Stern a bien voulu m'accueillir comme un fils, et il m'a conté toute sa lamentable histoire.

— On ne me l'a jamais dite, à moi!

— Non, sans doute; et il y a à cela des raisons que je vous expliquerai; mais dès ce moment, je puis vous dire que votre père court les plus grands dangers.

— Mon Dieu!

— Vous et lui vous êtes menacés et sans que personne puisse venir à votre aide... de sorte que dans l'intérêt de votre père, dans votre intérêt à vous-même, il faut absolument prendre un parti.

— Lequel?

— Vous seule pouvez le sauver.

— Est-ce possible!

— Et vous le voulez, n'est-ce pas?

— Ah! Albert! Albert! dites, tout de suite! que faut-il faire?

Le jeune enseigne se pencha à l'oreille de la jeune fille, comme s'il eût eu peur qu'on l'entendît.

— Cette nuit, dit-il à voix basse comme un souffle, cette nuit, vous laisserez la porte de votre chambre ouverte et quand tout le monde reposera au château, vers une heure, j'irai vous trouver.

— Vous! fit Ellen surprise, mais songez donc! Si l'on vous voyait. Si l'on apprenait demain que je vous ai reçu, ainsi, en l'absence de tous?

— Vous me refusez.

— Voyez. Me voici toute tremblante.

— C'est cependant la vie de votre père, la vôtre même qui est en jeu.

La pauvre fille passa à plusieurs reprises les mains sur son front, et garda le silence.

Mais sa poitrine se soulevait avec effort, et la pâleur avait envahi ses traits.

— Au moins, ne pouvez-vous me dire!... balbutia-t-elle.

— Je ne puis vous dire qu'une chose, répondit le jeune enseigne, c'est que j'ai hésité longtemps avant de vous adresser une pareille demande; c'est que je tiens à votre honneur autant et plus qu'au mien même, et sur ce que j'ai de plus sacré au monde, je vous jure que vous n'avez rien à craindre.

— Mon Dieu!

— Ne me refusez pas, Ellen! songez que l'hom
qui vous parle se tuerait plutôt que de vous causer
larme de *repentir*! Ellen! je vous le demande à g

et les mains jointes, donnez-moi cette dernière preuve de confiance et d'amour.

La pauvre enfant ne répondit pas tout de suite, mais à la clarté de la lune, Albert vit deux larmes qui coulaient le long de ses joues.

— Je suis sans forces contre vos prières, dit-elle d'une voix mélancolique et douce, et je ne veux pas vous laisser croire qu'il reste la moindre défiance dans mon cœur. Albert! je ferai ce que vous demandez.

— Ainsi, la porte de votre chambre restera ouverte.

— Je vous le promets.

Albert étouffa un cri de bonheur, et serra la jeune fille contre sa poitrine.

— Bien! bien! dit-il, et sur ma vie! croyez que vous n'aurez pas à regretter de vous confier à mon courage et à mon honneur.

Il était dix heures. Ils rentrèrent au salon.

Puis, on causa encore pendant une heure environ, et chacun regagna sa chambre.

Jeanne ignorait ce qui s'était passé entre Albert et Ellen; elle avait bien remarqué que celle-ci était pâle et triste au retour du jardin, et elle vit dans ses yeux la trace de larmes récentes.

Mais elle savait, par expérience, que le bonheur est fait de mélancolie et de tristesse, et elle ne voulut commettre aucune indiscrétion.

Elle se tut donc, et quand vint l'heure de se retirer, elle embrassa Ellen avec une tendre effusion, et l'accompagna jusqu'à sa chambre.

— A demain, petite sœur, dit-elle en souriant.

— A demain, répondit Ellen, avec un frisson.

Et elle disparut.

Quant à Albert, il était rentré profondément anxieux.

Une heure encore le séparait du moment où il devait aller retrouver Ellen, et il lui semblait que cette heure ne finirait jamais.

Il se promenait, inquiet, écoutant les bruits du dehors, impatient de tout incident, craignant à chaque instant que quelque obstacle ne vînt retarder le rendez-vous auquel Ellen avait consenti.

Toutefois, en dépit de son impatience, il y avait des moments où il s'arrêtait tout à coup, le front baigné d'une sueur froide, et la poitrine près d'éclater.

Alors, on eût dit qu'une terreur bizarre s'emparait de lui, et son regard avait des effarements étranges.

— Il le faut, pourtant!... balbutiait-il, le moment est terrible et Dieu me pardonnera.

Et puis, ajoutait-il brusquement, avec un pli sombre, et puis, si un pareil malheur arrivait! je sais bien ce qu'il me resterait à faire, et moi, du moins, je n'aurais pas une seconde d'hésitation.

Tout en parlant de la sorte, il s'était approché de son bureau, et avait ouvert un tiroir dans lequel se trouvait un revolver.

Il le prit, vérifia s'il était chargé, et quand il se fut assuré qu'il était en état, il le remit à sa place et reprit sa promenade à travers la chambre.

En ce moment minuit sonna.

Et chacun des douze coups sembla éveiller un douloureux écho dans son cœur.

Puis, quand il n'entendit plus rien, il res

ment, secoua le front avec énergie et marcha vers la porte qu'il ouvrit.

La chambre d'Ellen était située dans une aile opposée à celle qu'il habitait.

Il y avait à craindre de rencontrer, dans le trajet, quelque curieux ou même quelque indifférent.

Le hasard le favorisa.

Au bout de quelques minutes, il arrivait devant la porte qu'il n'eut qu'à pousser.

Et tout d'abord, il aperçut Ellen qui priait, la tête dans ses mains, agenouillée à son prie-Dieu.

Il demeura un moment à la contempler, puis, il entra dans la chambre.

Mais si doucement qu'elle s'y fût pris, Ellen avait entendu, et elle s'était retournée émue et frissonnante.

Albert alla à elle, s'agenouilla à ses pieds et lui prit les mains.

— Encore une fois, Ellen! dit-il alors d'une voix grave, j'en atteste Dieu lui-même, vous avez devant vous l'homme le plus loyal et le plus honnête auquel vous puissiez confier votre honneur.

— Albert, répondit simplement la jeune fille en lui tendant la main, Albert, je vous aime et je vous crois!...

VIII

LE FLACON.

Ellen ne songea même pas à retirer ses mains de l'étreinte dans laquelle le jeune enseigne les retenait, et l'enveloppa même d'un long et doux regard où palpitait toute son âme croyante et naïve.

— Vous voyez, ajouta-t-elle d'un ton dans lequel on sentait vibrer toutes les cordes profondes de son cœur, ce que vous m'avez demandé, je n'ai pas hésité à vous l'accorder. Ai-je eu même un moment d'étonnement? je ne me le rappelle plus, et ne veux plus m'en souvenir, j'ai prié Dieu avec ferveur, et je ne sens plus en moi qu'une confiance aveugle en l'homme que j'estime et que j'aime! Albert, nous voici tous les deux seuls et sans témoins, sous l'œil de Dieu, parlez! Dites ce que vous voulez de moi, et je suis certaine maintenant de

ne me repentir jamais de l'acte de soumission que je suis prête à accomplir.

Albert se releva profondément ému. Nous ne saurions dire à quel point il était touché des paroles qu'il venait d'entendre, et son trouble, son embarras, semblaient s'en augmenter.

Enfin, il fit un effort violent sur lui-même et se rapprochant de la jeune fille :

— Permettez-moi, dit-il, de vous rappeler un des plus tristes souvenirs de notre passé commun. Vous n'avez pas oublié le jour où je quittai le pauvre petit bœr d'Islande, où, le cœur brisé, l'esprit plein de votre image, je m'éloignai pour retourner à Reikjavick.

— Si je m'en souviens ! fit Ellen avec un frisson.

— J'ignorais alors que je dusse jamais vous revoir, et je rentrai à la capitale, désespéré, me demandant avec amertume ce que j'allais faire de la vie et à quel espoir, à quel sentiment nouveau je pourrais me rattacher. Cette pensée pesa pendant quelques jours sur mon esprit avec une telle violence, que je ne pus bientôt plus résister au désir qui me prit, et que je résolus de vous revoir, bien décidé à emporter, cette fois, l'aveu de votre amour. Malheureusement, j'avais compté sans Nial-Saga qui, lui, ne voulait pas que l'on pût pénétrer dans sa vie, et qui, d'ailleurs, avait intérêt à vous tenir sous sa surveillance étroite et soupçonneuse. Si bien que le jour où je revins au bœr, le plus douloureux spectacle s'offrit à moi, et que je vous vis étendue pâle et froide sur un catafalque auprès duquel le vieux Tom et Nial-Saga récitaient les prières des morts.

— Pauvre ami ! interrompit Ellen, j'ai appris tout

cela au lendemain de votre retour au bœr, et j'ai bien prié alors le bon vieux Tom de vous écrire pour vous rassurer ; mais il avait peur de Nial-Saga ; il ignorait, en outre, que je vous aimais, dès ce moment, presque autant que je vous aime aujourd'hui ; il résista à mes prières... d'ailleurs, il me le dit plus tard, il espérait que vous n'aviez pas été tout à fait dupe de cette lugubre comédie... et que peut-être...

— Et comment aurais-je conçu quelque soupçon, repartit Albert, si vous saviez avec quelle effrayante réalité cette mort était imitée ! C'était la même pâleur sépulcrale ; la même rigidité des membres, la même immobilité de marbre ! et aujourd'hui, quand parfois je rappelle ce sombre souvenir, je sens un frisson passer sur ma peau et mon regard se trouble, et tout mon être se glace.

— Eh bien ! il n'y faut plus penser, fit Ellen, en essayant un pâle sourire, et puisque nous sommes menacés d'autres dangers, c'est contre ceux-ci surtout qu'il faut se préparer.

Un nuage passa sur le front d'Albert.

— Qu'avez-vous ? fit Ellen.

— C'est ce souvenir que j'évoquais tout à l'heure...

— Qu'a-t-il de commun avec ce qui arrive ?

— Il y a entre ce souvenir et les événements actuels un lien étroit.

— Lequel ?

— Écoutez-moi, Ellen ; parce qu'aussi bien, malgré l'horrible inquiétude que j'éprouve, il faut que je vous dise tout.

— Parlez ! parlez,

— Ce soir, Tom m'a confié une chose bizarre.

— Quelle chose ?

— Comme il me rappelait ce jour fatal où je vous ai trouvée morte dans votre bœr d'Islande, et que je paraissais douter de la puissance de ce narcotique, il m'a montré le flacon dont s'était servi Nial-Saga, et qui est encore à moitié plein de cette liqueur préparée par lui-même.

— Il l'a conservé ? fit Ellen avec étonnement.

— Après l'avoir soustrait à Nial-Saga.

— Dans quel but ?

— Tom est prudent et avisé.

— Mais il n'a pas, je suppose, l'intention d'en faire usage ?

— Peut-être.

— C'est qu'il y a à cela un danger terrible.

— Comment ?

— Songez donc ! cette liqueur a une puissance dont l'effet est prompt et sûr, et elle donne, dit-on, au sommeil toutes les apparences de la mort. Ce n'est qu'un assoupissement, sans doute ; mais si l'on se trompait pourtant... Si au lieu du sommeil, c'était...

— Que dites-vous ?

— Ah ! j'y ai souvent songé depuis, et chaque fois que j'y arrêtais ma pensée, je sentais une profonde terreur s'emparer de moi. Il est vrai, aussi, que je ne suis pas très-courageuse, et qu'en vérité...

Le jeune enseigne venait de se lever, et il était là debout, devant elle, le regard voilé de larmes, et tenant dans ses mains tremblantes un petit flacon à demi rempli d'une liqueur noire.

— Qu'est-ce cela? fit Ellen avec un cri.

— C'est le flacon dont je vous parlais.

— Tom vous l'a confié.

— Oui.

— Et qu'en voulez-vous faire?

— Ellen! mon amour! ma vie! appelez à vous tout votre courage, toute votre résolution, car je viens vous demander une chose qui m'épouvante moi-même, mais d'où dépend notre bonheur à tous les deux.

Ellen ne put retenir un mouvement d'horreur et porta ses mains à ses lèvres.

— Eh quoi! vous voulez! balbutia-t-elle.

— C'est Dieu qui le veut, Ellen, répondit Albert, et c'est moi qui vous en prie.

— C'est donc là ce que vous aviez à me demander?

— Oui.

— Vous voulez qu'une fois encore, je me prête à cette lugubre comédie de la mort?

— Par pitié!

— Ah! vous voyez bien que vous tremblez aussi, mon Dieu! mais je n'aurai jamais assez de courage! et pourtant, je sens bien que si vous me demandez une pareille chose, c'est que vous obéissez vous-même à une raison impérieuse, à une nécessité implacable!

— Ah! si je pouvais prendre votre place! s'écria Albert; avec quelle ivresse, pour vous, pour vous, Ellen, je viderais le contenu de ce flacon.

Et comme en parlant ainsi, il approchait involontairement le flacon de ses lèvres, Ellen s'élança vivement vers lui, et le lui arracha des mains.

— Non! non! dit-elle, prenez garde! je ne

ça n'est pas vous, c'est moi ! Vous l'avez dit, ô pauvre et cher Albert, comme vous voilà pâle et défait, il ne faut pas avoir peur ainsi, vous êtes un homme, vous, tandis que moi...

Et la douce créature trouva la force de sourire.

— Moi ! continua-t-elle, je ne suis qu'une femme et c'est bien naturel, je ne m'y attendais pas d'ailleurs, et c'est ce qui m'a émue si fort ; mais maintenant, voyez si ma main tremble, si mon regard se trouble, et dites-moi dans combien de temps il faudra que je vide ce flacon.

— Mais... balbutia Albert.

— Tout de suite ?... Eh bien, je préfère cela... à quoi bon réfléchir... n'est-ce pas ? Et puis, vous êtes là, près de moi... vous ne me quitterez pas ?

— Ah ! je vous le jure.

— Tenez, à cette heure, il me semble que je suis heureuse autant que je l'ai jamais été, et du fond de mon cœur, je vous remercie de m'avoir offert cette nouvelle occasion de vous prouver combien j'ai confiance en vous.

— Ah ! toute ma vie ne suffira pas à reconnaître tant d'abandon et d'amour ! répondit Albert, en couvrant ses mains de baisers fous.

Ellen se dégagea doucement et se leva.

Son œil était radieux ; une céleste expression se lisait sur son visage, et elle marcha vers le lit les deux bras croisés sur sa poitrine, avec le chaste recueillement qu'elle eût mis à s'approcher de la sainte table...

Quelques minutes après, elle se couchait sur son lit de jeune fille, dans l'attitude des statues funéraires.

Albert la suivait d'un regard ardent; on eût dit qu'en ce moment sa vie tout entière était suspendue à la vie même d'Ellen, et il se tenait à distance, la poitrine soulevée, étouffant sa respiration, attendant un mot, un geste de la pauvre enfant qui accomplissait avec tant de soumission un si étrange sacrifice.

Dès qu'Ellen eut pris place, elle se retourna vers lui, et lui fit signe d'approcher.

Puis elle s'oublia un instant à le contempler, comme si elle eût voulu emporter sa chère image dans le sombre sommeil qui allait s'emparer d'elle.

— Donnez-moi votre main, lui dit-elle en même temps d'un ton simple, et sans que l'on pût surprendre le moindre tremblement dans sa voix ; Dieu nous voit et nous bénit ! Albert, mon fiancé, mon époux, adieu !

Et soulevant la tête, elle approcha le flacon de ses lèvres.

L'effet de ce narcotique, elle l'avait dit elle-même, était prompt et sûr.

Quelques minutes après, un voile passa tout à coup sur ses yeux, sa respiration devint plus vive et plus ardente, et une moiteur fiévreuse envahit tous ses membres.

— Albert ! Albert ! murmura-t-elle, vous êtes là, toujours, n'est-ce pas ?

— Oui, Ellen, c'est moi !

— Ne vous effrayez pas !

— Vous souffrez !

— Non.

— Qu'avez-vous ?

— J'ai peur.

— Mon Dieu ! mon Dieu !

— Taisez-vous.

— Ah ! répondez-moi, par pitié ; mon cœur se brise. Ellen ! Ellen ! un mot seulement, parlez !

Mais la pauvre enfant ne l'entendait plus.

Ses membres commençaient à prendre cette rigidité effrayante de la mort, ses yeux s'étaient fermés, ses bras s'étaient allongés le long de son corps.

Albert sentit sa main se glacer au contact de sa main de marbre.

Il écouta sa poitrine... elle avait cessé de battre.

Ce n'était que le sommeil, et l'on eût dit la mort !

Il se dressa effaré.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! balbutia-t-il, ayez pitié de nous !

Alors, il se pencha de nouveau sur ce corps charmant, et baisa longuement son front pâle et mat.

Trois heures sonnaient en ce moment.

Le jour ne devait pas tarder à poindre.

Mais comment se résoudre à quitter cette chambre, et abandonner la chère enfant, seule, au milieu de la nuit.

Il le fallait pourtant.

Il importait surtout que nul ne pût se douter qu'il avait pénétré près d'Ellen.

Il alla à la porte, et prêta l'oreille.

Le silence le plus profond régnait au dehors, tout le monde dormait, l'heure était favorable et il se disposa à s'éloigner.

Mais au moment où il allait sortir, un bruit de pas se fit entendre dans le couloir et il se rejeta vivement derrière la porte.

Qui cela pouvait-il être? et quelle indiscrétion avait-il à redouter?

IX

MOURIR — DORMIR.

Il ne le sut que le lendemain.

C'était Boursault !

Il remontait du rez-de-chaussée, où il s'était rendu pour prendre des nouvelles de Nivert. Mais le médecin, conformément aux instructions qui lui avaient été données, avait refusé de le laisser pénétrer dans la chambre du blessé.

Il revenait impatient et furieux.

En passant devant la porte d'Ellen, il s'arrêta une seconde, avec la pensée d'insister de nouveau auprès du docteur qui était son ami, mais il y renonça presque aussitôt, et reprit sa marche.

Un instant après, il rentrait chez lui, et Albert, n'en-

tendant plus rien, ouvrit la porte et, à son tour, regagna sa chambre.

Il était temps; les premières lueurs du jour teignaient déjà l'horizon ; une demi-heure encore et peut-être eût-il été trop tard.

Il essaya bien alors de se jeter sur un fauteuil, et d'appeler le sommeil à son aide; mais il lui fut impossible de dormir ; la pâle figure d'Ellen passait et repassait incessamment devant ses yeux, et il lui fallut bien du courage même, pour ne pas retourner auprès de la pauvre enfant qu'il avait laissée étendue, glacée, sur son lit.

Aussi, dès qu'il entendit le mouvement s'éveiller dans le château, et qu'il vit les domestiques vaquer à leurs occupations de chaque matin, il s'empressa de quitter sa chambre et descendit dans le jardin.

Pour donner le change à ceux qu'il pourrait rencontrer, il alluma même un cigare, et gagna la campagne.

L'air du matin rafraîchit son sang, et éloigna pour un moment les horribles visions de la nuit.

Du reste, il n'alla pas loin, car sa promenade inquiète le ramenait toujours fatalement aux environs de la grille du château.

A un moment entre autres, comme il revenait sur ses pas au détour du chemin, il se trouva en face de Tom.

Le vieux serviteur était livide, et c'est avec une émotion indicible qu'il vit venir à lui le jeune enseigne.

— Eh bien, M. Albert ! lui dit-il d'une voix frémissante, avez-vous fait ce dont nous étions cor

— Oui, mon ami, répondit Albert, et tu le

— Bien vrai ?

— Bien vrai.

— Alors, c'est tout ce que je voulais savoir, et comme une femme mariée a quelque droit d'être indiscrète envers une jeune fille qui doit être sa sœur, je vais vérifier par moi-même.

— Que vas-tu faire ! s'écria Albert.

Jeanne haussa les épaules et fit sa petite moue.

— Ça ! Monsieur l'amoureux, dit-elle en riant, ça ne vous regarde pas et si vous avez causé quelque peine à cette pauvre enfant, c'est à moi que vous aurez affaire.

Et sur ces mots, elle courut vers le château.

Albert était resté muet d'épouvante. Il n'osait plus faire un pas. Il ne respirait plus !

Tout son sang s'était glacé dans ses veines, et l'oreille tendue, il écoutait !

Dix minutes se passèrent.

Puis, un cri retentit. Il entendit la voix désespérée de Jeanne appeler à son secours, et presque aussitôt, il vit les domestiques aller et venir d'un air effaré.

Machinalement, et le visage livide, il marcha vers le château.

Il savait bien, lui, quel terrible spectacle l'y attendait, et cependant, il ne pouvait parvenir à maîtriser la profonde émotion qu'il éprouvait.

Il savait qu'Ellen n'était qu'endormie, et il s'épouvantait à la pensée qu'il pouvait la trouver morte.

C'est dans cette situation qu'il monta les degrés qui conduisaient au premier étage.

Quand il atteignit le couloir qui menait à la chambre d'Ellen, il se trouva en face de Charles, qui l'arrêta.

— Qu'y a-t-il ? fit Albert d'une voix tremblante.

— Venez ! venez ! répondit Charles de Renneville, en cherchant à l'entraîner.

— Mais vous sortez de la chambre d'Ellen ?

— C'est cela.

— Elle est souffrante, peut-être ?

— Oui, mon ami, très-souffrante, évanouie ! une syncope probablement. Mais votre sœur est auprès d'elle, et dans quelques minutes...

Comme il achevait, M. Villeneuve passa près d'eux à pas rapides, et sans les voir.

Un instant après, il pénétra dans la chambre.

Un domestique était allé chercher le docteur. Ce dernier ne pouvait tarder d'arriver.

Albert échangea alors un regard avec Charles, qui venait de lui serrer la main.

— Ah ! l'on me cache la vérité ! dit tout à coup le jeune enseigne avec explosion. Mais je ne puis demeurer dans cette incertitude ; je veux savoir !

Et se dégageant de l'étreinte de Renneville, il courut à la chambre dont il n'eut qu'à pousser la porte entr'ouverte.

Une fois là, il s'arrêta.

Ellen n'avait fait aucun mouvement depuis qu'il l'avait quittée et elle était toujours étendue dans la même attitude, avec la même rigidité, la même pâleur de marbre.

A ses côtés, tenant une de ses mains sous ses lèvres, comme si elle eût voulu la réchauffer, Jeanne était agenouillée et sanglotait.

Tout près, se tenait M. Villeneuve. A que
derrière, Boursault.

Ce dernier plus pâle que la morte.

Un pli sombre creusait son front ; un tremblement convulsif contractait ses lèvres ; il avait croisé ses deux bras sur sa poitrine pour en étouffer les battements !

Pour lui surtout, il y avait là un mystère qu'il cherchait obstinément à pénétrer et qui lui communiquait une terreur sans nom.

S'il avait pu, s'il avait osé, il aurait fui à l'instant même.

Mais avant de se rendre à l'appel de Jeanne, M. Villeneuve avait donné des ordres sévères, et d'après quelques mots échappés à certains valets bavards et curieux, il avait lieu de penser que la brigade de gendarmerie de Merlac avait été requise depuis la veille.

Il ne lui restait donc qu'à attendre et à payer d'audace.

Du reste l'attente fut courte.

Il y avait à peine un quart d'heure qu'Albert était arrivé que l'on entendit la voiture du docteur s'arrêter dans la cour, et que peu après il se présentait dans la chambre.

Alors M. Villeneuve et Jeanne se retirèrent auprès de la fenêtre, Boursault et Charles gagnèrent un autre coin, et il ne resta qu'Albert qu'on n'avait pas eu le courage d'arracher d'auprès du lit.

Le docteur prit la main d'Ellen, et se livra à une constatation minutieuse de son état.

Dans le premier moment, il avait paru frappé de l'insensibilité complète dans laquelle il trouvait la pauvre enfant, et il avait à plusieurs reprises remué la tête avec un commencement de découragement.

Mais à mesure qu'il avançait dans son examen, de vives lueurs traversaient son regard ; son visage s'éclairait par instant, et quelques paroles étonnées s'échappaient de ses lèvres.

Albert ne le quittait pas de l'œil, et il retenait son souffle, épiant le moment où il lui faudrait intervenir.

Tout à coup le docteur redressa le front, et se tourna vers le jeune enseigne qui avait posé un doigt impérieux sur sa bouche.

— Bizarre!... balbutia le médecin... bizarre.

— Quoi donc? demanda Albert, à voix basse.

— Mais cette enfant...

— Eh bien?

— C'est toutes les apparences de la mort.

— N'est-ce pas?

— Et pourtant...

— Achevez.

— Et pourtant, la vie ne l'a pas abandonnée. A de certains moments on sent un tressaillement imperceptible, et il faut...

— Plus bas ! plus bas.

— Il faut qu'on lui ait versé quelque puissant narcotique dont la nature m'est inconnue...

— Alors, vous croyez qu'elle vit ?

— J'en suis sûr, comme de mon existence même.

Albert poussa un profond soupir et saisit le bras de son interlocuteur.

— Merci ! merci, monsieur, dit-il alors, mais par pitié ! par grâce, ne faites part à personne de l'observation qui vient de vous frapper, laissez croire à tous que la pauvre enfant est bien morte ! et pour cette grâce,

Monsieur, pour cette grâce, je vous vouerai une reconnaissance éternelle.

— Mais, Monsieur !

— Ah ! c'est ma vie, à moi aussi, que vous tenez dans vos mains.

Le docteur eut un regard étonné, et il allait poursuivre, quand un bruit inattendu se fit entendre qui détourna son attention.

Presque aussitôt la porte de la chambre s'ouvrait, et Christian Stern, accompagné de Tom, apparaissait sur le seuil.

X

CHRISTIAN ET BOURSAULT.

L'arrivée de Christian produisit sur tous les témoins de cette scène un effet que nous avons à peine besoin d'indiquer.

Albert s'était rejeté derrière le médecin, M. Villeneuve avait relevé le front, et Jeanne et Charles de Renneville avaient échangé un regard inquiet.

Quant à Boursault, il était devenu blême, et après avoir étouffé un cri de stupeur, il avait fait mine de vouloir s'élancer sur le vieillard qui venait de s'arrêter au seuil de la chambre.

— Lui ! lui ici! murmura-t-il avec un frisson.

Un geste impérieux de M. Villeneuve le retint à sa place.

— Ne nous quittez pas, dit ce dernier. Cet homme n'est-il pas celui que l'on appelle Christian Stern ?

— En effet.

— On m'a parlé de lui, et je désire savoir ce qui l'amène au château, à cette heure.

Boursault ne répondit pas, et croisant les bras sur sa poitrine, l'œil attaché sur Christian, il attendit.

Cependant, ce dernier avait fait un pas, un peu étourdi, peut-être intimidé par la présence des personnes réunies dans la chambre, mais presque aussitôt il suivit le bras de Tom étendu vers le lit, et un tressaillement profond s'empara de tout son être.

— Ellen ! balbutia-t-il.

Et il marcha vers la pauvre enfant qui restait insensible dans son immobilité et sa pâleur.

— Ellen ! répéta-t-il peu après, en s'agenouillant.

Il prit la main glacée de la morte, et la tint quelque temps sous ses lèvres muettes.

Il ne prononça pas une parole, ne fit pas un geste, mais des larmes abondantes coulaient le long de ses joues, et des sanglots montaient incessamment à sa gorge.

Cela dura deux minutes à peine.

Tout à coup, sans transition, le malheureux se releva d'un bond, reposa le bras d'Ellen, le long de son corps inerte, et se tourna vers Boursault, le front chargé d'imprécations, le regard imprégné de haine.

A ce moment, il était vraiment effrayant à voir !

Un sourire sinistre contractait sa lèvre, ses yeux s'étaient injectés de sang, et le corps penché, les poings crispés, il semblait prêt à fondre sur Boursault.

Un grondement de fauve souleva sa poitrine.

— Et il est là ! s'écria-t-il, avec une fureur mal contenue que l'on sentait bouillonner dans le tremblement de sa voix, il est venu jouir de l'horrible spectacle... s'assurer qu'elle était bien morte !... la pauvre et chère créature... Eh bien, soit ! la mesure est comble... et maintenant, je n'ai plus peur... je puis tout dire... je n'aurai ni pitié, ni terreur.

— Christian !... balbutia Boursault.

— Qu'as tu fait d'Ellen ? poursuivit la voix implacable du vieillard.

— Tu t'égares.

— C'est toi qui l'as tuée.

— Mensonge ! on te pousse à quelque acte de folie.— Christian ! prends garde, tu te repentiras demain de ce que tu fais aujourd'hui.

Un ricanement strident répondit à ces paroles et Christian Stern se tourna vers M. Villeneuve dont il saisit le bras avec autorité.

L'intérêt de cet incident avait saisi tous les assistants, et chacun suivait avec une attention poignante les moindres gestes de Stern.

— Vous êtes M. Villeneuve ? dit alors ce dernier, d'une voix saccadée et vibrante.

— Oui, mon ami, répondit M. Villeneuve.

— Et l'on m'a dit que vous étiez juge d'instruction.

— C'est cela.

Christian Stern jeta un regard soupçonneux autour de lui, et instinctivement ou plutôt par une sorte d'appréhension suprême, il s'approcha du juge, et baissa la voix...

— Écoutez-moi, dit-il d'un ton de mystère. Depuis quelque temps, n'est-ce pas, vous cherchez à faire la lumière dans une ténébreuse affaire de fabrication de faux billets.

— En effet, répondit M. Villeneuve.

— Jusqu'à ce jour, cependant, toutes les recherches ont été vaines.

— Qui vous l'a dit ?

— Vos agents ont parcouru la province, fouillé Paris, et en dépit de toute l'activité dépensée, vous n'avez pu encore découvrir l'auteur de cette criminelle fabrication .

— Eh bien ! fit M. Villeneuve, vivement intéressé.

— Eh bien ! Monsieur, répondit Christian, c'est moi qui vous livrerai le coupable.

— Vous le connaissez donc ?

— Depuis vingt ans.

— Et où est-il ?

— Ici.

— Et comment l'appelez-vous ?... Son nom... dites son nom.

— Il s'appelle Boursault et il est devant vous !

Un murmure s'éleva de la chambre, et tous les regards se tournèrent ardents et fixes sur l'homme que Christian venait de désigner.

Ce dernier avait haussé les épaules et souriait.

— Lui ! lui ! balbutiait M. Villeneuve effaré.

— Et vous croyez à ce que dit cet homme ! dit Boursault, d'un ton de compassion écrasante. Mais vous ne voyez donc pas qu'il est fou. Le malheureux a vécu depuis plus de vingt années, isolé dans son chagrin et

dans sa haine... ses facultés se sont affaiblies et je m'étonne qu'il n'ait pas accusé à ma place Tom ou votre fils lui-même.

M. Villeneuve regarda Christian, pour s'assurer de l'effet qu'avait produit sur lui la réponse de Boursault.

Mais Christian n'avait pas bougé et il s'était contenté de secouer la tête par un geste farouche.

— Ah ! le temps des infamies est passé, répondit-il d'une voix énergique, tu m'as tenu trop d'années sous le joug d'une terreur imbécile, je relève enfin la tête, et je te défie. C'était pour elle, pour ma pauvre Blanche, que je me taisais. Mais la voici morte maintenant ! et c'est la vengeance qu'il me faut ! Boursault, assassin et faussaire ! à ton tour de trembler, car c'est l'échafaud ou le bagne qui t'attend !

Puis se tournant vers M. Villeneuve .

— Pardon, Monsieur, ajouta-t-il, pardon ! je me laisse détourner, et j'ai autre chose à faire ; il ne suffit pas, en effet, d'accuser ce misérable, il faut encore administrer les preuves de son crime.

— Vous les avez donc ?

— Parbleu !

— Et vous pouvez les donner ?

— Complètes.

—Quand cela ?

— A l'instant même.

M. Villeneuve regarda son interlocuteur avec un étonnement mêlé d'inquiétude.

Il commençait à craindre que Boursault n'eût dit vrai, et que ce malheureux n'eût réellement pas tor[illegible]aison.

Et pourtant son regard était assuré et ferme, et aucun désordre ne se manifestait dans son attitude.

Christian soupçonna-t-il ce qui se passait dans l'esprit de M. Villeneuve, ou voulut-il de lui-même aller au devant de cette défiance. Toujours est-il qu'il fit de la main un geste qui semblait une protestation.

— Ah ! vous doutez, s'écria-t-il avec force, et les insinuations de cet homme vous ont trouvé crédule. Eh bien, venez, monsieur, suivez-moi, et avant un quart d'heure, vous aurez les preuves que je vous promets.

Et comme il faisait un pas vers la porte, Boursault bondit vers lui, et lui mit la main sur l'épaule.

— Christian ! dit-il d'un ton de colère aveugle, Christian, prends garde.

— Je n'ai plus peur ! répondit le vieillard.

— On t'a trompé, je te le répète, Ellen n'est pas morte ; mais si tu fais un pas de plus...

Cependant M. Villeneuve s'était avancé à son tour, et debout devant Boursault, il l'enveloppait d'un regard sous le feu duquel ce dernier baissa le front malgré lui.

— Quel intérêt avez-vous donc à ce qu'il se taise ? dit-il alors avec sévérité. Laissez ce malheureux accomplir son devoir, et ne tentez pas vous-même d'arrêter plus longtemps l'action de la justice.

— Mais...

— Nous vous suivons ! ajouta M. Villeneuve, en s'adressant à Christian Stern.

Et sans attendre de nouvelles observations, il sortit de la chambre, avec le vieillard.

Charles de Renneville et Boursault se tenaient à quelques pas derrière.

Sur le seuil de la porte, ce dernier voulut s'arrêter et gagner son appartement.

Mais il y avait là le brigadier de la gendarmerie de Merlac, et sur un signe du juge d'instruction, ce dernier s'approcha et lui prit le bras.

— Si vous le voulez bien, Monsieur, dit-il d'un ton à la fois poli et ferme, nous ne nous quitterons plus.

Boursault n'opposa aucune résistance.

Il sentait qu'il était perdu !... mais il n'y avait pas d'issue à la situation qui lui était faite, et il fallait obéir.

On se mit en marche.

En traversant le corridor du rez-de-chaussée, le groupe s'arrêta et prêta l'oreille.

On était à deux pas de la chambre dans laquelle était étendu le pauvre Nivert.

Il avait été repris par le délire, et chantait à tue-tête :

Allez-vous-en, gens de la noce,
Allez-vous-en chacun chez vous.

Le grotesque se mêlait au terrible !

Chacun frissonna.

Cependant, il n'y avait plus à s'arrêter, la situation s'affirmait de plus en plus menaçante, et l'on allait au dénouement implacable !

Christian Stern marchait un peu en avant de M. Villeneuve et de Charles de Renneville.

Derrière, venaient Boursault et le brigadier.

Et plus loin, le front penché, l'œil abattu, presque triste, le vieux serviteur suivait à pas lents et seul.

On traversa le jardin, puis on gagna le parc.

La nature semblait avoir fait les frais d'une matinée splendide.

Le soleil étincelait radieux, mille oiseaux babillaient dans les arbres, l'air était parfumé et doux.

Mais qui songeait à cela ?

Une fois engagé dans le parc, Christian ralentit le pas, et le dos courbé, il parut chercher à s'orienter.

— Que cherchez-vous ? demanda M. Villeneuve.

— Oh ! ce ne sera pas long, répondit le vieillard. Voyez-vous, il y avait autrefois ici un colombier que l'on a fait disparaître depuis longtemps, et ce sont les vestiges de ce colombier qui doivent me guider.

— Pourquoi ?

Christian jeta un cri.

— M'y voici ! dit-il. Venez ! venez !

Et entraînant le juge, il atteignit enfin un épais bouquet d'arbustes dont il écarta vivement les branches et dans lequel il pénétra avec assurance.

Au bout d'un instant, il soulevait une trappe, et montrait à ceux qui le suivaient le commencement d'un escalier.

C'était là que le faussaire avait établi son atelier de fabrication.

Aucune autre preuve n'eût valu celle-là !

— Ah ! le malheureux ! le malheureux ! balbutia M. Villeneuve, en détournant les yeux.

Boursault était terrifié, et sa main frémissante fouillait ses vêtements, comme pour y trouver une arme absente.

A ce moment, il sentit une main qui cherchait la sienne.

Il se retourna, et aperçut Laura qui était presque aussi pâle que lui.

— Quoi ! qu'y a-t-il ? demanda-t-il éperdu.

Laura fit un geste rapide et mystérieux.

XI

LE DÉNOUEMENT.

Elle tenait à la main un flacon, et le lui présentait.

— Du poison! dit-elle à voix ardente et basse.

Boursault jeta un cri, et tendit le bras par un mouvement désordonné et violent. Mais avant qu'il eût le temps de s'emparer du flacon, le brigadier l'avait saisi et fait disparaître.

— Conservons notre sang-froid, dit-il d'une voix peut-être un peu railleuse, et surtout ne faisons point de gestes équivoques.

Cependant, M. Villeneuve avait disparu par l'escalier; il était précédé de Christian Stern, et suivi par Charles de Renneville et Tom.

L'affaire touchait à son dénouement.

Au bas de l'escalier, commençait un conduit souter-

rain, au bout duquel s'ouvrait une pièce disposée en atelier, et où tous les instruments du faussaire se trouvaient rangés avec soin.

Boursault avait beaucoup d'ordre ; il apportait une grande régularité dans ses diverses opérations criminelles, nous l'avons dit déjà, et nous croyons inutile d'y revenir.

Les preuves étaient manifestes, et ne laissaient place à aucun doute.

Quand M. Villeneuve revint et qu'il aperçut Boursault debout sur le seuil de l'escalier, il ne put réprimer un geste de désespoir, et jeta au faussaire un regard où la pitié le disputait à l'indignation.

— Ah! le malheureux! le malheureux! balbutia-t-il en se détournant avec une déchirante émotion.

Mais le magistrat était plus courageux que l'ami, et presque aussitôt, il fit un signe au brigadier.

— Assurez-vous de cet homme, prononça-t-il d'un ton ferme et qui ne tremblait plus, et veillez à ce qu'il ne puisse s'échapper.

Comme il s'éloignait après avoir donné cet ordre, il entendit un ricanement sinistre qui le fit tressaillir.

Il se retourna et vit Christian Stern qui s'était approché de Boursault.

— Ah! la vengeance est complète! dit-il d'une voix pleine de haine aveugle, et tu vas payer enfin toutes les tortures que tu m'as fait endurer.

Puis, s'adressant à Tom :

— Viens! viens! ajouta-t-il, abandonnons ce misérable au châtiment qui l'attend, et allons prier auprès de la *pauvre morte!*

32

Et il disparut d'un pas saccadé.

Quant à Boursault, il le laissait en bonnes mains, et il n'y avait plus à craindre qu'il pût se soustraire, même par le suicide, à l'action qui allait lui être intentée.

L'arrestation du faussaire met fin naturellement à notre récit.

Toutefois, il nous a paru utile d'ajouter quelques mots encore, pour l'édification du lecteur.

Ce que nous venons de raconter, n'est pas, en effet, une histoire ordinaire, née dans le cerveau d'un romancier plus ou moins ingénieux, et dont les diverses péripéties sont le produit d'une imaginaton habile à inventer ou développer des incidents.

La plus grande partie des faits que l'on vient de lire sont de la plus parfaite authenticité, et nous en tenons les détails du principal acteur de ce drame.

Nous ne parlons pas de Boursault, bien entendu.

Mais ceux de nos lecteurs qui douteraient de ce que nous avançons, n'auront qu'à consulter la *Gazette des Tribunaux* de l'époque, et ils y trouveront bien vite le véritable nom du faussaire.

Il passa devant la cour d'assises, et comme le crime était manifeste, il fut condamné aux travaux forcés, et envoyé peu après à Cayenne!

Si notre mémoire est bien fidèle, il fut même quelques années plus tard, le héros d'une des plus dramatiques évasions dont on ait conservé le souvenir dans cette redoutable colonie!

Nul ne l'ignore, en effet, et de nombreuses tentatives en témoigneraient au besoin ; il n'est point de condamné, si indolent ou si craintif qu'il soit, qui, au bout de quel-

ques mois de prison, ne se sente pris par l'ardent désir de recouvrer sa liberté.

Briser ses fers, tromper la surveillance de ses gardiens, franchir les murs qui vous enserrent, et aller, ne fût-ce qu'un jour, ne fût-ce qu'une heure, respirer un peu d'air libre, loin de toute contrainte! c'est la folie endémique de toutes les prisons et de tous les bagnes.

Boursault la subit comme les autres.

Il y avait déjà plus d'une année qu'il était à Cayenne, et tout d'abord, il ne parut songer à rien autre chose qu'à faire son temps.

Mais peu à peu, une nostalgie inquiète s'empara de lui. Il apprit que quelques-uns de ses camarades avaient été assez heureux pour gagner la Guyane voisine, et il rêva de faire comme eux.

En ces cas-là on ne tient compte que de ceux qui réussissent et l'on ne songe pas aux malheureux qui sont morts en route, ou qui ont été ramenés au pénitencier.

Boursault sentit toutes les ardeurs de son esprit s'éveiller. Quelques condamnés lui firent des ouvertures d'évasion et il prêta une oreille avide à leurs propositions.

L'évasion était facile d'ailleurs, et la surveillance ne gênait pas beaucoup les prisonniers.

Les gardiens connaissaient les difficultés que rencontraient les forçats, une fois hors du territoire français. Ils pouvaient mourir de faim, être dévorés par les bêtes fauves qui hantent ces parages, et les évasions qui avaient réussi étaient fort rares.

Mais cette facilité du début tentait les prisonniers

en partant, ils espéraient vaincre les obstacles qui avaient arrêté leurs devanciers.

Une fois l'évasion décidée, Boursault et ses amis ne songèrent plus qu'à attendre un moment favorable.

Ils avaient, loin de tous les regards, construit une embarcation qui devait les porter en pleine mer.

Ils étaient au nombre de huit, et l'embarcation était assez grande pour les contenir tous.

Ils avaient des provisions, et même quelques armes qu'ils avaient volées.

Dès que tout fut prêt, un soir, au lieu de rentrer du chantier, ils gagnèrent, de divers points, le lieu convenu du rendez-vous, et arrivèrent presque tous exactement à l'heure dite.

On mit l'embarcation à flot, chacun prit place aux avirons et l'on partit.

Puis, à une portée de fusil, on dressa le mât, et l'on hissa la voile.

Il soufflait bonne brise, et quand chacun vit la barque glisser rapide sur les flots, et gagner le large en dansant au bout des lames, ce fut une joie immense qui se traduisit par un hourra formidable.

On se croyait sauvé !

La nuit, du reste, se passa sans encombre, et quand, à l'aube, les huit fugitifs virent l'horizon s'éclairer d'une lueur rose et tendre, et la brise amollie souffler doucement dans la voile, ils s'arrêtèrent comme d'un commun accord, et se regardèrent émus et reconnaissants envers le ciel, qui semblait favoriser leur entreprise.

·rs, chacun prit un verre d'excellente eau-de-vie,

volée à la cantine des officiers, et l'on se remit en marche avec une nouvelle ardeur.

Malheureusement, cette confiance et cette sécurité ne devaient pas durer longtemps.

Vers le milieu du jour, en effet, le vent fraîchit, la houle se mit à soulever les lames furieuses autour de la frêle embarcation, et l'équipage inexpérimenté commença à s'inquiéter et à se troubler.

Ce n'était que le commencement.

Le grain ne tarda pas à s'affirmer davantage ; le ciel s'obscurcit presque subitement, et bientôt la barque fut poussée avec violence vers la terre.

Les fugitifs ne dirent plus mot.

Une terreur superstitieuse avait envahi leurs âmes criminelles ; ils comprenaient qu'ils allaient à la côte, contre laquelle ils seraient infailliblement brisés, et en songeant à la mort qui les attendait à quelques brasses, ils faisaient peut-être leur mystérieux examen de conscience.

Les âmes les plus pures ne sont pas exemptes des affres de la mort !

Que devait-il donc se passer dans le cœur de ces misérables, qui, une heure auparavant, rêvaient peut-être à de nouveaux crimes !

Tout à coup, un craquement épouvantable se fit entendre, l'embarcation venait de s'entr'ouvrir, en donnant sur un rocher, et les huit fugitifs disparaissaient sous les flots irrités.

C'était fait d'eux.

Pendant quelques minutes, on vit bien quelques têtes *hideuses* se dresser au-dessus des lames, vomissant

d'énergiques imprécations contre le sort... Mais bientôt tout s'engloutit et se tut dans le bruit lugubre et sinistre de la tempête.

Toutefois, au bout d'un quart d'heure, un homme que la mort avait épargné, s'efforçait de lutter encore et gagnait la terre, s'épuisant en efforts inouïs.

Sa poitrine avait été déchirée contre les anfractuosités des rochers ; il avait usé ses ongles à s'accrocher à toutes les aspérités qu'il avait pu saisir.

Enfin, il atteignit le sol, fit quelques pas en courant, pour échapper à la lame qui semblait le poursuivre avec acharnement, et se laissa tomber accablé de fatigue, mourant de faim, mais heureux au fond du cœur, de cette faveur inespérée que le ciel lui accordait !

Il resta là quelques minutes, les mains à son front, l'œil égaré, n'osant croire à son bonheur.

Puis il se prit à tressaillir, et une épouvante nouvelle le saisit tout entier.

Il venait de s'apercevoir qu'il s'était arrêté sur un terrain mouvant qui depuis quelques secondes se dérobait lentement sous ses pieds, et menaçait de l'ensevelir vivant.

Il se leva et voulut fuir.

Mais le terrain était partout semblable et chaque pas qu'il faisait lui démontrait l'inanité, et pour mieux dire, le danger même de ses efforts.

Alors il tomba à genoux et adressa à Dieu une suprême prière.

Il lui demanda pardon de sa vie passée, jura de revenir au bien et à la vertu, et appela à son secours d'une voix terrifiée.

Mais le sol continuait de s'entr'ouvrir doucement, silencieusement, avec une régularité implacable.

Et, à ce moment, par comble d'horreur, de tous les points de la grève où il se trouvait, le malheureux vit accourir une sorte d'armée qui se dirigeait de son côté, comme à la curée d'une proie inespérée.

C'étaient des crabes voraces qui venaient se disputer les épaves de chair humaine que la tempête leur jetait.

Il poussa un cri d'horreur, et s'évanouit.

C'est ainsi que périt Boursault, et les récits qui furent faits naguère, de cette fin tragique, ajoutent que l'on ne trouva de lui que quelques restes qui permirent cependant d'établir son identité !

Est-il besoin d'ajouter à ce qui précède que Ellen et Albert Villeneuve se marièrent quelque temps après l'arrestation du faussaire.

Ce fut une solennité touchante à laquelle assistaient toutes les amies de Jeanne de Renneville et tous les camarades d'Albert.

Derrière les jeunes époux, se tenaient M. Villeneuve et Christian Stern ; puis, plus loin, dans un angle obscur, silencieux, mais épanoui, Tom, le vieux serviteur, qui ne pouvait prier sans verser d'abondantes larmes.

Le ciel bénit cet hymen si longtemps traversé par des épreuves douloureuses, et à partir de ce moment, rien ne vint plus troubler le bonheur dont jouirent Ellen et Albert !

Le bonheur, du reste, ne se raconte pas, et nous bornerons là la mention que nous en voulons faire.

Quant à Laura, elle a pu échapper à l'accusation de

complicité lancée contre elle ; et Nivert qui a survécu à la tentative d'assassinat dont il a été l'objet, Nivert assure qu'en cherchant bien, on trouverait peut-être son nom dans l'Almanach-Gotha des demi-mondaines du temps !

FIN.

TABLE DES MATIERES

Avant propos 1

Prologue 11

PREMIÈRE PARTIE.

I. — Deux ans après 47

II. — L'inconnu 54

III. — Un vieil ami 62

IV. — Une communication importante 71

V. — Voyage sentimental 79

VI. — La patache de Jonzac 96

VII. — Le château de Boursault 104

VIII. — Le secret d'Ellen 114

IX. — La brèche du parc 123

X. — La lettre 139

XI. — Le mariage de Jeanne 148

XII. — Le retour d'Ellen 158

XIII. — Comment on file un homme 175

XIV. — Les trois magasins 184

XV. — A la sacristie 194

XVI. — La course mystérieuse 211

XVII. — Christian Stern 219

XVIII — Laura 227

